



Courrier international

N° 1706 du 13 au 19 juillet 2023
courrierinternational.com
France : 4,90 €

Algérie 5,00 DA, Allemagne 6,20 €,
Andorre 6 €, Canada 9,25 \$ CAN,
Danemark 6 €, Espagne 5,20 €,
DOM 5,90 €, France 4,90 €,
Grande-Bretagne 5 €, Grèce 5,80 €,
Italie 5,50 €, Japon 10,00 ¥,
Maroc 15,00 DH, Pays-Bas 6 €,
Portugal cont. 5,40 €,
Sénégal 3,400 CFA, Suisse 7,20 CHF,
TOM 11,00 XPF, Tunisie 9 DT,
Afrique CFA autres 3600 CFA.



CHAUD DEDANS

*Comment les villes tentent
de s'adapter aux canicules
à répétition. Reportages
de la presse étrangère.*



M 03183 - 1706 - F : 4,90 €

SÉRIES D'ÉTÉ
BORDEAUX SES
ÉTONNANTES ÉCHOPPES
JAPON VIVRE LIBRE !

FRANCE —
DES INÉGALITÉS
FOSSILISÉES
OTAN — BIENVENUE
À LA SUÈDE



Gastronomie
Mashama
Bailey, toute
la cuisine noire
américaine



MaRetraite
BILAN-PROJET-ÉPARGNE

Il n'est jamais trop tôt pour préparer sa retraite.

**Dès maintenant, constituez-vous un complément
de revenus pour la retraite avec nos solutions
Assurance vie et Plan Epargne Retraite.**



**CAISSE
D'ÉPARGNE**

Vous être utile.

Banque & Assurances

Investir sur un contrat d'assurance vie vous expose à un risque de perte en capital. Parlez-en à votre conseiller.

Communication à caractère publicitaire.

BPCE - Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 180 478 270 euros - Siège social : 7, promenade Germaine Sablon 75013 PARIS - RCS Paris N°493 455 042, intermédiaire d'assurance immatriculé à l'Orias sous le N° 08 045 100 www.orias.fr - Contrat d'assurance distribué par votre Caisse d'Épargne - ALTMANN + PACREAU - Crédit photo : Ronan Merot.



LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Chaud dedans

17,23 °C en moyenne sur la Terre le 6 juillet, soit le jour le plus chaud jamais enregistré depuis que les relevés de températures existent.

54 °C en température ressentie à Bangkok en avril ; le seuil des 40 °C régulièrement dépassé aux États-Unis, où un dôme de chaleur est installé au-dessus de la Louisiane, du Texas et de l'Oklahoma depuis deux semaines.

61 000 morts liées à la chaleur en Europe en 2022, d'après une étude récente. Et déjà des dizaines de victimes de la canicule cet été en Inde, au Mexique...

Douze millions de climatiseurs vendus en Chine en juin, soit 36 % de plus que l'an dernier à la même époque, selon **The Straits Times**.

On pourrait poursuivre à l'infini, tant les vagues de

chaleur se multiplient partout dans le monde et beaucoup plus vite que prévu.

"L'accélération de la hausse des températures au cours des derniers mois a stupéfié les scientifiques. Ils l'expliquent par la concomitance de plusieurs facteurs, incluant la crise climatique provoquée par l'activité humaine et le retour du phénomène météorologique *El Niño*", explique **The Guardian**.

Le temps des canicules est venu, s'inquiétait récemment **Visão** dans un numéro spécial consacré aux conséquences des épisodes de chaleur extrême, qui seront plus fréquents à l'avenir dans les grands centres urbains – appelés par le magazine portugais à une révolution s'ils ne veulent pas se transformer en "déserts apocalyptiques".

Densément bâties, les villes suffoquent. Or, en 2050, près de 7 habitants sur 10 vivront en milieu urbain (contre 54 % aujourd'hui), selon la Banque mondiale. Il y a donc urgence à s'adapter. C'est l'objet du dossier de cette semaine.

À Paris, où le conseil municipal a voté le 5 juin un ambitieux plan climatique qui prévoit de créer 300 hectares d'espaces verts, la question était devenue vitale. Selon une étude publiée en mars par la revue scientifique britannique **The Lancet**, la capitale française est en effet la ville la plus mortelle du monde en cas de pic de chaleur.

Mais s'il est forcément (un peu) question de Paris dans ce dossier, c'est ailleurs que nous avons choisi de porter le regard cette semaine.

D'abord à Ahmedabad. Peinture antichaleur, assurance spécifique pour les travailleurs, dispositif d'alerte avec code couleur (à destination des populations les plus vulnérables)... Le plan antichaleur lancé dans cette métropole de l'ouest de l'Inde dès 2013 (une première dans le sous-continent à l'époque) pourrait servir de modèle à d'autres villes du pays, voire bien au-delà, écrivent les envoyés spéciaux de **Bloomberg**. Et ce malgré des

moyens limités. "Ahmedabad illustre le patchwork de mesures d'adaptations que les villes du monde entier mettent en place pour sauver des vies dans un monde en surchauffe", explique le site américain.

En Sierra Leone, une expérimentation a été menée sur les toits de certains quartiers de la capitale, Freetown, pour rafraîchir les intérieurs. Comme le raconte le magazine scientifique **New Scientist**, "on peut réduire substantiellement la température à l'intérieur d'un bâtiment en posant un film réfléchissant bon marché sur les toits".

Végétaliser les villes, repenser l'habitat en s'inspirant par exemple de l'architecture arabe, comme le suggère le quotidien émirati anglophone **The National**, s'appuyer sur les satellites pour cartographier la signature thermique des bâtiments... Les mesures prises dans les grandes villes pour limiter les effets de la canicule présentées dans ce dossier ne suffiront certainement pas. Mais elles ouvrent des pistes

de réflexion et montrent que la prise de conscience est désormais mondiale.

À lire aussi dans ce numéro, le deuxième volet de nos trois séries d'été : "Voyage en France", "Les obsessions" et "Les militants des saveurs". Dans le Sud-Ouest, un journaliste de **Bloomberg**, encore, découvre le charme des échoppes bordelaises. Au Japon, le **Mainichi Shimbun** dresse l'étonnant portrait de Bunsho Hattori. L'alpiniste et aventurier pratique un mode de vie en rupture quasi totale avec le capitalisme et aspire simplement à vivre libre, dégagé de toute contrainte. Enfin, pour les fins gastronomes, à Savannah, aux États-Unis, Mashama Bailey réinvente la cuisine noire américaine. Le **Financial Times** l'a interviewée l'an dernier. Une rencontre savoureuse. Régalez-vous.

En couverture : Dessin de **Davide Bonazzi**, Italie, *The ispot*. Gastronomie : Photo **Rita Harper**



Sommaire

7 JOURS DANS LE MONDE p.6

La Suède va rejoindre l'Otan

Après avoir fait monter les enchères, le président turc, Recep Tayyip Erdogan, a accepté de ratifier l'adhésion de Stockholm à l'Alliance atlantique. Sans donner de date butoir.

FRANCE p.10

Des inégalités fossilisées

Après les émeutes, le **Financial Times** s'est penché sur les données concernant l'emploi, la géographie et la sécurité. Elles révèlent un fossé majeur entre les personnes d'origine étrangère et le reste de la population.

360°

p.38

Militants des saveurs. Mashama Bailey réinvente la cuisine noire américaine

Notre série Militants des saveurs s'arrête à Savannah, en Géorgie, où cette figure de la gastronomie américaine donne ses lettres de noblesse à la cuisine des esclaves.

LES OBSESSIONS p.22

Japon. Vivre libre

Notre série consacrée aux femmes et aux hommes habités par une obsession s'arrête cette semaine sur l'histoire de l'alpiniste et aventurier japonais, Bunsho Hattori, qui pratique un mode de vie en rupture quasi totale avec le capitalisme. Il a expliqué au **Mainichi Shimbun** sa vision de la liberté.

DESSIN DE GLENN HARVEY, ÉTATS-UNIS, POUR COURRIER INTERNATIONAL.



LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1 500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

Bloomberg.com (bloomberg.com) New York, en ligne. **Business News** (businessnews.com.tn) Tunis, en ligne. **The Christian Science Monitor** Boston, hebdomadaire. **Daraj** (daraj.media) Beyrouth, en ligne. **The Economist** Londres, hebdomadaire. **Financial Times** Londres, quotidien. **The Guardian** Londres, quotidien. **The Irish Times** Dublin, quotidien. **Los Angeles Times** Los Angeles, quotidien. **Mainichi Shimbun** Tokyo, quotidien. **The New Arab** (newarab.com) Londres, en ligne. **New Scientist** Londres, hebdomadaire. **Nikkei Asia** Tokyo, hebdomadaire. **El País América** (elpais.com/america) Mexico, en ligne. **El Periódico de Catalunya** Barcelone, quotidien. **Raseef22** (raseef22.net) Beyrouth, en ligne. **UnHerd** (unherd.com) Londres, en ligne. **Die Zeit** Hambourg, hebdomadaire.



SOMMAIRE

7 jours dans le monde

6. **Otan.** La Suède fait enfin le pas vers l'ouest

D'un continent à l'autre

10. **France.** Des inégalités fossilisées

12. **Voyage en France (2).**

Étonnantes échoppes bordelaises

14. **Espagne.** Le socialiste qui "retombe toujours sur ses pieds"

16. **Ukraine.** Dans la "forêt des surprises" du front de l'Est

18. **Tunisie.** La crise migratoire révèle un État défaillant

20. **Moyen-Orient.** La défaite des "printemps arabes"

21. **Arabie saoudite.** Un "dallah" nommé désir

22. **Les obsessions (2).** Vivre libre au Japon

24. **États-Unis.** "Bombardons le Mexique", propose la droite

25. **Paraguay.** Sur les traces d'une ancienne colonie aryenne

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent

26. **Canicule :** comment les villes s'adaptent



SUR NOTRE SITE

La France vue de l'étranger. Un 14 Juillet sous haute tension

Dispositif policier imposant, interdiction de vendre des mortiers d'artifice : quelques jours seulement après les émeutes, la fête nationale fait l'objet des inquiétudes du pouvoir, analyse sur notre site la presse étrangère.

Vu d'ailleurs. Transition en Thaïlande

Pita Limjaroenrat, chef du parti Move Forward sorti vainqueur des législatives de mai, devrait être désigné Premier ministre le 13 juillet. Son programme de justice sociale et sa réforme annoncée du rôle de l'armée pourraient provoquer un séisme. Retrouvez les analyses de la presse étrangère sur notre site.

Cinéma. Après "Barbie", Mattel a plus d'un film dans son sac à jouets

Les aventures en salle de la célèbre poupée ne sont que le début de l'offensive Mattel à Hollywood : la firme a 45 films en préparation sur ses produits. Réussira-t-elle à reproduire sur grand écran la magie enfantine qui consiste à s'amuser avec un jouet ? Le critique cinématographique du *Guardian* en doute.

L'horoscope de Rob Breznsky Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.



Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.

Courrier Stories
L'info prend de la hauteur

Découvrez notre nouveau rendez-vous

- Pop culture, géopolitique, sports, société, sciences... Un nouveau format à retrouver chaque jour sur notre site et notre application.
- Des articles plus pédagogiques et plus ludiques à partir de la presse étrangère.

JOE MAGEE, ROYAUME-UNI / VÉRANE COTTIN

Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : Courrier international
Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

- 1 AN** (52 numéros) au prix de **129 €** au lieu de ~~237,20 €*~~
- 1 AN** (52 numéros) + **6 hors-séries** au prix de **159 €** au lieu de ~~290,60 €*~~

Monsieur Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de Courrier international

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2023>
ou téléphonez au 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi, de 9 heures à 18 heures)

*Offre réservée aux particuliers jusqu'au 31/3/2024 pour un premier abonnement en France métropolitaine. Pour les entreprises et l'étranger, nous consulter. Visuels non contractuels. En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, disposant de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et d'actions marketing sur ses produits et services.

Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales de Courrier international par voie postale. Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales des partenaires de Courrier international par voie postale. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse : <https://www.courrierinternational.com/page/donnees-personnelles> ou écrivez à notre délégué à la protection des données 67-69, avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris ou dp@groupelemonde.fr. Vous avez le droit de formuler une réclamation auprès de la Cnil. Pour toute question, contactez notre service clients par e-mail abo@courrierinternational.com ou par téléphone au 03 21 13 04 31 du lundi au samedi de 9 heures à 18 heures. Nos CSV sont consultables et téléchargeables en suivant ce lien : <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international

Avantages abonnés :

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier 📧

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique : (32) 2 744 44 33
abonnements@saipm.com
États-Unis/Canada : (1) 800 363 1310
expressmag@expressmag.co.m
Suisse : (41) 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch

Courrier international

Édité par Courrier international SA, société anonyme avec

directoire et conseil de surveillance au capital de 106 400 €

Actionnaire : La Société éditrice du Monde

Président du directoire, directeur de la publication :

François-Xavier Devaux

Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard

Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président

Dépôt légal Juillet 2023. Commission paritaire n° 0727 c 82101.

ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web

www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com

Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) Rédactrice en chef Virginie Lepetit (16 12) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (16 77), Claire Pomarès (web),

Matthieu Recarte Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (16 31), Conception graphique Javier Errea Comunicación

ÉDITION Anouk Delpoit (16 98), Ioris Queyroi, Fatima Rizki (17 30) 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 17 48) EUROPE Gerry Feehily (chef de

service, 16 95), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Marie Daudat (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Beniamino Morante (Italie, 19 72), Hélène Bienvenu (Pologne), Antoine Mouteu (Pays-Bas), Valentin Scholz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Antoine Jacob (Danemark, Norvège, Suède), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) FRANCE Carolin Lohrenz (chef de

rubrique, 16 93) AMÉRIQUES Béatrice Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) ASIE Christine Chaumeau (Asie du Sud-Est, 16 24), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Carole Dieterich (Asie du Sud), Elisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corée) Yuta Yagishita (Japon) MOYEN-ORIENT Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abirama (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhiz (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowski (pays du Golfe) AFRIQUE Hassina Mechaï (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Bousson (Afrique australe et Afrique de l'Est), Agnès Favier (Afrique de l'Ouest) TRANSVERSALES Pascale Boyen (chefs des informations, Économie, 16 47), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivoire (Économie) MAGAZINE 360 Marie Béleil (chef des informations, 17 32), Hugo Florent (16 74), Ouméma Nechi HISTOIRE Mélanie Lifschitz (16 96)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (éditeur web), Antoine Cuny-Ly Callet, Gabriel Hassan (éditeur web, 16 32), Carole Lyon (éditeur web, 17 36), Hoda Saliby (éditeur web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 16 65), Emmanuelle Bour (SME) COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier International), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethron (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragoas (anglais, espagnol, catalan, russe), Leslie Talaga (anglais, espagnol) REVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Françoise Hérod, Julie Martin, Anne Romefort

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable) WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichello (chef de service, 16 17), Benjamin Fernandez, Jonhathan Renaud-Badet ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saindon (16 53), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudeller, Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Paul Gallet (16 70) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (16 66)

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08), Alizée Marchal (17 38), Florent Normand

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Maury, 45330 Malesherbes

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Solal Abélès, Christophe Alexandre, Giuseppe Arditi, Jean-Baptiste Bor, François Burkard, Elisabetta Di Matteo, Agathe Gras, Mona Guichard, Lucie Hoarau, Hong-Kyung Kang, Valentine Morizot, Jean-Daniel Mougéot, Olivia Müller, Derwell Queffelec, Maëlys Sourit, Leslie Souvanlasy, Isabelle Taudière.

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 Directrice générale Elisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 39 68), Directrice déléguée, directrice de Marque Courrier international Steve Dablin (01 57 28 38 84) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noel (sebastien.noel@mpublicite.fr, 37 00) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 30 21) Directeur délégué, pôle Opérations spéciales Steve Dablin (steve.dablin@mpublicite.fr, 38 84)

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellan (16 06) Gestion Lucie Madalena (16 26) Droits Blandine Mosnat (16 52) Comptabilité 01 48 88 45 51 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale internationale Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) Chef de produits Valentin Moreau (01 57 28 33 99) Communication et promotion Christiane Montillet MARKETING ET PRODUITS Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemand (16 91), Véronique Saudeumont (17 39), Martine Prévot (16 49), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino Responsable du numérique Kévin Jolivet, Louise Dugeai (développement web), Camille Lefaix (cheffe de produit abo numérique)

Modifications de services ventes au numéro, réassorts 0805 05 01 47 Service clients Abonnements Courrier international, Service abonnements, A2100 - 62066 Arras Cedex 9 Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au samedi de 9h à 18h) Courriel abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 129 €. Autres destinations : <https://boutique.courrierinternational.com> Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international, USPS number 013-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in Aug and in Dec), by Courrier International SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals postage paid at Secaucus, NJ and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier International c/o Express Mag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.

Origine du papier : UK, Allemagne, 100 % de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Émissions : Pot = 0,0083 kg / tonne de papier. Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. Couvrage imprimé à 100 % avec des encres conformes à la norme Blue Angel.

Certifié PEFC

Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

pefc-france.org

10-31-1282

ACPM

FR

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

100%

**Si votre idée
c'est de
baisser votre
consommation
d'énergie**

SG FINANCE VOS TRAVAUX

de rénovation⁽¹⁾ et vous accompagne à chaque
étape du projet avec son partenaire Hello Watt.



Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de remboursement avant de vous engager.

(1) Sous réserve d'acceptation de votre dossier par le prêteur Sogéfinancement, 394 352 272 RCS Nanterre. Délai légal de rétractation: 14 jours à compter de votre acceptation du crédit. Offre non valable à Monaco. Société Générale, S.A. au capital de 1 010 261 206,25 € - 552 120 222 RCS PARIS - Siège social : 29, bd Haussmann, 75009 PARIS. SG est une marque de Société Générale. Crédit photo: Alizée Omary. Juillet 2023.



Otan. La Suède fait enfin le pas vers l'ouest

À la veille de l'ouverture du sommet de l'Otan à Vilnius, le président turc a levé son veto à l'adhésion de la Suède. La presse nordique applaudit.



Enfin! La Suède entre dans une nouvelle ère”, proclame **Expressen**. Dans la soirée du 10 juillet, Jens Stoltenberg, le secrétaire général de l'Otan, a annoncé que le pays “allait devenir un membre” de l'Alliance atlantique. “Recep Tayyip Erdogan accepte d'abandonner sa résistance”, résume **Politico Europe**. “Le changement de position du leader turc s'est produit après une réunion avec le Premier ministre suédois, Ulf Kristersson, et Jens Stoltenberg” en amont du sommet de l'organisation, prévu les 11 et 12 juillet à Vilnius, en Lituanie. Le dirigeant s'y opposait depuis des mois, en partie parce qu'il accuse Stockholm d'abriter des militants kurdes considérés par le pouvoir turc comme des terroristes.

“Je suis extrêmement heureux”, s'est réjoui Ulf Kristersson à l'unisson de la presse suédoise. “La plus grande surprise du sommet de l'Otan est venue avant qu'il ne commence: Erdogan dit oui à l'adhésion de la Suède. C'était incertain même s'il subissait beaucoup de pression”, raconte **Göteborgs-Posten**.

Dans **Aftonbladet**, le chroniqueur Wolfgang Hansson écrit que le président Erdogan a négocié jusqu'au dernier moment “comme un marchand de tapis dans le bazar d'Istanbul, mais il y avait une limite quand il n'a plus pu justifier son refus par des motifs aussi généraux que les autodafés de corans ou la complaisance suédoise vis-à-vis du terrorisme”. “C'est une décision historique qui signifie que la Suède renonce à deux cents ans de non-alignement”, souligne Wolfgang Hansson. En temps normal, il n'y aurait rien à célébrer. Mais à la lumière de la situation politique actuelle en matière de sécurité, la plupart s'accordent à dire que cela rend la Suède plus sûre.”

L'argument sécuritaire avec l'invasion de l'Ukraine par la Russie est aussi avancé par **Dagens Nyheter**. “La Suède fait enfin le pas vers l'ouest.” Et maintenant qu'elle fait partie de l'Otan, “quand Poutine parle son langage du pouvoir, il ne menace plus une petite nation de 10 millions d'habitants mais l'organisation militaire la



✓ **Recep Tayyip Erdogan**.
Dessin de **Niels Bo Bojesen** paru dans **Jyllands-Posten**, Danemark.



**Vu
d'ailleurs**

Turquie. Erdogan grand vainqueur

● Les échanges téléphoniques de dernière minute avec le président américain et une réunion finale avec le secrétaire général de l'Otan ainsi qu'avec le Premier ministre suédois ont fini par faire fléchir le président turc. Mais Recep Tayyip Erdogan a su monnayer la levée de son veto à l'adhésion de la Suède à l'Otan. À commencer par la reprise des négociations avec l'Union européenne. Avant d'annoncer sa décision le 10 juillet à Vilnius, Erdogan s'est en effet entretenu avec le président du Conseil européen, Charles Michel, rapporte le quotidien **Yeni Safak**. Plus qu'une véritable adhésion à l'UE, qu'il sait peu probable, le leader turc entend obtenir des concessions sur l'élargissement de l'union douanière et une exemption de visa pour les citoyens turcs, explique le journaliste Murat Yetkin sur son blog. La Turquie peut aussi désormais espérer obtenir le feu vert du Sénat américain pour la livraison d'avions de combat F-16. Avant cela, elle avait déjà obtenu des concessions de la Suède elle-même. Le 1^{er} juin, une loi antiterroriste – que certains craignent de voir utilisée contre des membres d'organisations kurdes considérées comme “terroristes” par le régime turc – y est par exemple entrée en vigueur.

Russie. Nous sommes prêts!

● Sans mentionner explicitement la levée du veto turc qui ouvre la voie à l'adhésion de la Suède à l'Otan, le site **Vzgliad** assure que l'arrivée de nouveaux membres au sein de l'Alliance atlantique n'effraie pas la Russie. “L'adhésion de la Finlande à l'Otan a entraîné la création de nouveaux districts militaires et de nouveaux contingents armés. À cet égard, nous pouvons dire que la Russie est psychologiquement prête à un renforcement de l'Otan à nos frontières”, assénaient le journal proche du Kremlin à la veille de l'ouverture du sommet de Vilnius.

plus puissante de l'histoire”, ajoute le grand quotidien du matin.

La nouvelle venue de Vilnius a également été accueillie avec des superlatifs par la presse des pays voisins de la Suède. “La Norvège, la Suède, le Danemark, la Finlande et l'Islande seront bientôt unis en tant que membres de l'Otan. Personne, du moins dans la région nordique, ne doit douter que ce sommet de Vilnius sera historique”, trompette l'éditorialiste du quotidien norvégien **Aftenposten**.

La prochaine adhésion de la Suède à l'Otan “n'est pas seulement une victoire” pour Stockholm et l'Alliance atlantique, renchérit le journal danois de centre gauche **Politiken**. “Il s'agit également d'un triomphe personnel pour le secrétaire général de l'organisation, Jens Stoltenberg.” Le Norvégien, estime le journal, a une nou-

“Il s'agit aussi d'un triomphe pour le secrétaire général de l'organisation, Jens Stoltenberg.”

Politiken,
QUOTIDIEN DANOIS DE CENTRE GAUCHE

velle fois démontré “sa capacité à trouver une solution de dernière minute, [...] une des principales raisons pour lesquelles il a été reconduit dans ses fonctions pour une année supplémentaire”.

En Finlande, le feu vert donné à la Suède par le président turc est accueilli avec soulagement. **Hufvudstadsbladet**, le principal quotidien de la minorité suédophone du pays, se réjouit de “la percée” obtenue le 10 juillet. S'étant déclarée officiellement candidate à l'Otan en même temps que la Suède, au printemps 2022, la Finlande a été intronisée membre à part entière de l'organisation le 4 avril dernier. La Suède, elle, a eu toutes les peines du monde à convaincre Ankara de lever son veto.

La presse finlandaise évoque en outre la visite officielle que le président américain fera à Helsinki, le 13 juillet, à l'invitation du président, Sauli Niinistö. Joe Biden – qui s'est félicité de la levée du veto turc – doit y rencontrer les Premiers ministres nordiques pour une démonstration d'unité face à la Russie. À Copenhague, **Politiken** veut justement voir dans l'adhésion désormais toute proche de la Suède la promesse d'une “région nordique unie sur une ligne de front occidentale renforcée contre la Russie”. Le quotidien conservateur **Berlingske** abonde: “La Suède est depuis longtemps la pièce manquante dans la mer Baltique.” De plus, elle et la Finlande “disposent d'une défense extrêmement solide”. De quoi “jouer un rôle dissuasif à l'égard de la Russie”.

— **Courrier international**

LA CARTE
DE LA SEMAINE



Détourner les fleuves sibériens



Le projet de détournement des fleuves de Sibérie vers l'Asie centrale adopté en 1970 par le Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique puis abandonné en 1986

Sens de l'écoulement :
 ► des fleuves
 ► du projet de détournement des fleuves

— Fleuves concernés par le projet — Projet de canalisation

ASIE CENTRALE — La Douma russe a été “saisie par le député kazakh Serik Eguizbaev d’une proposition de collaboration sur un projet de détournement d’une partie des fleuves sibériens vers l’Asie centrale, et en premier lieu, bien sûr, vers le Kazakhstan”, rapporte le 3 juillet le site russe **Asiaz24**. L’idée de rediriger une partie du cours du fleuve Ob et de la rivière Irtych vers le bassin de la mer d’Aral est née en 1868, rappelle le site ouzbek **Nuz**. Puis a été oubliée avant d’être ressuscitée dans les années 1970 et à nouveau enterrée peu avant la désintégration de l’Union soviétique. Elle pourrait reprendre vie une nouvelle fois en raison de la grave crise hydrique qui frappe la région.

HONG KONG

La terreur en marche ?

Trois ans après l’adoption de la loi sur la sécurité nationale, les autorités continuent de serrer la vis.

Quatre personnes soupçonnées de “violation de l’article 29-4 de la loi sur la sécurité nationale (LSN)” ont été arrêtées le 5 juillet. Il s’agit, écrit le **Hong Kong Economic Times**, d’anciens membres de Demosisto, une organisation prodémocratique. Son président, Lam Long-yin, est accusé d’avoir collecté des fonds afin d’aider des exilés. Huit d’entre eux avaient fait, deux jours plus tôt, l’objet de mandats d’arrêt assortis d’une prime de 1 million de

dollars hongkongais (117 000 euros) pour tout renseignement conduisant à leur interpellation, relate le **Mingpao**. “Soupçonnés de collusion avec des pays ou des forces étrangères pour mettre en danger la sécurité nationale”, selon Steve Li Kwai-wah, responsable du département de la sécurité nationale de la police de Hong Kong, ils risquent “la peine maximale, à savoir la réclusion à perpétuité”. Assiste-t-on, comme certains le dénoncent, à la mise en place d’un régime de “terreur” ? Non, répondent les médias officiels chinois, qui vantent les mérites de la LSN. Elle serait, soutient ainsi le **Huanqiu Shibao**, “protectrice” de la prospérité et de la stabilité de Hong Kong.

Selon les médias hongkongais, depuis trois ans 260 personnes âgées de 15 à 90 ans ont été arrêtées, 161 ont été inculpées et 79 condamnées. **Duan Chuanmei (The Initium)** précise aussi que, du 1^{er} juillet 2020 à décembre 2022, plus de 400 000 Hongkongais ont quitté leur ville.

— **Courrier international**

Un défilé de contrats

FRANCE-INDE — Quelques semaines après avoir été reçu en grande pompe à Washington, le Premier ministre indien, Narendra Modi, sera l’invité d’honneur, le 14 juillet, du défilé sur les Champs-Élysées. L’occasion de fêter les 25 ans du partenariat stratégique entre les deux pays. Mais aussi et surtout, assure **The Hindu**, de signer des contrats d’armement. Narendra Modi devrait ainsi confirmer la commande de 26 Rafale pour le porte-avions **INS Vikrant** et de 3 sous-marins Scorpène (Kalvari), construits comme les six précédents par Mazagon à Bombay.

L’emoji de trop



CANADA — Répondre avec un emoji pouce en l’air signifie-t-il que l’on accepte un contrat ? Oui, a tranché un tribunal de la Saskatchewan, dans l’ouest du pays. Au grand dam d’“un fermier sommé de payer plus de 82 000 dollars [canadiens, soit 56 000 euros] pour ne pas avoir honoré une commande passée par un acheteur de grains à laquelle il avait répondu avec cet emoji par texto”, raconte la chaîne **CBC** le 6 juillet sur son site Internet.

Vers une “guerre civile totale”

SOUDAN — Le 8 juillet, des frappes aériennes de l’armée soudanaise sur Omdurman, un quartier résidentiel de la banlieue de Khartoum aux mains des Forces de soutien rapide (FSR), “ont entraîné la perte tragique d’au moins 22 vies”, rapporte **Sudan Tribune**. Au lendemain de ces raids, António Guterres, le secrétaire général de l’ONU, a déclaré que le pays était “au bord d’une guerre civile totale potentiellement déstabilisatrice pour toute la région”. Depuis trois mois et le déclenchement des hostilités entre les FSR du général Mohamed Hamdane Daglo et les troupes du général Abdel Fattah Al-Burhan, quelque 3 000 morts ont été dénombrés et près de 3 millions de personnes ont fui les combats. À ce jour, seules des trêves temporaires ont été négociées. Avec l’espoir d’une sortie de crise, l’Égypte accueillera, le 13 juillet, un “sommet des voisins”.

La fin d’une ère



PAYS-BAS — Le Premier ministre, Mark Rutte, avait déjà créé la surprise le 7 juillet en annonçant la démission de son gouvernement de coalition, faute d’accord sur des mesures de lutte contre l’immigration. Trois jours plus tard, il a annoncé qu’il quitterait définitivement la vie politique au lendemain des élections prévues à l’automne. Ce qui fait dire à **De Volkskrant** le 11 juillet que “Père Rutte est révolue”. Mark Rutte, 56 ans, était en poste depuis 2010, et le gouvernement démissionnaire, qui a pris ses fonctions en janvier 2022, était sa quatrième coalition. Il aura été le Premier ministre à la plus grande longévité de l’histoire des Pays-Bas.

2000

ROUPIES LE KILO DE TOMATES, soit l’équivalent de 2,20 euros : c’est l’un des prix observés le 10 juillet par **The Telegraph**. Partout en Inde, le prix des tomates – mais aussi des oignons et du gingembre – flambe. Un kilo coûtait une vingtaine de roupies en début d’année. Si une hausse est habituelle en cette saison, elle ne l’est pas dans ces proportions. “Les fortes précipitations dans les régions de production” expliquent cette envolée, qui fait redouter à certains de possibles troubles. Et qui a déjà contraint des McDonald’s à retirer les tomates de leurs hamburgers.

JAPON

À Fukushima, un rejet des eaux à hauts risques

L'AIEA a approuvé le projet de rejet des eaux, traitées, de la centrale nucléaire accidentée. Pour autant, écrit ce journal centriste, Tokyo devra en faire davantage pour convaincre son opinion publique et les pays voisins.



—Mainichi Shimbun (Tokyo)

L'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) a examiné le projet du Japon de rejeter dans l'océan les eaux, traitées, de la centrale nucléaire de Fukushima et l'estime "conforme aux normes de sûreté internationales pertinentes". Telle est la conclusion du gendarme du nucléaire et de ses experts. Le gouvernement japonais, qui espère commencer cet été les lâchers

d'eau, a salué un avis "crucial pour obtenir l'approbation de la communauté internationale". Pour autant, son plan continue de susciter la méfiance et l'inquiétude.

Le site de Fukushima Daiichi accumule chaque jour 90 tonnes d'eau radioactive : la centrale n'est plus étanche, et l'eau de pluie comme les eaux souterraines y entrent et sont contaminées au contact de combustibles fondus. Ces eaux sont traitées sur le site puis stockées dans des réservoirs, mais Tepco, l'opérateur de la centrale, estime que les réservoirs auront atteint leur capacité maximale entre février et juin 2024 et que cela entrave les travaux de démantèlement.

Un système de décontamination permet d'éliminer des eaux irradiées la plupart des éléments radioactifs, à l'exception du tritium. Il est prévu de diluer le tritium dans de l'eau de mer avant de procéder aux lâchers dans l'océan : la concentration en tritium après dilution serait alors équivalente à 1/7 de la valeur recommandée pour l'eau potable par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). L'AIEA conclut ainsi dans son rapport que le projet de rejet des eaux de Fukushima "aura une

influence radiologique négligeable sur les personnes et l'environnement". D'autres pays rejettent d'ailleurs dans la mer des eaux contaminées au tritium venues de centrales nucléaires.

Si le projet du gouvernement n'est pas dénué de bases scientifiques, celles-ci restent largement insuffisantes pour convaincre l'opinion publique au Japon aussi bien qu'à l'étranger. Les pêcheurs locaux s'y opposent en raison de la mauvaise image qui risque de leur être associée. Dans l'impossibilité de pêcher en mer depuis des années à cause de la catastrophe nucléaire, ils viennent tout juste de reprendre leur pleine activité. Leur méfiance envers le gouvernement et l'entreprise Tepco s'est encore accrue du fait que les préparatifs en vue de ces

Les pêcheurs locaux s'opposent aux rejets car leur mauvaise image risque de leur être associée.

déversements en mer ont été menés alors que l'on s'engageait, par écrit, à "ne rien faire concernant le rejet [d'eaux contaminées] sans le consentement des parties intéressées".

Les pays voisins ont également fait part de leur inquiétude. La Chine appelle le Japon à renoncer à ses plans, tandis qu'en Corée du Sud plusieurs voix s'élèvent contre ce projet, essentiellement dans l'opposition. L'opération devrait s'étendre sur plusieurs décennies. Le directeur de l'AIEA, Rafael Grossi, a indiqué que du personnel de l'agence resterait sur le site de Fukushima afin de surveiller le processus "jusqu'à la dernière goutte". Si le gouvernement japonais maintient son projet, il devra garantir une transparence maximale. Il est également en œuvre pour répondre aux interrogations.—

publié le 6 juillet



COURRIER INTERNATIONAL

✓ "Bons baisers de Fukushima".
Dessin de Tjeerd Royaards,
Pays-Bas.



Vu de
Corée du Sud

Une contre-étude indispensable

● Le 8 juillet, alors que le patron de l'AIEA, Rafael Grossi, était à Séoul, le Collectif contre le rejet par le Japon d'eau radioactive dans l'océan a tenu sa quatrième journée d'action nationale, rapporte le quotidien *Hankyoreh*. À l'image d'une majorité de l'opinion, la presse sud-coréenne, qui suit le dossier depuis des mois, a immédiatement protesté après la publication du rapport de l'agence onusienne approuvant le projet japonais. Pour le *Kyunghyang Sinmun*, "la décision de l'AIEA est problématique, car elle a été prise dans un cadre défini par les autorités japonaises" et ne prend pas en compte, par exemple, les répercussions sur les pays voisins. "Il faut commander une contre-étude approfondie à des analystes indépendants." "Il est difficile pour le moment de prédire les effets à long terme d'un tel rejet sur l'écosystème, car il s'agit d'une action sans précédent. L'incertitude amplifie la crainte. Les éléments radioactifs que le système de décontamination de l'eau n'est pas capable de filtrer continuent de faire l'objet d'une polémique", explique l'hebdomadaire *Sisa In*, qui accuse le gouvernement coréen conservateur de Yoon Suk-yeol de passer outre au principe de précaution, qui a longtemps été la position de Séoul. Soucieux d'améliorer les relations avec Tokyo, le gouvernement a affirmé "respecter" la décision du gendarme du nucléaire. L'opposition coréenne est, elle, accusée de politiser le débat. Preuve qu'un climat d'inquiétude s'est installé, les Sud-Coréens stockent du sel de mer à tout-va, ce qui a fait monter les prix de 20 %. Le *Segye Ilbo* fait, lui, état d'une baisse de fréquentation des marchés et des restaurants de poisson tout le long de la côte est de la péninsule. "Pour rassurer ses citoyens, explique le journal, la ville de Busan met en place un plan d'urgence qui consiste à renforcer le contrôle des produits de la mer et à tenir les consommateurs informés."

SOURCE



MAINICHI SHIMBUN

Tokyo, Japon

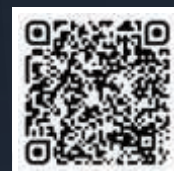
Quotidien

mainichi.jp

Fondé en 1872 sous le nom de *Tokyo Nichi Nichi Shimbun*, ce journal centriste est le plus ancien quotidien japonais et le troisième du pays en matière de diffusion (1,9 million d'exemplaires par jour). Il a pris la dénomination actuelle en 1943 lors d'une fusion avec l'*Osaka Mainichi Shimbun*.

Donnez à votre marque l'écran qu'elle mérite, retrouvez toute la force du journal papier sur vos sites et applis préférés.

Dépassez la simple visibilité pour plus d'impact et d'attention



d'un
continent
à l'autre.

france



Europe	14
Afrique	18
Moyen-Orient...	20
Asie	22
Amériques.....	24

Société. Des inégalités fossilisées

Après les émeutes en France, ce quotidien libéral britannique s'est penché sur les données pertinentes en matière d'emploi, de géographie et de sécurité. Elles révèlent un fossé majeur entre les personnes d'origine étrangère et le reste de la population.

→ Dessin de Paolo Lombardi, Italie.

— **Financial Times,**
(Londres)

Imaginez deux pays. Dans le premier, chrétien et fier de l'être, la ségrégation raciale était légale il n'y a pas si longtemps, et la question du racisme occupe les médias comme nulle part ailleurs dans le monde développé. Le second pays, lui, pratique une laïcité stricte, les statistiques ethniques y sont interdites par la loi et les pouvoirs publics se démènent ostensiblement pour ne jamais distinguer ou diviser la population sur des critères d'origine.

De ces deux pays, lequel offre les meilleures chances de réussite à ses habitants issus de minorités raciales et religieuses? Lequel leur permet le mieux d'être des acteurs à part entière de la société? La réponse que donnent les chiffres est étonnante.

En 2021 aux États-Unis, le chômage atteignait 5,5 % des actifs nés sur le territoire américain, et 5,6 % de ceux nés à l'étranger. Le taux d'emploi est quasiment identique pour les Noirs et pour les Blancs. En France, le chômage est à 7 % pour la population née dans le pays, mais bondit à 12 % chez les immigrés, et même à 17 % pour ceux arrivés il y a moins de dix ans. Et les comparaisons avec la Grande-Bretagne, dont la démographie et l'histoire coloniale font sans doute un meilleur point de référence, sont tout aussi accablantes pour l'Hexagone.

Après une semaine d'émeutes provoquée par la mort d'un adolescent d'origine maghrébine abattu par la police lors d'un contrôle routier, ces statistiques livrent une analyse édifiante. Car si le nombre d'arrestations a diminué dans la semaine suivante, il n'en est pas

moins nécessaire d'ouvrir un débat sur les manquements de la France envers sa population immigrée et les quartiers où elle vit.

Comme lors des émeutes de 2005 en France déjà, et comme pour celles de Londres en 2011, ce sont les tensions entre la police et les minorités ethniques qui

Les jeunes hommes noirs et de couleur sont visés de façon disproportionnée par les contrôles de police.

ont été le déclencheur de ces violences nourries de longue date par la pauvreté et l'exclusion. Les émeutiers sont dans leur immense majorité originaires de quartiers défavorisés : quand on n'a pas sa place dans la société, on n'a pas grand-chose à perdre à tout brûler.

Partout en Occident, les jeunes hommes noirs et de couleur ont hélas l'habitude d'être visés de façon disproportionnée par les contrôles d'identité et les fouilles au corps, mais en France l'écart est proprement sidérant. À Londres, les personnes noires sont deux à trois fois plus exposées à une interpellation que les personnes blanches; à Paris, c'est six fois plus, et même huit fois plus quand on est d'origine arabe.

Les confrontations avec la police française sont aussi plus meurtrières, les agents étant souvent armés et autorisés à faire usage de leur arme lors d'un contrôle routier en cas de refus d'obtempérer s'ils estiment que l'individu présente un danger. En 2022, la France a recensé 26 morts sous les tirs de la police, contre seulement deux au Royaume-Uni. Ces dix-huit derniers mois, des policiers français ont abattu et tué 15 personnes lors de contrôles routiers comme celui qui a déclenché les dernières émeutes.

Vendredi 30 juin, en pleine escalade de la violence, les deux principaux syndicats de policiers publiaient un communiqué pour déclarer qu'ils étaient "en guerre" contre des "nuisibles" et des "hordes sauvages". Cette mentalité hostile grandit depuis que Nicolas Sarkozy a mis fin à la police de proximité, il y a de cela vingt ans, au profit



CARTOON MOVEMENT

Universalisme contre discrimination positive

●●● “Les politiques publiques doivent-elles tenir compte de la race ou être aveugle à la couleur de la peau ?” Doivent-elles cibler les inégalités spécifiques auxquelles sont confrontées les minorités ou traiter tous les citoyens sur un pied d’égalité ? C’est le chroniqueur britannique Kenan Malik qui s’interroge dans **The Observer**, à la suite de deux événements de l’actualité récente : la fin de la politique de discrimination positive aux États-Unis et les émeutes en France. Après quelque soixante ans durant lesquels ces deux pays ont suivi des approches diamétralement opposées, l’un misant sur le multiculturalisme et l’autre sur l’assimilation, la question

reste “complexe”, convient le chroniqueur. Du côté américain, l’*affirmative action* (“discrimination positive”), qui a assuré à partir des années 1960 un quota d’admis à l’université fondé sur la race, n’est pas un succès social. “Parce que si la discrimination positive a amélioré les perspectives des Noirs de la classe moyenne, elle n’a rien changé à la vie des Africains-Américains ouvriers.” Les Noirs, regardés comme une communauté par Washington, constituent la classe la plus inégalitaire du pays. Les plus pauvres se retrouvent largement exclus. Du côté français, c’est l’idéal républicain de l’universalisme qui prévaut :

“La politique française se montre aveugle au racisme au nom de l’indifférence à la couleur de la peau et exige l’assimilation pour signifier que certains groupes ne font pas vraiment partie de la nation.”
 “La France, comme les États-Unis, traite trop souvent ses citoyens non comme des individus, mais comme des membres de communautés raciales ou ethniques, écrit Kenan Malik, qui propose comme horizon “une perspective universelle qui prône l’égalité de traitement mais ne nie pas la réalité de l’inégalité raciale.”

Un article à retrouver en intégralité sur notre site.

d’une politique plus répressive. Un gouvernement aux mains du parti d’extrême droite de Marine Le Pen ne manquerait pas d’accentuer cette tendance à un maintien de l’ordre agressif.

Du côté de l’intégration, les signes de progrès sont rares. En France, 20 % des personnes nées à l’étranger disent faire l’objet de discrimination, un triste record seulement égalé par l’Italie dans les pays développés. Le taux de pauvreté est trois fois plus élevé chez les immigrés en France que chez les personnes sans ascendance migratoire – au Royaume-Uni le taux de pauvreté est identique dans les deux catégories de population.

Ces disparités en France sont aggravées par une politique de la ville en échec depuis des décennies, qui a concentré les communautés immigrées dans les banlieues, les enfermant ainsi dans leur différence et entravant leur mobilité sociale. À Londres, riches et pauvres se côtoient de très près, ce qui n’est pas sans

problème, mais cette proximité a le mérite d’avoir évité cette fossilisation des inégalités que connaît la France. Aujourd’hui dans l’Hexagone, 28 % des immigrés de fraîche date sont dans le tout dernier décile en matière de

Un gouvernement aux mains de Marine Le Pen accentuerait encore ce maintien de l’ordre agressif.

revenus, contre seulement 8 % des non-immigrés. Au Royaume-Uni, le chiffre est de 10 %, quel que soit le pays de naissance.

La France a beau se dire aveugle aux couleurs de peau, les statistiques nous montrent tout autre chose. Tant que des réformes ne seront pas entreprises à la fois en matière de maintien de l’ordre et d’inclusion sociale, il n’y a aucune chance que cessent ces flambées de violence.

—John Burn-Murdoch, publié le 7 juillet

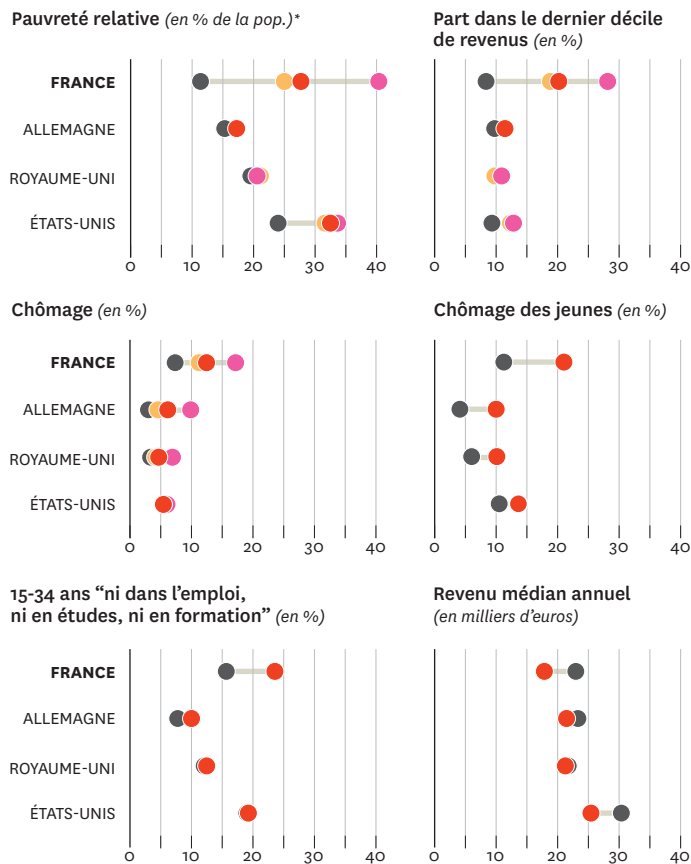
Un 14 Juillet sous haute surveillance

●●● Déjà considéré comme “une date très symbolique dans le calendrier politique français”, comme le note **The Times**, le 14 Juillet portera cette année une charge encore plus importante qu’à l’accoutumée. Après la crise des retraites, Emmanuel Macron avait fait le vœu d’avoir apaisé le pays avant cette date. Puis les émeutes ont éclaté à la suite de la mort de Nahel, tué par un policier le 27 juin. La situation est surveillée de près par les forces de l’ordre, qui craignent que la fête ne tourne à la contestation. “La police a saisi 1,5 tonne de mortiers d’artifice en région parisienne en quarante-huit heures et 2,7 tonnes à Rennes”, rapporte le **Telegraph**. Le gouvernement a interdit la vente de mortiers d’artifice aux particuliers.

Un écart sidéral entre les populations

En France, les personnes d’origine étrangère réussissent beaucoup moins bien que les natifs du pays.

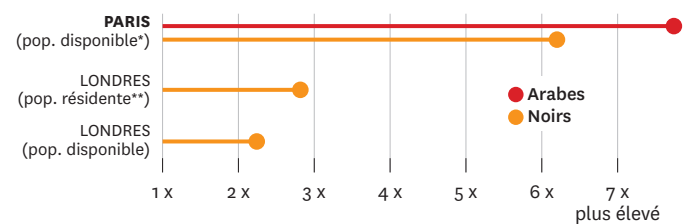
● Nées dans le pays ● Nées à l’étranger et installées de longue date dans le pays (depuis plus de dix ans) ● Nées à l’étranger (toutes confondues) ● Nées à l’étranger et arrivées récemment (il y a moins de dix ans)



* Pourcentage de ménages vivant avec moins de 60 % du revenu national médian. Toutes les statistiques de revenus sont données en parité de pouvoir d’achat.

Partout en Occident, les personnes racisées sont visées de façon disproportionnée par les contrôles de police, mais en France l’écart est sidérant.

Risque de se faire contrôler et fouiller par la police, en comparaison avec la population blanche



* Population disponible : comparaison entre les personnes contrôlées et la population présente au même moment sur les sites en question. ** Population résidente : habitants âgés de 10 à 49 ans (cette tranche d’âge représente plus de 90 % des contrôles de police).

*THE FINANCIAL TIMES** SOURCES : OCDE (“LES INDICATEURS DE L’INTÉGRATION DES IMMIGRÉS 2023”), OPEN SOCIETY JUSTICE INITIATIVE (“POLICE ET MINORITÉS VISIBLES. LES CONTRÔLES D’IDENTITÉ À PARIS”), LONDON METROPOLITAN UNIVERSITY (“EXAMINING STOP AND SEARCH PATTERNS IN THE CITY OF LONDON”).

ILS REFONT LA FRANCE

Anaïs BOUTON

Tous les vendredis de 19h15 à 20h00 | Disponible en podcast



En partenariat avec **Courrier international**



Architecture. Étonnantes échoppes bordelaises

Série d'été. Les modestes maisonnettes construites pour accueillir les nouveaux habitants venus de la campagne au XIX^e siècle sont un cas d'école pour architectes et urbanistes.



—**Bloomberg.com**
(New York)

Si on remontait le temps pour dire aux habitants des échoppes bordelaises d'il y a cinquante ans que leurs rues seraient un jour classées à l'Unesco, ils seraient sans doute stupéfaits.

Ces modestes maisons en pierre de taille, souvent de plain-pied et à la façade ouvragée, enseignent le cœur historique de Bordeaux. Construites pour la classe ouvrière, elles ont longtemps eu la réputation d'être miteuses, défraîchies et rustiques. Encore aujourd'hui, les rues bordées d'échoppes peuvent sembler désertées et manquant de verdure. Et bien qu'elles soient situées dans une ville moyenne (qui a malgré tout un rôle de premier plan dans l'histoire et la culture françaises), elles sont étonnamment basses par rapport à la norme urbaine en France.

Mais, ces dernières décennies, ces produits de l'expansion bordelaise de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle sont devenus prisés et même vénérés par leurs adeptes locaux. En 2007, ces habitations ont rejoint le plus grand site urbain classé au patrimoine mondial de l'Unesco, le port de la Lune. Mais ce n'est pas seulement le charme de la pierre qui plaît, ou les luxuriant jardins cachés derrière une sobre façade. C'est aussi, en plein débat sur l'urbanisme de demain, la preuve

que les maisons individuelles peuvent être compactes, et compatibles avec la densité démographique et même l'écologie.

L'origine de ces maisonnettes ne pourrait être plus humble. Le mot "échoppe" (voisin de l'anglais *shop*) désignait au Moyen Âge des ateliers appuyés sur les remparts des villes françaises, mais les échoppes bordelaises sont en fait un phénomène relativement récent. Les premières sont apparues vers 1850 pour héberger les nouveaux venus des campagnes, à une période où Bordeaux, aujourd'hui sixième ville de France, était en plein essor. L'industrialisation créait de nouveaux emplois, libérant ainsi la ville de sa dépendance antérieure au vin et au transport maritime.

Plafonds bas. Saisissant ce qui était sûrement leur première occasion d'échapper au labeur rural, des familles qui travaillaient dans les champs se sont installées en ville, souvent dans de nouvelles maisons de plain-pied qui se construisaient tout près des anciens remparts de Bordeaux.

La faible hauteur des maisons n'était pas une contrainte légale – l'échoppe typique est encore plus basse que ne l'imposent les restrictions municipales – mais liée aux occupants,

habités à la campagne aux maisonnettes basses de plain-pied. L'aménagement des parcelles n'était par ailleurs pas très dense, car l'avènement de secteurs économiques autre que la vigne avait fait chuter le prix des terres agricoles.

De plus, les grands constructeurs implantés dans d'autres villes françaises n'étaient pas présents à Bordeaux, c'est pourquoi les propriétaires fonciers et les promoteurs immobiliers étaient généralement de petits entrepreneurs qui vendaient leurs terres en petites parcelles. En raison de la superficie de ces parcelles, les propriétaires construisaient leurs maisons jusqu'au bord du bien voisin, donnant l'impression de maisons mitoyennes même si chacune est généralement construite séparément.

Ces petites parcelles laissaient tout de même une place à la verdure. Les nouveaux habitants de Bordeaux étaient habitués à cultiver ce qu'ils consommaient, c'est pourquoi l'espace vert des échoppes n'est pas appelé "jardin" mais "potager" – lieu où l'on fait pousser les ingrédients du potage.

Dans leur variante la plus simple, ces maisons étaient minuscules. L'échoppe dite "simple" n'avait que trois pièces et un couloir : une chambre ou

un atelier côté rue, une cuisine et salle à manger à l'arrière et, coincée entre les deux, une "pièce noire" – sans fenêtre, pour du stockage ou une chambre. À l'arrière se trouvait le jardin. Étant donné la taille des familles à l'époque, ces logements devaient être très exigus et, du moins dans la pièce aveugle, renfermés et un peu humides.

De nombreuses échoppes étaient toutefois plus grandes. Fréquemment, elles gagnaient de l'espace en étant rehaussées au-dessus du sous-sol, avec une fenêtre au ras du sol pour devenir habitables ou un soupirail pour stocker directement le charbon ou le bois. Bordeaux produisait aussi des échoppes "doubles" plus spacieuses, où un couloir central distribuait les pièces des deux côtés. Dans celles-là, la salle à manger côté jardin donnait sur un grand salon avec une véranda et parfois une arrière-cuisine et une souillarde qui débordaient sur la cour.

À mesure que ce type d'habitation est devenu majoritaire dans la ville, les échoppes se sont encore agrandies pour convenir à une clientèle de plus en plus bourgeoise. Les constructeurs ajoutaient parfois un second niveau,

Ces petites maisons gagnaient de l'espace en étant rehaussées au-dessus du sous-sol.

avec des chambres qui ne donnaient que sur l'arrière, créant ainsi des logements qui avaient l'air petit de la rue, mais avaient en fait plusieurs niveaux de grandes vérandas côté jardin.

Vision d'optique. L'expansion régulière de ce modèle a donné aux échoppes l'une de leurs principales caractéristiques : une certaine introversion de la façade basse et étroite qui ouvre, contre toute attente, sur un espace qui ne cesse de s'élargir à l'arrière. De la même manière, le calme des chambres protégées par des volets à l'avant – d'autant plus grâce au traditionnel rideau extérieur sur la porte d'entrée pour préserver le bois de la pluie – faisait place à des pièces plus spacieuses et beaucoup plus utilisées côté jardin. Dans l'ensemble, on en tire l'impression curieuse mais agréable que les maisons sont plus grandes à l'intérieur.

Ce n'est pas pour autant que leurs façades sont systématiquement banales. Les encadrements des portes et des fenêtres sont mis en valeur par des ornements extrêmement délicats et variés, un flot de volutes, d'armoiries, de vignes et de guirlandes sculptées dans la pierre de taille couleur miel. Ces détails ont des styles très différents, du néoclassique au baroque en passant par l'Art nouveau et l'Art déco. Mais la hauteur et le matériau des maisons étant les mêmes, l'ensemble reste harmonieux. Chaque maison est





← Près de Bordeaux, le 14 mai. La façade d'une échoppe et son jardin, qui constitue souvent 30 % de la surface du terrain. Photos Nathan Laine/Bloomberg.

à la fois une jumelle de sa voisine et une découverte enchantée. Ces ornements sculptés à bas prix n'amélioraient peut-être pas le confort du logement, mais ils sont malgré tout un bonheur ; les quelques traces de crasse ne font qu'accentuer le contour des guirlandes et pilastres, et ajouter à leur poésie.

Il n'empêche que le concept comportait clairement des défauts. La pièce noire a vite eu la réputation d'être sombre, humide et renfermée. Ce lieu aveugle n'était pas un problème pour les familles, qui s'en servaient comme remise, mais les ouvriers les plus pauvres étaient obligés d'y dormir. Quand plusieurs personnes devaient s'y entasser, on n'est pas surpris qu'il en ait résulté des conditions sordides. Parallèlement, l'absence d'usage prédéterminé pour chacune des pièces leur conférait une certaine souplesse, c'est pourquoi des échoppes ont été construites jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Depuis, leur histoire ressemble à celle de nombreuses autres villes anciennes dans le monde, selon Chantal Callais, enseignante-chercheuse à l'École nationale supérieure d'architecture de Bordeaux et autrice d'un livre sur le sujet. "Rejetées dans les années 1950, elles ont ensuite été désertées par les entreprises, explique-t-elle par courriel. Puis elles ont intéressé les classes privilégiées à partir des années 1980. Enfin, la société les a reconnues en

les classant au patrimoine dans les années 2000."

Pendant les années d'après-guerre, les autorités ont tonné contre leur provincialisme miteux. "L'échoppe type est donc un immeuble ayant toute sa partie centrale insalubre, s'est plaint l'inspecteur départemental de l'urbanisme en 1953, et une partie de sa façade postérieure asphyxiée par la véranda, dont la vogue, au mépris de

À l'intérieur de ces coquilles en pierre de taille, il n'y a pas de murs porteurs.

toute règle d'hygiène, [était] grande au siècle dernier." Non seulement la conception était fautive, mais les innombrables rangées basses de maisons étaient monotones, "sans caractère et sans passion".

Les échoppes ont toutefois survécu à cette période de déconsidération d'État. Bordeaux a peu connu de nettoyage des "bidonvilles", car la réhabilitation urbaine en France a privilégié la construction de cités en périphérie plutôt que la méthode américaine qui consistait à démolir les centres-villes. Elles ont aussi tenu car, comme avait dû le concéder l'urbaniste de Gironde, la population les aimait.

Aujourd'hui, des décennies d'embourgeoisement ont complètement coupé ces logements de leurs racines ouvrières, à mesure

que les habitants fortunés sont revenus aux abords du vieux Bordeaux, attirés par le compromis singulier que proposent les échoppes : façade historique, hypercentre accessible à pied, rues uniformes sans circulation et sans trop de commerces, avec le calme et la discrétion relatifs de la banlieue.

Les échoppes ont survécu en si grand nombre grâce à leur versatilité. À l'intérieur de ces coquilles en pierre de taille, il n'y a pas de murs porteurs, c'est pourquoi l'agencement peut être modifié assez facilement. Ainsi, pour s'adapter à la vie moderne, les pièces noires sont souvent supprimées pour agrandir le salon, et on y installe des fenêtres de toit ou des claires-voies afin de laisser entrer la lumière.

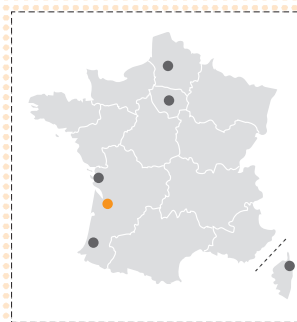
Les caves peuvent être aménagées en salles de bains, ateliers ou même chambres, pour créer ainsi une maison en souplex, terme populaire en France pour désigner les chambres (souvent obscures) situées au niveau inférieur sous l'espace de vie principal. Dans les zones classées par l'Unesco, il est quasi impossible d'ajouter des niveaux visibles depuis la rue, mais surélever le toit à l'arrière pour créer un étage plus grand sous les combles reste courant.

Les quartiers des échoppes sont aussi assez denses, en tout cas bien plus que les autres zones pavillonnaires, précise Chantal Callais. Si les périphéries de Bordeaux ont en moyenne 10 maisons

seulement par hectare, les quartiers d'échoppes en comptent de 60 à 100 par hectare. Et leur performance environnementale n'est pas mal non plus.

"**Îlots au cœur vert**". "Leur efficacité thermique reste à améliorer, mais les maisons elles-mêmes ont de bons atouts, poursuit l'enseignante-chercheuse. Elles sont isolées par leurs voisines, la pierre de taille a une bonne inertie thermique et les vérandas traditionnelles peuvent jouer le rôle d'espace tampon entre l'intérieur et l'extérieur, ou être transformées en serres bioclimatiques quand leur orientation s'y prête." (Lire aussi notre dossier pp.26-32)

Alors que les zones pavillonnaires sont "de grandes prédatrices de terres fertiles qui entraînent un recours excessif à la voiture", les échoppes



vue par la presse américaine, hongkongaise, allemande, espagnole, et britannique.

Dans le prochain numéro : La Corse et les échecs.

ont aussi un généreux espace vert et leurs rues dénuées d'arbres ouvrent sur "des îlots au cœur vert, calme et perméable, qui correspondent en moyenne à 30 % du terrain". Les quartiers d'échoppes répondent à la définition de la "densité douce", des zones où des habitations d'un à quelques étages réussissent à trouver un équilibre entre le charme résidentiel, un peu de verdure et une concentration assez élevée d'habitants.

Il ne faut pas pour autant faire un éloge sans discernement de ces maisons. Leur actuelle popularité s'est faite aux dépens de leur caractère abordable. Si les échoppes étaient restées des logements peu chers et peu réputés, leurs habitants n'auraient sans doute pas eu les moyens de les réhabiliter en maisons plus lumineuses et moins exigües.

Charmantes de l'extérieur, pragmatiques à l'intérieur, ces maisonnettes ont peut-être encore quelques enseignements à nous transmettre pour l'avenir. Outre leur esthétique, elles montrent que l'on peut bénéficier de certains atouts des zones pavillonnaires – de beaux jardins, une porte d'entrée à soi – sans les inconvénients énergivores qui poussent à l'étalement urbain et à la dépendance totale au véhicule individuel.

—**Feergus O'Sullivan,**
publié le 24 mai

●●● Tout l'été, *Courrier international* vous invite à suivre la presse étrangère dans les villes et les régions françaises. Un tour de France qui va de Paris à Bastia, en passant par la Loire, la Charente, les Landes, la région lyonnaise, Bordeaux ou encore Amiens...

Redécouvrez la France



europe

Espagne. Le socialiste qui “retombe toujours sur ses pieds”

Pedro Sánchez, le Premier ministre espagnol, joue sa dernière carte lors des élections législatives anticipées du 23 juillet. Son parti, le PSOE, est en mauvaise posture face à la droite et l'extrême droite. Mais le dirigeant madrilène est un habitué des retournements de situations.



—El Periódico de Catalunya (Barcelone)

En janvier 2014, Pedro Sánchez a déjeuné avec trois journalistes dans un restaurant proche du Congrès des députés, à Madrid. Il était arrivé seul, portait un sac à dos sur l'épaule et un costume, mais pas de cravate. À peine assis, il leur a annoncé qu'il voulait diriger le PSOE [Parti socialiste ouvrier espagnol]. Ses interlocuteurs l'ont trouvé bien fanfaron. En dehors des cercles socialistes madrilènes où il avait grandi, rares étaient ceux qui le connaissaient.

Une seule des trois journalistes s'est fait l'écho de cette déclaration. Mais le nom de Sánchez n'apparaissait pas dans le titre de son article. Notre homme n'était alors que l'une des quelque 800 000 personnes

portant ce patronyme en Espagne. Six mois plus tard, Pedro Sánchez devenait le secrétaire général du PSOE.

Les choses étaient alors pour lui beaucoup plus compliquées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Pourtant, après les élections municipales et régionales du 28 mai en Espagne [le “28-M”], le PSOE s'apprête à dire adieu à l'essentiel de son pouvoir territorial. Sánchez lui-même admet qu'il ne lui sera “pas facile” de rester à la Moncloa [la résidence officielle du Premier ministre, à Madrid] après les élections législatives anticipées qui auront lieu le 23 juillet [le “23-J”], parce que “la droite a pris de l'assurance” et a “des alliés puissants”.

Mais la carrière hors norme de Pedro Sánchez est pleine de moments de ce genre, des coups de poker où il finit par gagner quel qu'il ait été le pronostic. “Il est comme

ça, déclare un cadre socialiste qui l'accompagne depuis le début. *Il retombe toujours sur ses pieds.*”

En 2014, Pedro Sánchez semblait n'avoir aucune chance de prendre la tête du PSOE. Il n'avait pas beaucoup de bouteille. Le Madrilène avait évolué à l'ombre de José Blanco [ancien cadre du PSOE, eurodéputé entre 2014 et 2019], mais toujours un pas en arrière. Le hasard a finalement joué un rôle important dans ses deux entrées au Congrès des députés : ceux qui le précédaient sur la liste ont renoncé à leur siège.

Hétérodoxe. Lorsque Alfredo Pérez Rubalcaba [secrétaire général du PSOE entre 2012 et 2014] a annoncé son départ et convoqué des primaires après être arrivé trois points derrière le PP [Parti populaire, droite traditionnelle] aux élections européennes,

personne ou presque n'avait le nom de Sánchez en tête. Tout le monde était certain que Susana Díaz prendrait la relève. Mais Díaz, alors présidente de la région autonome d'Andalousie, a pensé que le moment n'était pas venu pour elle. Elle a fait marche arrière et décidé de mettre Sánchez à sa place. À cette époque, la parole de Díaz faisait loi dans le socialisme, et la majorité des fédérations l'ont suivie.

Sánchez a remporté les primaires haut la main. Les barons du parti ont pu respirer. Ils pensaient que le nouveau chef du PSOE se conformerait à leurs directives, qu'ils en feraient leur marionnette, mais l'actuel chef du gouvernement espagnol est tout sauf docile. Il a bien fait comprendre dès le début qu'il n'accepterait aucune tutelle. Il s'est lancé dans une opération de communication absolument hétérodoxe, au cours de laquelle il est, par exemple, descendu en rappel d'une éolienne de 70 mètres de hauteur lors d'un programme télévisé, et a fait des choses complètement étrangères à la tradition socialiste, comme parler dans les meetings devant un gigantesque drapeau espagnol ou inviter son épouse, Begoña Gómez, à monter sur scène.

Les barons ont donc très vite remis en cause son autorité, et les conséquences se sont fait sentir dans les urnes : aux élections législatives de décembre 2015, le PSOE obtint 90 députés [sur 350]. Mais les 123 sièges du PP restaient néanmoins loin de la majorité absolue, et Mariano Rajoy laissa la main à Sánchez pour qu'il essaie de former un gouvernement. Sánchez passa un accord avec Ciudadanos [centre droit], chose qui semble incroyable aujourd'hui, mais pas avec Podemos [gauche radicale]. Il fallut refaire un scrutin, et le résultat fut pire encore. En juin 2016, le PSOE remporta encore moins de voix et le nombre de ses députés descendit à 85. Le PP, lui, monta à 137 sièges.

La seule issue possible était que les socialistes s'abstiennent pour laisser Rajoy gouverner. Sánchez ne voulait pas être la cause d'une répétition électorale, et l'a dit en privé à plusieurs cadres du parti. Mais, voyant qu'aucun leader régional ne se prononçait

✓ Pedro Sánchez. Dessin de Joe Cummings paru dans Financial Times, Londres.

publiquement en faveur d'une solution de ce type, qu'ils le laissent ravalier la fierté du PSOE en solitaire pour mieux pouvoir l'évincer ensuite, il décida de changer de stratégie. “Non, c'est non !” se mit-il à répéter dans chacune de ses interventions, emmenant l'Espagne vers un troisième round électoral.

Pour les dirigeants socialistes régionaux, les choses étaient allées beaucoup trop loin. Le 1^{er} octobre 2016 est une date gravée à jamais dans les annales du socialisme espagnol, celle de la réunion du comité fédéral du PSOE la plus traumatisante de son histoire. La police dut interrompre la circulation dans la rue de Ferraz, à Madrid, où se trouve le siège du parti, parce qu'elle avait été envahie par des défenseurs et des détracteurs de Sánchez qui s'insultaient et en venaient presque aux mains.

Après onze heures de discussions agitées à huis clos, le secrétaire général finit par se rendre. Voyant que son parti ne le soutenait pas, Sánchez annonça sa démission. “Quand on tue le chien, on tue aussi la rage”, déclara alors Díaz à un membre historique du PSOE. Ce pronostic aussi se révéla faux.

Sánchez présenta sa démission au Congrès des députés peu de temps après. Son émotion était visible, une chose très rare chez lui. Puis il rentra chez lui, où il

En 2014, Pedro Sánchez semblait n'avoir aucune chance de prendre la tête du PSOE.

assistait à l'abstention du PSOE pour permettre l'investiture de Rajoy. “Il est très affecté”, disait son entourage. Rares furent ceux qui restèrent à ses côtés. À un moment donné de ce processus de deuil, il décida de retenter le coup et de se présenter aux primaires. Une fois de plus, il avait rebondi : maintenant, il était le martyr de la gauche.

Au lieu de se tenir devant le drapeau rouge et or espagnol lors de ses apparitions, il chantait *L'Internationale* en levant le poing. S'il refusait auparavant de “pactiser avec le populisme” qui avait pour objectif de “transformer l'Espagne en Venezuela”,

il appelait désormais à travailler main dans la main avec Podemos. Il fustigeait l'Ibex 35 [l'indice boursier espagnol], affirmait que la Catalogne était "une nation". Quatre jours avant le vote des militants socialistes, il accordait une interview au *Periódico* et livra la prédiction suivante : "Le PSOE gouvernera bientôt, par la voie des urnes ou d'une motion de censure."

Avec la majorité des fédérations régionales et les médias contre lui, mais poussé par la vague de colère qui grondait à la base du parti depuis la défection en faveur du PP, soutenu seulement par une poignée de députés et des fonds obtenus grâce à un financement participatif, Sánchez écrasa ses adversaires aux primaires socialistes de 2017. Ce triomphe, il ne le devait qu'à lui et à personne d'autre.

Succès. Il accomplit également sa prophétie : un an après les primaires, en juin 2018, le PSOE revenait au pouvoir grâce à une motion de censure déposée après le verdict de l'affaire Gürtel [un scandale de corruption au PP]. À nouveau, rares étaient ceux qui y croyaient, y compris parmi les soutiens indéfectibles de Sánchez. Mais presque tous les partis de l'opposition, à l'exception de Ciudadanos, se joignirent à l'initiative du nouveau Premier ministre. La motion fut adoptée avec 180 voix pour, soit 5 de plus que la majorité absolue.

Depuis, Sánchez est à la Moncloa. Il a d'abord gouverné en solitaire, puis après deux victoires d'affilée aux élections générales en 2019, remportées à la faveur d'une coalition avec Unidas Podemos [l'alliance de Podemos avec d'autres partis d'extrême gauche]. Son mandat a été marqué par la pandémie et la guerre en Ukraine, mais aussi par d'importantes avancées sociales (de l'allongement du congé de paternité pour qu'il soit l'égal du congé de maternité à la revalorisation des retraites en passant par la réforme du travail), la croissance économique s'est accélérée, le chômage a baissé et l'inflation a été contrôlée. Pourtant, Sánchez et le PSOE ne vivent pas leurs meilleures heures.

La gauche a peut-être perdu beaucoup de terrain lors des élections du 28 mai, mais l'écart avec

Contexte

Un Premier ministre au "narcissisme féroce"

●●● "Peu de chefs de gouvernement ont été aussi détestés que lui. Peu d'entre eux se sont autant aimés eux-mêmes." Voilà ce que retient le quotidien conservateur **El Mundo** du bilan de Pedro Sánchez, au pouvoir en Espagne. De l'autre côté des Pyrénées, le Premier ministre socialiste essuie une pluie de critiques dans les journaux de droite. Outre son "narcissisme féroce", le journal madrilène reproche à Sánchez ses revirements, lui qui a d'abord essayé de pactiser avec le parti de centre droit Ciudadanos pour gouverner l'Espagne en 2015, avant de constituer une coalition avec la formation de gauche radicale Podemos quatre ans plus tard. D'après *El Mundo*, la méthode Sánchez en a fait un Premier ministre "emprisonné dans ses contradictions, dans ses rebondissements scénaristiques, dans sa conception de la politique comme s'il s'agissait d'une série Netflix". Sa décision d'assumer "à la première personne" – selon ses propres termes – la défaite de la gauche aux élections locales du 28 mai en convoquant des législatives anticipées pour le 23 juillet en est le parfait exemple.

le PP n'était que de 3 points. Les socialistes pensent pouvoir changer la donne en menant une campagne épique où Sánchez jouera les mêmes cartes – celles du candidat qui ne se rend jamais –, même si elles ont déjà beaucoup servi. Le but est de mobiliser les électeurs progressistes qui sont restés chez eux le 28-M en rappelant les succès du gouvernement

Scrutin espagnol, parfum européen

●●● Le futur de l'Europe sera au cœur des élections législatives anticipées du 23 juillet en Espagne. Les deux principaux prétendants – le Parti populaire (PP, droite traditionnelle), favori dans les sondages, et le Parti socialiste ouvrier espagnol (PSOE) – "soutiennent, avec des nuances diverses, l'intégration européenne", rappelle **La Vanguardia**. Cependant, la possible entrée du parti d'extrême droite Vox au gouvernement espagnol "modifierait les équilibres politiques au sein de l'actuel Conseil européen et annoncerait la possibilité d'un changement de majorité dans les institutions européennes" dès les élections européennes de juin 2024, poursuit le quotidien de centre droit. Jusqu'à il y a peu, le PP d'Alberto Núñez Feijóo écartait l'idée d'une alliance avec Vox et son leader, Santiago Abascal. Mais depuis les élections locales du 28 mai en Espagne, un pays très décentralisé, qui a vu la gauche perdre l'essentiel de son pouvoir territorial, les deux formations conservatrices sont tombées d'accord pour gouverner ensemble dans "six régions autonomes et de nombreuses municipalités".

et le risque de voir "la vague ultra-conservatrice" arriver en Espagne. Le Premier ministre admet la complexité de ce dernier coup de poker. Mais qui peut dire ce qui se passera ? On parle de Sánchez, après tout. Et, jusqu'à présent, il est toujours retombé sur ses pieds.

—**Juan Ruiz Sierra,**
publié le 4 juin

NOTRE SÉLECTION

Pour commander,
scannez le code QR



Ou rendez-vous sur notre site :
<https://boutiquevpc.courrierinternational.com/>



• Format : 230 x 297 mm
• 76 pages

8,90€*

À table !

À l'heure du dérèglement climatique,
comment nourrir 8 milliards d'humains
sans détruire la planète ?



• Format : 230 x 297 mm
• 76 pages

8,90€*

Géopolitique : le monde de demain

Comment la guerre en Ukraine
bouleverse les alliances, renforce
les autocraties, soude l'Occident
et fait émerger un Sud global.

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 31 décembre 2023. * Frais de port en sus en fonction du produit. Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : <https://boutique.courrierinternational.com/cgv-co>

UKRAINE

Dans la “forêt des surprises” du front de l’Est

Sous une pluie d’obus et survolé par des drones russes, David Patrikarakos, reporter britannique, a rejoint les membres de Dnipro 1, un bataillon de volontaires ukrainiens sur la ligne de front de Kremlinna, où les combats se déroulent presque au corps-à-corps.



—UnHerd (Londres)

Je cours. Des obus explosent autour de moi. Parfois ils grondent comme le tonnerre, parfois ils sifflent en arrivant. Des pans entiers de la forêt sont en flammes. La fumée se répand comme de la neige carbonique.

“Cours. Cours. Cours”, m’intime Dima. Je le suis par-dessus les troncs d’arbres abattus par l’artillerie, dans les cratères d’obus transformés en mares, dans les profonds sillons tracés par des véhicules. Puis je ralentis. Mon casque mal ajusté est glissant à cause de la sueur. Des gouttes me piquent les yeux.

“Touche à rien !” me crie Dima en m’indiquant une caisse en bois posée au sol. Elle est peut-être minée. Nous sommes dans la “forêt des surprises”, sur la ligne de front de Kremlinna, et nous fonçons vers les tranchées ukrainiennes, près de la ligne de contact. Là, Ukrainiens et Russes s’entretenant à quelques mètres les uns des autres.

Dans le ciel, des drones Mavic guettent le moindre mouvement. Au loin s’étirent les trois lignes occupées par des brigades russes. Tout ce que je vois, c’est Dima, juste devant moi, un officier du bataillon Dnipro 1, qui zigzague sous une grêle mortelle pour apporter un drone à ses camarades. Oubliez tout le reste : la

technologie et l’argent, la politique et les tweets incessants. La guerre, c’est ça : des hommes qui courent dans les sous-bois en priant pour que les obus ne les touchent pas.

“Nous sommes fiers que Dnipro 1 ait été le premier bataillon de volontaires à être formé en 2014 pour combattre les Russes.” Ça fait plus d’un an que j’ai vu le commandant du bataillon, Iouri Bereza, autrefois homme politique, aujourd’hui guerrier à plein temps. Sa barbe a poussé depuis que j’ai accompagné son unité à Roubijné, sur le front de l’Est. Elle pend en dessous de son menton comme celle

d’un maître de kung-fu ; il va même jusqu’à la caresser avec lenteur, pensif. “Je ne la taillerai que quand nous aurons gagné”, dit-il en souriant.

Sise sur l’autoroute P66 qui rejoint la frontière russe, Kremlinna a été une des premières villes visées par les Russes en février dernier. Volodymyr Strouk, le maire de la ville, soupçonné d’être à leur solde, a été retrouvé tué d’une balle dans le cœur, début mars. “Des patriotes inconnus”, avait expliqué Kiev, laconique. Qui n’ont pas pu empêcher les Russes de prendre la ville en avril. Ils la tiennent toujours.

Quand les Ukrainiens ont repoussé l’ennemi de la ville voisine de Lyman, le 1^{er} octobre, Kremlinna est devenue un élément logistique essentiel pour

l’invasion de Moscou. “Les Russes savent que, s’ils perdent Kremlinna, c’est toute leur ligne de défense qui tombera”, décrit [Artem Lysohor] le gouverneur régional de Louhansk. Ils ont donc construit d’importantes fortifications dans la ville et les forêts voisines. Le Kremlin a également envoyé des troupes des environs de Kharkiv et du théâtre nord pour renforcer ses lignes de défense. La reprise de la ville est désormais vitale pour la contre-offensive de Kiev.

Le bataillon de Dima est stationné dans un bâtiment qui, il y a peu encore, était occupé par des Russes. “C’est pas nous, dit-il, gêné, en montrant un monticule d’ordures abandonné à l’extérieur. C’est les Russes, on n’a pas encore eu le temps de nettoyer.” Dans un lieu où des fusils d’assaut sont posés contre les murs, son embarras me paraît incongru, d’une étrange gentillesse – un vestige de raffinement d’avant que le monde ne devienne fou.

Quelques jours plus tôt, j’ai discuté avec Dima au téléphone. “C’était chaud aujourd’hui, m’a-t-il confié. Les Russes ont attaqué avec tout ce qu’ils avaient : artillerie, drones, chars, avions. Nous

“Les Russes savent que, s’ils perdent Kremlinna, c’est toute leur ligne de défense qui tombera.”

Artem Lysohor, GOUVERNEUR RÉGIONAL DE LOUHANSK

sommes arrivés dans une clairière dans la forêt et, soudain, j’ai vu une centaine d’entre eux nous arriver dessus... Putain, mec... C’était dur.” Plus de 90 % des soldats de Dnipro 1 ont été blessés une fois, plus de 70 % deux fois et près de 50 % trois fois. Depuis mars, 22 de ses 600 camarades ont été tués.

En attente de matériel. Je demande à Bereza quelle est la situation sur le front. Il soupire. “Le principal problème, depuis notre dernière rencontre, c’est que nous n’avons toujours rien reçu de la liste du prêt-bail”, un accord par lequel les États-Unis ont accepté de fournir du matériel, y compris des armes, à l’Ukraine. “Nous n’avons que de vieilles voitures et des armes soviétiques. On n’a même pas besoin d’armes puissantes, juste de mortiers et d’artillerie. Qu’on les reçoive, et on pourra libérer Kremlinna en deux semaines. Officiellement, on nous promet beaucoup de choses, y compris des Bradley et des [mitrailleuses] Browning. En pratique, on ne voit rien arriver – et on est dans les endroits les plus intenses, où les combats sont les plus violents.”

Alors qu’une explosion déchire l’air, Dima intervient. “C’est comme ça que ça marche. Le prêt-bail est d’abord pour les forces spéciales. Puis pour les brigades aéroportées. Ensuite pour les unités opérationnelles de la garde nationale. Et après, s’il reste quelque chose, c’est pour nous. Mais ce n’est jamais le cas. Il y a beaucoup

d’armes dans le pays – nous savons quelles unités les ont. Mais la façon qu’a l’état-major de les répartir n’est pas la meilleure. Parfois, des armes sont fournies à des troupes qui ne sont pas préparées. C’est le résultat d’une mauvaise prise de décision.” Bereza précise que beaucoup d’armes occidentales ne sont pas sur la ligne de front parce qu’elles sont déployées conformément à l’accord négocié en mars 2022. Les choses ont énormément changé depuis. “C’est idiot”, commente-t-il.

Le lendemain, je suis témoin de leur colère quand, au milieu d’une conversation avec Dima, Bereza reçoit un appel. “J’en ai rien à foutre de vos excuses, putain ! Viens pas me dire à quoi ressemble la situation ici. J’y suis, moi, je te dis ce qu’il en est ! beugle-t-il dans son téléphone. On se bat intensément et vous ne nous donnez pas de mitrailleuses ou de tireurs d’élite ? Chaque jour, on laisse les Russes s’échapper. Pourquoi on ne peut pas mettre des mitrailleuses en position ? Pourquoi il faut que j’attende cette merde pendant des jours ? Où sont mes putains d’armes ?”

Dima ne mâche pas ses mots : “La situation sur le front est complètement différente de ce qu’on communique dans les rapports, de ce que pensent les officiers d’état-major. Il faut que ça change. Ils écrivent leurs rapports pendant qu’on se fait tuer.”

Un message s’affiche sur le téléphone de Bereza. Il sourit. L’armée de l’air est en train d’utiliser des missiles Storm Shadow

REPORTAGE



✓ Ce soldat ukrainien pose devant un système de lance-roquettes, pris aux Russes sur la ligne de front, près de Kreminna, en Ukraine, le 7 juillet. Photo Libkos/AP Photo/Sipa

fournis par le Royaume-Uni, me dit-il.

Mais cela suffira-t-il pour que la contre-offensive réussisse ? Les deux hommes grimacent. “Non seulement on n’a pas assez d’armes, mais les Russes ont complètement miné le front, répond Bereza. Ils ont aussi beaucoup de brigades sur leurs deuxième et troisième lignes. Donc, il faut d’abord les détruire, ce qui nécessite davantage de missiles à longue portée, et ensuite seulement on pourra envisager de percer le front.”

“Et puis – c’est difficile à admettre, mais je dois le dire – la qualité des nouvelles recrues se dégrade, glisse Dima. Avant, il n’y avait que des volontaires, maintenant ce sont des appelés et ils ne sont pas aussi motivés. Avant, quand les communications étaient coupées avec les troupes, on savait qu’elles n’abandonneraient pas les positions. Mais maintenant, il faut coordonner chaque étape – en parlant constamment aux sergents pour qu’ils gèrent tout au plus près.”

Tout cela revêt une dimension politique plus large. Les pays occidentaux ont fourni des armes à l’Ukraine en pensant qu’elles lui permettraient de réaliser des progrès significatifs face à l’ennemi. Pour la première fois, la communication ukrainienne n’a pas rendu service à Kiev. À Londres, Bruxelles et Washington, beaucoup semblent croire que la contre-offensive veut dire que des milliers d’Ukrainiens vont charger les lignes russes et les percer – mais ici, sur le front, ça ne marche pas comme ça. “La contre-offensive, c’est comme une danse, conclut Bereza. On déplace nos troupes d’un point à un autre pour leur faire croire qu’on va percer à cet endroit précis. Et quand ils bougent, on les détruit, on épuise leurs réserves. Ça peut durer des mois sans qu’il y ait de percée. Il n’y a pas de miracle.”

“OK, alors, si vous n’avez pas changé d’avis, vous pouvez venir sur la ligne de contact. Mais, s’il vous plaît, comprenez bien que c’est très dangereux.” C’est l’heure du déjeuner et nous sommes assis dans la cuisine de la base. Bereza est en train de découper méticuleusement des courgettes en tranches fines pour préparer le dîner. On m’offre un bol de petites gousses d’ail crues à croquer.

Dima doit livrer un drone à la tranchée du bataillon sur la ligne de contact – et il accepte que je

viens avec lui. Je ne devrais pas, en fait, et Dima est manifestement nerveux à cette idée. “David, tu vas pas porter ça sur le front, hein ?” s’inquiète-t-il en montrant mon tee-shirt blanc. Je lui assure que j’ai prévu quelque chose de nettement moins visible.

Une demi-heure plus tard, alors que nous nous préparons, il arrache l’inscription “Press” en velcro de mon gilet pare-balles. Les Russes, explique-t-il, cherchent à tuer les journalistes. Ça ferait de moi une cible plus facile. Nous montons dans le 4 x 4 et commençons à rouler.

Dima me demande si j’ai suivi une formation aux premiers secours. Suis-je capable de faire un garrot ? Un massage cardiaque ? Nous ne sommes que tous les deux ; il a besoin de savoir que je pourrai faire quelque chose s’il est touché. Alors que nous approchons du front, la route disparaît et Dima s’arrête pour passer en crabotage.

“C’est difficile à admettre, mais je dois le dire : la qualité des nouvelles recrues se dégrade.”

Dima, OFFICIER DU BATAILLON DNIPRO 1

“Pendant la guerre, il faut être un bon conducteur, déclare-t-il. Parce que si t’es pas un bon conducteur, t’es mort.” Dima annonce à la tranchée que nous y sommes presque. Nous passons devant deux véhicules criblés de balles sur le bord de la route. “C’est la guerre”, lâche-t-il, avant de mettre de la musique sur son téléphone. Creedence Clearwater Revival entonne *Fortunate Son*. “Putain de Vietnam ! rugit Dima avec délectation. On a besoin d’un putain d’hélicoptère !”

“Plus vite, plus vite”. Alors que nous pénétrons dans la forêt des surprises, le soleil disparaît derrière les arbres, et le bruit des bombardements commence. Parmi les “surprises” se trouvent des chars, des mines, des drones et de l’artillerie, pour n’en citer que quelques-unes. Dima explique que nous sommes maintenant si près des positions russes que les combats se déroulent presque au corps à corps. Le paysage autour de nous se transforme en flammes. La fumée encombre l’air, elle chasse l’oxygène ; le sol n’est plus qu’une voile de cendres. De petits incendies font rage partout. “Regarde ce que ces putains de Russes ont fait à mon pays”, crache Dima.



Où en est la contre-offensive ?

●●● Les opérations auraient été lancées à partir du 4 juin, mais l’état-major ukrainien a tardé à communiquer. Il n’y a pas eu de percée fulgurante. Cela s’expliquerait par la densité des défenses que les Russes ont eu le temps de mettre en place. Les brigades ukrainiennes déployées s’efforceraient de fissurer peu à peu la première ligne russe. En certains points, elles auraient déjà atteint la deuxième ligne. “Au total, les forces armées du Sud ont avancé de 8,6 kilomètres” en profondeur, rapporte sur son site l’émission d’information **TSN**, de Kiev. “Depuis le début de la contre-offensive dans les directions de Melitopol et Berdiansk, les troupes ukrainiennes ont libéré 169 kilomètres carrés.” Des chiffres qui paraissent modestes, mais selon certaines sources, l’offensive pourrait durer jusqu’à l’automne.

Le véhicule tressaute, se faufile entre les arbres abattus et les cratères d’obus, ce qu’il faut faire de toute façon pour des raisons de sécurité : si nous roulions tout droit, un drone pourrait être en mesure de calculer notre trajectoire et de guider une frappe. À cet égard, au moins, la fumée a un avantage, elle nous protège de l’ennemi au-dessus de nos têtes.

Nous approchons du front, et Dima se concentre sur la partie la plus difficile de son travail. “Notre commandant dit qu’ici on a deux missions, ajoute-t-il. La première, c’est de ne pas mourir. La seconde : tuer des Russes. C’est surtout la première qu’il faut respecter, parce que si tu meurs, tu ne peux pas tuer de Russes.”

Les tirs d’artillerie se font plus violents. Des soldats ukrainiens surgissent. Ils marchent en file indienne le long du chemin, ils passent d’une position à l’autre ou viennent d’être relevés. Nous sommes maintenant officiellement sur le front. Nous nous garons et sortons. Dima glisse le drone emballé sous son bras et me dit de le suivre jusqu’au bout, en restant près de lui. Nous courons vers les premières lignes alors que des obus explosent autour de nous. Nous finissons par atteindre une clairière et là, trois petites marches descendent dans le sol sous des branchages qui servent de camouflage.

C’est la tranchée de la ligne de contact. Je me précipite vers le bas quand un obus éclate. À l’intérieur, six hommes sont entassés dans un espace d’environ 2 mètres sur 2. Une radio grésille dans le fond. Dima leur remet le drone et discute avec les

gars. La rotation ici est de trois jours sur le front, six jours à la base. Je demande à l’un des soldats, Olek, quelle est sa fonction. “Ces temps-ci, j’essaie de tuer des Russes”, répond-il.

Au moment de partir, nous sortons de la tranchée alors que résonne un bourdonnement. “Plus vite, plus vite, plus vite !” hurle Dima. Un petit drone noir ukrainien passe en vrombissant, et file parmi les arbres vers les positions russes. Alors que nous nous rapprochons de la voiture, je ralentis pour contempler le soleil qui scintille à travers les feuilles : c’est étrangement beau. Soudain, un obus explose sur la droite. Dima gesticule, furieux, pour que je me dépêche.

Dans la forêt des surprises, il n’y a pas de place pour le tourisme.

— David Patrikarakos, publié le 1^{er} juillet

SOURCE



UNHERD

Londres, Royaume-Uni
unherd.com

Fondé par le journaliste conservateur Tim Montgomerie en 2017, *UnHerd* repose sur un double jeu de mots. Le site Internet s’adresse aux personnes qui “refusent de suivre le troupeau” (*herd*, en anglais), et veulent “en apprendre davantage sur des idées et des personnes” *unheard-of* (inédites). *UnHerd* dit se concentrer sur “les événements importants, sans les distractions”.



afrrique

Tunisie. La crise migratoire révèle un État défaillant

Les violences et le racisme contre les migrants venus d'Afrique subsaharienne dans la ville portuaire de Sfax révèlent le désengagement du pouvoir tunisien, voire son opportunisme populiste, estime cet éditorialiste.



—Business News (Tunis)

L'État tunisien est complètement dépassé par ce qui se passe à Sfax. L'incompétence et le manque de discernement sont les maîtres mots de l'inertie d'un système qui n'est même pas parvenu à régler de manière définitive et durable le problème des déchets dans la deuxième ville du pays.

Lorsqu'on prend ces éléments de frustration et que l'on y ajoute des coupures régulières d'eau potable et d'électricité, le tout

dans un contexte de morosité économique et de perte de pouvoir d'achat, avec des pénuries de produits de base comme le pain, l'augmentation du nombre de migrants subsahariens dans la ville ne pouvait qu'être l'allumette qui enclencherait les violences dont nous sommes témoins.

Des scènes de guérilla urbaine ont lieu la nuit à Sfax, où l'État n'est représenté que par les agents sécuritaires qui interviennent pour mettre fin

aux altercations violentes entre groupes de migrants subsahariens et certains Sfaxiens qui se sont mis en tête de faire la loi tout seuls. Le fait qu'un jeune de Sfax ait été tué lors d'une bagarre de ce genre n'a fait qu'aggraver les tensions.

Ce désengagement et ce relâchement de l'État et de son autorité ont donné lieu à des scènes honteuses, où l'on voit des dizaines de migrants chassés de leur domicile avec femmes et enfants, ou encore des dizaines

de migrants allongés à même le sol, les yeux pleins de terreur, et tenus en respect par un groupe de personnes armées de gourdin et de bâtons.

L'absence de l'État tunisien et son incapacité à gérer les flux migratoires ont mis les Sfaxiens dans une situation abjecte, à laquelle, malheureusement, certains réagissent de manière violente et raciste. Certains chroniqueurs dans certaines radios s'y mettent également et normalisent tranquillement un discours haineux et raciste, au nom de la sacro-sainte sûreté nationale.

Certains évoquent même des risques sanitaires dont les migrants subsahariens seraient responsables, ce qui ne manque pas d'ironie dans une ville qui croule sous les déchets depuis près de deux ans.

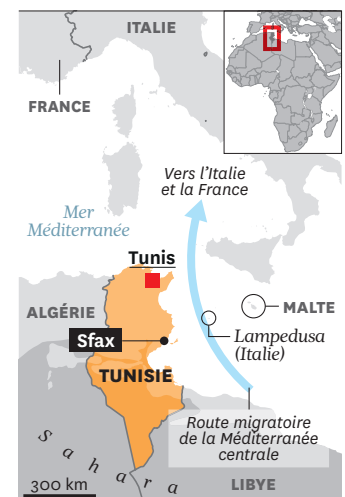
Tunis reconduit à la frontière libyenne femmes enceintes et mineurs, violant les traités internationaux.

Devant tout cela, l'État tunisien a trouvé une "solution" aussi honteuse et abjecte que la situation à Sfax. Selon plusieurs témoignages concordants, dont celui du porte-parole du Forum tunisien pour les droits économiques et sociaux, Romdhane Ben Amor, les autorités tunisiennes procéderaient à des reconductions de migrants aux frontières avec la Libye, autrement dit en plein désert. Parmi les reconduits, il y a des femmes enceintes et des mineurs, ce qui contrevient aux traités internationaux signés par la Tunisie.

Ce même pays qui avait accueilli, les bras ouverts, l'ensemble des personnes, toutes nationalités confondues, qui avaient fui la guerre en Libye en 2011. Des camps avaient été construits, et ceux qui fuyaient les balles y ont trouvé refuge. Aujourd'hui, cette même Tunisie jette des femmes et des enfants aux portes du désert, livrés à eux-mêmes.

Toujours selon Romdhane Ben Amor, la conversation téléphonique entre Kais Saïed et Abdel Hamid Dbeibah, chef du gouvernement libyen, a porté sur cette question. Les Libyens auraient exprimé leur refus de voir les autorités tunisiennes acheminer des migrants à leurs frontières.

✓ Dessin de Z paru dans *Débat Tunisie, Tunis*.



Voilà où nous en sommes dans ce pays qui a vécu des milliers d'années d'histoire glorieuse et riche : on maltraite les migrants de passage sur notre territoire, on les vire de chez eux et on les traite comme des animaux, et on les renvoie aux portes du désert après les avoir dépouillés.

En l'absence de politique migratoire et devant l'urgence sécuritaire du pourrissement de la situation à Sfax, les autorités tunisiennes n'ont trouvé que cette solution pour faire face. Nous nous retrouvons à appliquer les politiques que nous condamnons dans les pays européens lorsqu'ils reçoivent des migrants illégaux.

Nous donnons des leçons sur l'inefficacité des solutions sécuritaires tout en les appliquant dans notre pays. Pis, on laisse les Sfaxiens se débrouiller avec les migrants dans leur ville, et l'État n'intervient qu'en dernier ressort.

Ce même État qui s'est montré incapable de recenser et d'identifier les milliers de migrants qui arrivent en Tunisie par voie terrestre. Ce même État qui s'est montré incapable de se coordonner avec l'Algérie et la Libye pour cerner les flux migratoires et les routes de la migration. Ce même État qui s'est montré incapable de lutter efficacement contre l'écosystème qui vit de la migration clandestine à Sfax et ailleurs dans le pays. Ce même État dont le chef exprime, sans vergogne, son

L'État n'a pas su lutter contre l'écosystème qui vit de la migration clandestine à Sfax et ailleurs dans le pays.

étonnement de voir les migrants affluer vers la ville de Sfax.

Entre-temps, les revendications liées au développement des habitants du gouvernorat de Sfax sont reléguées au second plan, vu que cette crise avec les migrants offre une belle diversion. La situation dans laquelle se trouve la ville de Sfax n'est en aucun cas le fait de l'arrivée de migrants subsahariens. Les revendications tout à fait légitimes des Sfaxiens en matière d'environnement, d'infrastructures, de santé, de transports et autres restent lettre morte devant un État qui a négligé, pendant des décennies, ce gouvernorat.

Encore une fois, Sfax paye le prix de l'incompétence, de la négligence et de l'absence de vision de l'État tunisien. Peut-être est-ce la fois de trop...

—**Marouen Achouri**,
publié le 5 juillet



SOURCE

BUSINESS NEWS

Tunis, Tunisie

businessnews.com.tn

Lancé en 2008 et édité par la société Digital Media Company, ce webzine tunisien est spécialisé dans les informations économiques, financières et technologiques. Il propose également des informations et des chroniques politiques.

Le dilemme de Tunis

Le gouvernement de Kais Saïed refuse de devenir le garde-frontière de l'Europe. Mais la crise économique qui frappe le pays pourrait le convaincre d'accéder aux exigences de l'UE.

—**The New Arab** (Londres)

Après le récent naufrage tragique d'un bateau de migrants au large de la Grèce, et alors que l'explosion du nombre de traversées illégales de la Méditerranée inquiète en Europe, les ministres de l'Intérieur français et allemand étaient à la fin de juin en visite en Tunisie.

Quelques jours plus tôt, c'étaient l'Italie, les Pays-Bas et l'Union européenne (UE) qui avaient envoyé leurs hauts responsables rencontrer des représentants du gouvernement tunisien.

Pour tenter de désamorcer la crise migratoire en Méditerranée et de débloquer les prêts que sollicite la Tunisie auprès du Fonds monétaire international (FMI), la Première ministre italienne, Giorgia Meloni, et son homologue néerlandais, Mark Rutte, accompagnés de la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, avaient fait le déplacement pour rencontrer le gouvernement populiste de Kais Saïed. C'est dire à quel point la Tunisie intéresse l'UE.

Poussée par l'Italie, l'UE fait pression sur la Tunisie pour qu'elle

accepte un plan de sauvetage du FMI à hauteur de 1,9 milliard de dollars [1,75 milliard d'euros] : il devrait permettre de renflouer une économie tunisienne exsangue, dont l'effondrement redouté risquerait de se traduire par une augmentation sans précédent des flux d'émigration clandestine.

Démocratie entravée. Ursula von der Leyen a annoncé un plan d'aide de 1 milliard d'euros. En complément, une enveloppe de 105 millions d'euros est allouée pour que la Tunisie renforce ses contrôles aux frontières et lutte contre le trafic d'êtres humains et les traversées périlleuses.

Mais Kais Saïed a rejeté les "diktats" du FMI et a affirmé que son pays, bien qu'en difficulté, n'a pas l'intention de jouer le "garde-frontière" de l'Union européenne.

C'est principalement dans les villes portuaires du sud de l'Italie que tentent de débarquer les candidats à l'immigration vers l'Europe, partis d'Algérie, du Maroc, de Libye et de Tunisie. Les autorités italiennes prévoient, pour 2023, quelque 400 000 arrivées en provenance du Maghreb sur leur territoire.

La Tunisie, en particulier ses villes côtières, comme Sfax, est devenue le point de départ privilégié des réfugiés et migrants originaires du Moyen-Orient, d'Afrique du Nord et d'Afrique subsaharienne. Selon le ministère de l'Intérieur italien, plus de 53 800 personnes ont atteint l'Italie depuis le début de l'année – elles n'étaient "que" 21 700 sur la même période en 2022.

Alors que les conditions de vie se dégradent et que l'avenir s'assombrit chez eux, nombre de Tunisiens eux-mêmes tentent la périlleuse traversée pour fuir une situation politique, sociale et économique calamiteuse dans leur pays.

Cette crise migratoire croissante explique, avant tout, la générosité du plan européen proposé à l'État tunisien, alors que la société civile et les militants des droits de l'homme redoutent que cet argent ne fasse que renforcer le régime autoritaire de Saïed.

Les aides de l'UE et du FMI à la Tunisie seront sans effet sur les flux permanents de migrants.

Mais ce genre d'accords, qui consiste de facto à sous-traiter la surveillance des frontières, laisse de côté les causes du problème, ce qui pousse des hommes et des femmes à risquer leur vie pour fouler les rives septentrionales de la Méditerranée.

Car l'émigration clandestine est mue par le désir d'échapper à la répression, aux persécutions, à la misère, à la famine ou à la violence. L'instabilité politique dans les pays d'origine la nourrit aussi. Plus grande est l'instabilité, plus nombreux sont les départs.

Ces anciennes puissances coloniales européennes se retrouvent de fait à soutenir des autocraties et à entraver l'avènement de la démocratie et le développement dans les pays d'origine des migrants, donc à alimenter les causes mêmes de l'immigration, à l'inverse du but recherché.

Compte tenu des pressions exercées par le FMI, la promesse d'un programme d'aide entraînera-t-elle un changement de position à Tunis ?

Les autorités tunisiennes reviendront-elles sur leur

décision de ne pas être le "garde-frontière" de l'UE alors qu'elles sont confrontées à une crise économique aiguë, et que le pays est sur le point de faire défaut sur sa dette extérieure ?

Causes ignorées. Le président Kais Saïed est pris entre le marteau et l'enclume. Après avoir suspendu le Parlement, réécrit la Constitution pour concentrer les pouvoirs entre ses mains et orchestré la répression des médias indépendants et des personnalités de l'opposition, le président n'a plus aucune légitimité ni aucun soutien parmi les Tunisiens. Autant dire que contenir les flux migratoires relève de l'impossible.

Le pouvoir tunisien, après avoir un temps accepté un prêt du FMI, l'a ensuite refusé : Saïed avait déclaré que les contreparties imposées, y compris la levée de certaines subventions d'État sur des produits de base, alimentaires notamment, et la restructuration d'entreprises publiques lourdement endettées, ne feraient que mettre le feu aux poudres.

Aujourd'hui, l'économie tunisienne est au bord du gouffre, et l'impopularité de Saïed au plus haut. Tout cela pourrait finir par le convaincre d'accéder aux exigences de l'UE et du FMI.

Mais cela ne change rien au fait que les aides de l'UE et du FMI à la Tunisie sont sans effet sur les flux permanents de migrants qui tentent de traverser la Méditerranée pour trouver refuge en Europe.

La question migratoire est devenue une monnaie d'échange, et le recours grandissant à la force de la part des gardes-frontières ne fait que normaliser la violence faite aux migrants.

L'UE devrait proposer un meilleur plan. Un plan global visant à démanteler les cartels et les passeurs, à promouvoir la stabilité, l'éducation et les possibilités d'emploi et à cesser de soutenir les dirigeants corrompus dans les pays d'origine des migrants. Cela contribuerait à éliminer la nécessité de ces voyages mortels.

Et tant que ces causes profondes ne seront pas traitées correctement, des dizaines de milliers de personnes continueront à tout risquer pour trouver une vie meilleure en Europe.

—**Abdelkader Cheref**,
publié le 30 juin

Tabassages et bus de la honte

●●● La mort d'un Tunisien, après des heurts avec des migrants, a exacerbé la violence dont sont victimes les réfugiés dans le pays.

L'étincelle a été, le 3 juillet à Sfax, le meurtre filmé d'un Tunisien, poignardé par un Camerounais.

La vidéo a fait le tour des réseaux sociaux et élargi le brasier de d'autres villes du pays. "Des hordes de Tunisiens s'attaquent aux migrants subsahariens et à leurs familles. Ces

migrants sont poursuivis jusque dans leurs maisons, obligés de quitter leurs demeures, saccagées et incendiées. Ils sont tabassés dans la rue, délestés de force de leurs maigres biens. Les autorités, au lieu de les protéger et de leur porter secours, les ont entassés dans des bus de la honte pour les déverser sur les frontières avec la Libye, en plein Sahara sous un soleil frôlant les 50 °C", décrit **Business News**. Si les autorités régionales et centrales ont observé

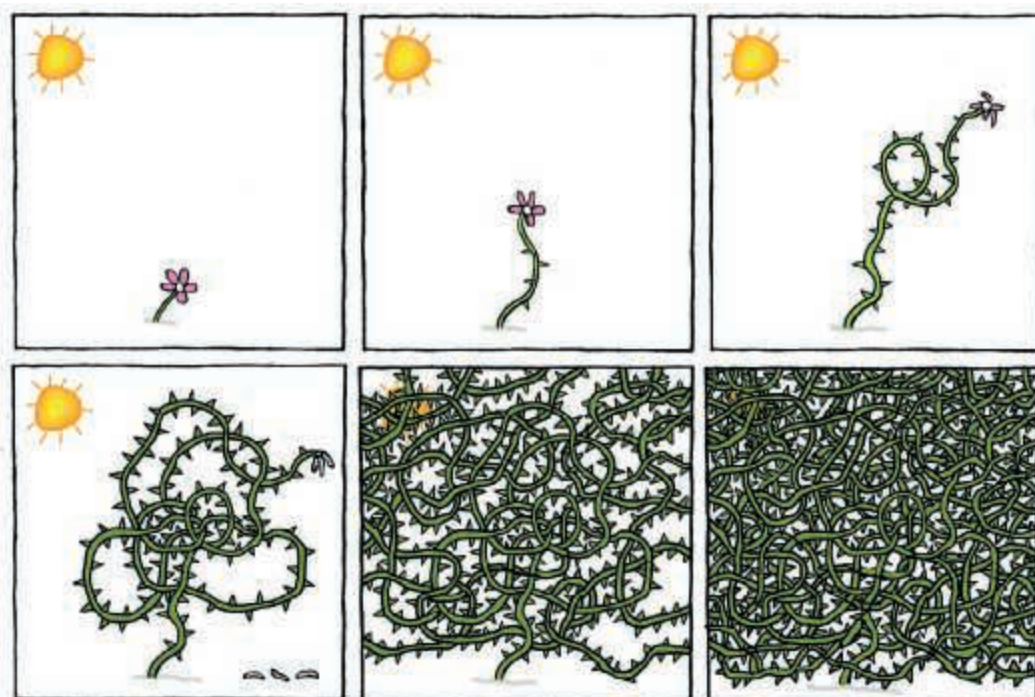
"un silence gêné" face à ces agressions, **Kapitalis** note qu'elles ont "participé activement à la déportation" des migrants.

Alors qu'un Tunisien sur deux souhaite quitter le pays, désespéré par l'effondrement des services publics et de l'économie, cette même société rejette les migrants subsahariens qui veulent s'installer en Tunisie, "aussi pour des raisons politiques, économiques et de plus en plus climatiques", souligne **Kapitalis** dans un autre article.



Politique. La défaite des "printemps arabes"

Le retour en grâce de Bachar El-Assad et l'alliance des despotes ont fini d'achever les derniers espoirs d'une génération sacrifiée, écrit cette militante et journaliste libanaise.



—Daraj (Beyrouth)

Osons poser la question : est-ce la défaite totale des "printemps arabes", treize ans après le jaillissement de l'étincelle révolutionnaire ? Qu'en reste-t-il à l'ère des dictatures d'Abdel Fattah Al-Sissi [en Égypte], de Kaïs Saïed [en Tunisie], et surtout de la normalisation des relations avec le régime syrien de Bachar El-Assad ?

Qu'en reste-t-il après l'effondrement des capitales qui comptent parmi les centres [culturels et politiques] traditionnels du monde arabe, à savoir Bagdad, Damas et Beyrouth ? Alors qu'artistes, journalistes et militants sont réprimés ? Alors que nous vivons dans une région où l'on nous explique que le pouvoir est immuable ? Alors que la prison est l'unique horizon pour qui pose trop de questions ?

"Qu'est-ce qu'on fait encore là ? Quel intérêt de rester ?"

D'innombrables fois, nous nous sommes posé la question, sans nécessairement chercher une réponse. Rester vivre dans un pays effondré, sous une dictature, est devenu notre destin. Même si nous essayons de nous protéger contre cette réalité en nous lançant, entre proches et amis, dans de grands débats sur la justice sociale et les régimes économiques. Au bout du compte, notre horizon reste bouché.

Rester vivre dans un pays effondré, sous une dictature, est devenu notre destin.

Beyrouth patauge toujours dans les affres de l'effondrement économique et de l'explosion du port, Damas vit dans les ténèbres des Assad, Le Caire est sous la tutelle de l'armée, Khartoum est plongé dans la

guerre, Bagdad est dans l'impasse, et Tunis est en voie de revenir à l'avant-révolution.

Dans ce contexte, des pans entiers de la population ont renoncé à tout désir d'agir. Les citoyens ne manifestent plus en cas de violations des droits humains ou de scandales de corruption. Comme si, endurcis par leurs déceptions et déconvenues, ils avaient acquis une stupéfiante capacité à intégrer la nouvelle réalité faite de répressions et d'injustices.

Avec l'extension de ce cycle de ténèbres et de blocages, on est amené à se demander si le coût des révolutions n'a pas été trop élevé. Une génération s'est mobilisée, a rêvé et scandé ses mots d'ordre, puis a été emprisonnée, tuée, forcée à l'exil avant de finalement se désintégrer.

Les préoccupations étaient communes lors de la première vague révolutionnaire, en Égypte, en Tunisie, en Syrie, en Libye et

au Yémen ; puis encore lors de la deuxième vague, en Irak, au Soudan et au Liban. C'étaient les idées nouvelles de liberté et de justice sociale. Mais elles ont été balayées par la brutalité des régimes en place.

Cela nous ramène à une question majeure (qu'on hésite trop souvent à affronter) : comment sortir du long cycle de la décadence dont les effets se sont accumulés pour finir par déterminer tout l'espace arabe ?

Incontestablement, le dernier clou dans le cercueil des révolutions arabes a été le sommet de la Ligue arabe à Djeddah, en Arabie saoudite, le 19 mai, où les chefs d'États arabes ont accueilli en grande pompe le dictateur syrien Bachar El-Assad.

C'était en quelque sorte le clap de fin.

Certains voient sa réintégration dans le concert arabe comme une marque de pragmatisme. Mais il s'agit plutôt de solidarité entre dictateurs qui veulent marquer la victoire de la tyrannie.

Cela se passe avec l'assentiment implicite de l'Occident. Certes, Washington et d'autres capitales occidentales refusent toujours de normaliser leurs relations avec le régime syrien. Mais leur politique moyen-orientale n'est que le reflet inversé des tapis rouges déroulés par les potentats arabes.

Leur soutien aux "principes démocratiques" est tellement sélectif qu'il revient à ne rien soutenir du tout. Leur incapacité à empêcher Assad et consorts de commettre leurs crimes est le résultat de leurs tergiversations, de leur politique à courte vue et de leurs lignes rouges non contraignantes.

On se retrouve avec un criminel de guerre, responsable du déplacement de plus de la moitié de la population de son pays, et dont le régime a tué plus de 30 000 enfants dans des attaques lancées aux quatre coins du pays [dans un rapport de 2021, Human Rights Watch dénombre 29 661 enfants morts entre mars 2011 et novembre 2021, dont 22 930 tués par le régime], qui sourit pour la photo d'un sommet régional. C'est une gifle aux obligations internationales de protéger les populations.

Les Syriens ne sont pas les seuls à ressentir de l'amertume

dans le monde arabe mais, incontestablement, leur situation est la plus dramatique. Plus de 47 % des 5,5 millions de réfugiés installés dans les pays voisins ont moins de 25 ans. Plus d'un tiers d'entre eux ne sont pas scolarisés. L'espoir d'un avenir plus sûr et démocratique – celui-là même qui a présidé aux révolutions de 2011 – s'est évanoui pour eux.

La mémoire des révolutions de 2011 reste également présente dans l'esprit des dirigeants de la région, qui ont peur d'une nouvelle vague de soulèvements, qui serait provoquée par la dégradation de la situation économique.

Leur réunion au sommet en Arabie saoudite illustre le projet de reconfiguration régionale du prince héritier

Mohammed ben Salmane. Âgé de 37 ans seulement, intelligent mais également impulsif et brutal, il a réalisé une révolution sociétale et économique dans son pays, qui va de pair avec une répression accrue et un flot d'exécutions. En politique régionale, il s'est converti à un mélange d'opportunisme et de pragmatisme pour renouer avec la Turquie et le Qatar.

Il faut probablement considérer que le dictateur syrien a désormais retrouvé sa place naturelle parmi les autocrates du monde arabe. Il est bien révolu le temps où certains dirigeants arabes – qui n'accordent aucune liberté [ou considération] à leur propre peuple – prétendaient soutenir les demandes de liberté des Syriens.

—Diana Moukalled,
publié le 21 juin



TRIBUNE

SOURCE



DARAJ

Beyrouth, Liban
daraj.com

Daraj, "escalier" en arabe, est un site d'information né en 2017 à Beyrouth. Son équipe rédactionnelle est composée de journalistes professionnels du Liban et d'autres pays arabes. Par ses rubriques, le site tranche avec les médias arabes traditionnels, en accordant une vraie place au

ARABIE SAOUDITE

Un “dallah” nommé désir

Au Moyen-Orient, il y a tout un rituel autour du café, qui se sert dans un *dallah*. Pour s'en procurer un fabriqué dans les règles de l'art, il faut aller à six heures de Riyad et déboursier une forte somme.



—The Christian Science Monitor (Boston)

Dans cette grande ville du nord de l'Arabie saoudite, dans des échoppes aux airs de garage en désordre, le client manipule et inspecte librement les objets de son désir, même si les plus rares peuvent atteindre le prix d'une belle voiture neuve.

Ces commerces n'ont pas de site Internet, ni de page Facebook ou Instagram, ni de profil Google, pas même un numéro de téléphone. Les collectionneurs et les amateurs de café (les vrais) savent, c'est tout.

Ibrahim a fait six heures de route depuis Riyad. “Quand on aime le café, on aime les cafetières. Et si vous cherchez la cafetière parfaite, c'est ici qu'il faut venir. [...] Pour dénicher un dallah, il n'y a pas mieux, tout le monde le sait.”

Sans marketing ni publicité, les affaires tournent bien au souk Al-Dallah de Haïl, le plus vaste “marché aux cafetières” du Moyen-Orient, où les artisans sont les derniers dans toute l'Arabie à en fabriquer manuellement, en cuivre.

Dans un golfe Arabo-Persique caféinomane, où le café arabe est un rituel de tous les jours, et parfois de toute la journée, qui réunit les amis et permet d'honorer les invités, la cafetière est un symbole d'identité et d'hospitalité, et parfois un objet de luxe.

Le *dallah* (au pluriel des *dallah*), c'est la cafetière arabe emblématique, au corps bulbeux s'évasant vers le haut et au long bec courbe, que l'on trouve aussi bien sur les marchés que dans les foyers au Moyen-Orient. Dans le Golfe, elle est partout, à la place d'honneur dans les salons, et même représentée sur certaines pièces de monnaie frappées aux Émirats et au Koweït.

Les clients affluent au marché de Haïl pour faire réparer et remettre en état leur *dallah*, les artisans proposant tout un éventail de services, de l'éradication des taches de brûlé au ponçage des éraflures en passant par la pose de couvercles et d'anses au goût du client.

Dans le fracas des marteaux et le ronron des machines, les propriétaires suivent d'un regard inquiet les gestes de l'artisan qui redresse les bosses et polit le métal de leur cafetière bien-aimée.

✍ Dessin de Natalia Nesterenko, Russie.

Abdallah Al-Chammari attend la fin du polissage des cinq cafetières de Haïl qui lui ont été transmises par sa famille. Tous les ans, il vient faire nettoyer la suie et les traces de charbon laissées par trois cent soixante-cinq jours de préparation quotidienne sur un feu de camp. “Le *dallah* est un indispensable de la maison en Arabie saoudite. Nous l'utilisons plus que notre téléphone portable. La cafetière est un symbole de nos valeurs. Elle représente notre hospitalité, et le fait que nous sommes toujours prêts à partager un café avec les invités, les étrangers.”

Chiner. Pendant ce temps, une dizaine de clients venus du Koweït et du Qatar furent devant des étagères chargées de cafetières d'occasion, à la recherche d'un *dallah* ancien qui aurait été forgé par l'un des grands maîtres – Ibrahim Raslan, Mehdi Saleh, ou Hussein Mazaal.

Si certains sont prêts à fouiller pour débusquer un trésor, les plus fortunés se rendent directement à l'Atelier national du *dallah*, une entreprise que gère Ibrahim Radini à Haïl, pour se faire fabriquer une cafetière selon leurs vœux.

Réglés comme du papier à musique, les quatre dinandiers de l'atelier emboutissent, passent au chalumeau et refroidissent les feuilles de cuivre pour les façonner et faire naître le corps, le col, le bec et le couvercle de *dallah* commandés sur-mesure.

La ville de Haïl est pourtant bien éloignée des hauts lieux historiques de la production de cafetières arabes en cuivre que sont Damas, Alep et Bagdad, où cet artisanat est exercé depuis trois siècles.

Quand il décida, il y a cinquante ans, de faire revivre la fabrication saoudienne de cafetières traditionnelles, le père d'Ibrahim Radini avait de modestes ambitions. “Alors que les *dallah* sont une marque de notre culture et de notre quotidien, nous devons les faire importer et attendre les livraisons pendant des semaines”, raconte le fils. “Mon père s'est dit: ‘Pourquoi ne pas fabriquer cet objet de notre identité ici, en Arabie saoudite?’” Radini père est allé recruter des dinandiers de talent en Inde et au Pakistan, et ce sont leurs fils qui aujourd'hui perpétuent leur art.

Ces dernières années, avec le déclin des anciens centres dinandiers du monde arabe, l'atelier des Radini a vu sa renommée s'étendre au-delà des frontières saoudiennes.

En Irak, après trente années de guerres et de sanctions, la plupart des artisans du cuivre ont cessé leur activité. En Syrie, la violence de la guerre civile a ravagé le souk historique d'Alep et dispersé les chaudronniers et dinandiers qui y exerçaient encore. À Damas, les fabricants de *dallah* ne sont plus qu'une poignée et utilisent aujourd'hui des machines et un cuivre moins pur (souvent allié à de l'étain et à du zinc) pour produire en masse et faire face à l'inflation et aux sanctions.

Pour qui veut se procurer une cafetière arabe artisanale neuve, l'atelier d'Ibrahim Radini est l'une des dernières adresses au monde. À condition d'y mettre

“La cafetière est un symbole de nos valeurs et représente notre hospitalité.”

Abdallah Al-Chammari, UN CLIENT

le prix. Les plus petites cafetières façonnées ici sont vendues 2 000 dollars [1 840 euros], et les plus grosses dépassent les 10 000 dollars [9 200 euros].

Et comme dans toute passion de collectionneur, il ne suffit pas d'en posséder une. En Arabie saoudite et dans le golfe Arabo-Persique, on utilise au moins trois cafetières pour préparer le café arabe – une pour faire bouillir l'eau, une deuxième pour infuser le café et une troisième, plus petite, pour le service.

Chaque semaine, l'atelier peut produire un seul service de cinq cafetières – autant dire qu'il y a plusieurs mois de liste d'attente.



Ibrahim Radini fait remarquer: “Les gens font des folies pour des vêtements et des montres de luxe, mais vous ne réunirez jamais vos amis autour de votre montre. C'est pour cette raison que, pour beaucoup, les authentiques cafetières artisanales valent la dépense.”

La Rolls des cafetières. Et puis il y a la Rolls de la cafetière arabe, la *qureishi*, ou *qasr*, un modèle qui ne se fabrique qu'à Haïl. Selon la légende, le *qureishi* est né au XIX^e siècle d'une commande passée par l'émir de Haïl, Abdallah ben Rachid, qui demanda à un artisan de fabriquer pour la maison royale un service “à nul autre pareil”. Le dinandier, qui s'était souvent rendu à Bagdad et à Damas, s'inspira de plusieurs types de cafetières: base ronde comme à Bagdad, cou allongé typique de la péninsule arabique, bec long comme on l'appréciait à Damas. Il ne lésina pas sur les décors, alignements de losanges gravés, ornements de cuivre représentant les ingrédients phares du café arabe – graines de cardamome, clous de girofle et un long grain de café placé verticalement sous le bec.

Les artisans d'Ibrahim Radini ont besoin d'un mois entier pour produire un seul *qureishi*. Pour en devenir l'heureux acquéreur, comptez 36 000 dollars [33 000 euros].

Pour autant, les derniers maîtres de la cafetière arabe n'ont pas un avenir assuré. Depuis huit ans, le cours du cuivre a presque doublé. Une ruée mondiale vers ce métal, portée par la hausse de la demande de voitures électriques et de panneaux solaires, et une pénurie accentuée par la guerre en Ukraine ont fait flamber le prix des *dallah*.

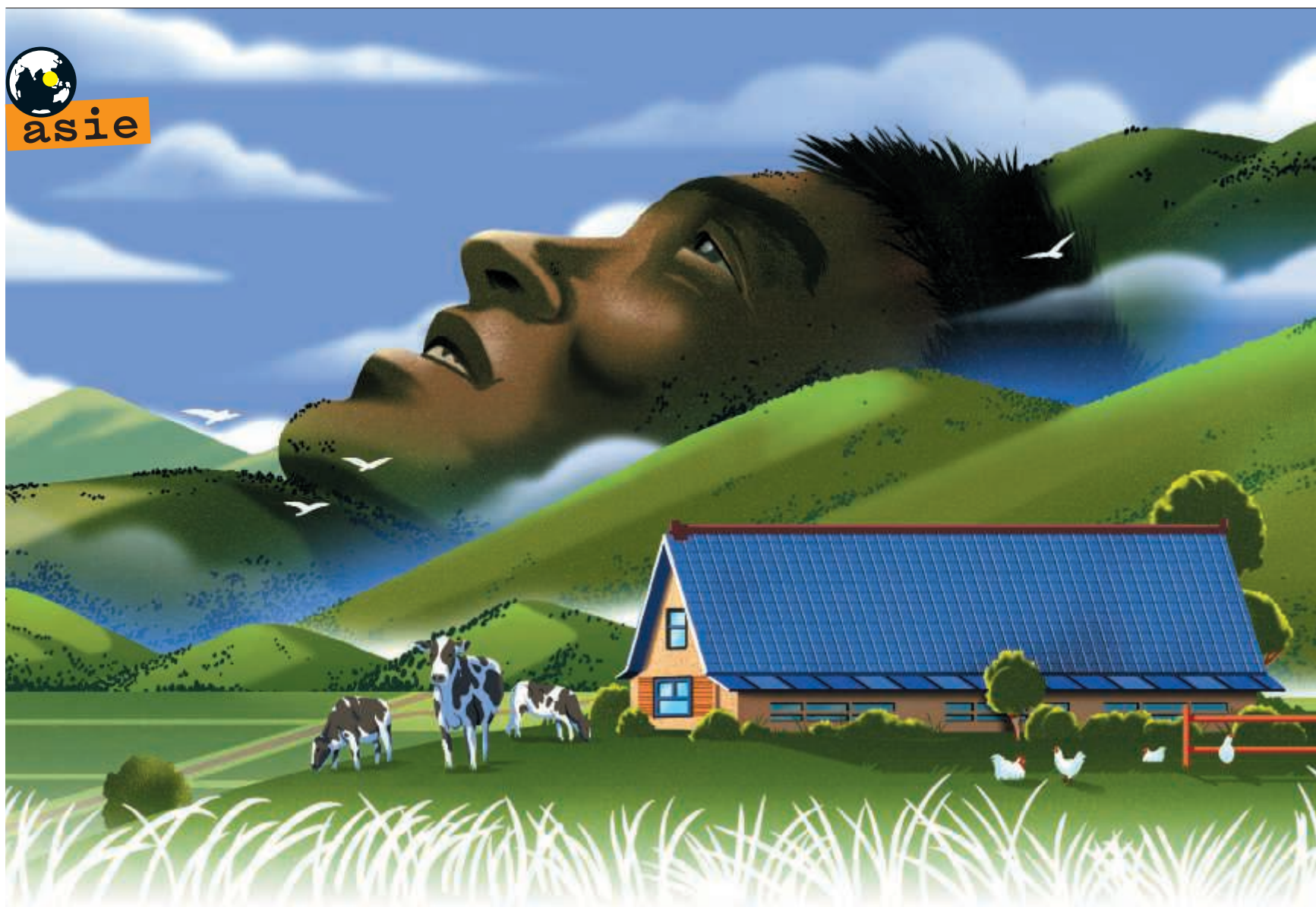
Le *dallah* artisanal est de plus en plus un objet de luxe, inaccessible pour les classes moyennes saoudiennes, qui se tournent vers des produits moins chers: des cafetières arabes en inox, sorties d'usines situées en Inde, en Indonésie et en Corée du Sud, et vendues entre 30 et 50 dollars [entre 28 et 46 euros].

Ibrahim Radini, lui, ne baisse pas les bras: tant qu'il y aura du cuivre et du café, dit-il, il fabriquera des *dallah*.

—Taylor Luck, publié le 26 juin



asie



—Mainichi Shimbun (Tokyo)

A quel point pouvons-nous être libres? Pouvons-nous vivre sans dépendre de rien, argent compris, ni personne? J'ai interrogé l'alpiniste et auteur Bunsho Hattori, 53 ans, sur ce qu'il nomme la "libération de la vie".

Avant ses 30 ans, Bunsho Hattori a conquis le K2, deuxième plus haut sommet de la planète [8 611 mètres], et a escaladé le mont Tsurugi [2 999 mètres] et les reliefs de Kurobe [dans les Alpes japonaises], notamment en hiver. Depuis, il pratique l'"alpinisme de survie", sans emporter ni tente, ni combustible, ni nourriture, dépendant de la chasse et de la pêche. Il y a quatre ans, il a commencé à retaper une vieille maison traditionnelle dans un village abandonné, sous le charme duquel il est tombé pendant ses expéditions. Objectif : y vivre en autosuffisance. Il ne communique pas son emplacement.

Sa femme et ses enfants restent à Yokohama [au sud de Tokyo]. Sur place, il puise son eau dans les ruisseaux, ramasse du bois pour se chauffer et alimenter le four qu'il a construit, et produit avec l'énergie solaire le peu d'électricité dont il a besoin, essentiellement pour l'éclairage et son

Japon. Vivre libre

Série d'été. Installé dans un village abandonné, l'alpiniste et aventurier japonais Bunsho Hattori pratique un mode de vie en rupture quasi totale avec le capitalisme. Il a expliqué au Mainichi Shimbun sa vision de la liberté.

ordinateur. Pour se nourrir, il cultive en été et chasse en hiver.

Selon son nouveau livre, "À ceux qui désirent vivre sans dépendre de l'argent" [non traduit en français], même s'il est impossible de se passer totalement d'argent, il s'est avéré qu'on pouvait vivre avec 500 000 yens [environ 3 200 euros] par an, budget nécessaire pour ses cotisations de

Hattori puise son eau dans les ruisseaux, se chauffe et cuisine grâce au bois ramassé, cultive, chasse et produit de l'électricité.

retraite et d'assurance-maladie.

Il y a un peu plus d'un an, invité par Norihiko Matsubara, grand grimpeur de cascades, j'ai aidé Hattori à déboiser un terrain; en remerciement, ce dernier m'a offert une cuisse de chevreuil fumée. Après avoir acheté pour 200 000 yens [environ 1 300 euros] une maison construite à l'ère Meiji [1868-1912] sur un terrain d'environ 1 hectare dans une vallée, il venait d'en acquérir une autre un peu plus grande à proximité.

De temps en temps, sa famille et ses amis viennent l'aider, mais le reste du temps, il séjourne seul dans le village abandonné avec son chien. C'est la vie dont il rêvait, qui

s'écoule entre fendage de bûches, culture des champs et construction de clôtures. On aurait envie de l'imiter, mais, en pratique, ce n'est pas de tout repos. Son rêve date de l'école primaire, comme il me l'explique chez lui, à Yokohama.

Utopie hippie. "Ma mère est originaire de Fujishima (aujourd'hui Tsuruoka), localité de la région de Shonai, dans la préfecture de Yamagata [nord-est du Japon]. Sa vieille maison familiale a servi au tournage du film *Departures* (Yojiro Takita, 2008). Ayant grandi dans un complexe résidentiel à Yokohama, quand j'y suis allé pour la première fois, étant écolier, j'ai trouvé l'endroit génial. Les rizières s'étendaient à perte de vue et on pouvait y manger autant de maïs et d'edamame [fèves de soja fraîches] que l'on voulait. Je me suis dit que je préférerais absolument vivre là [qu'à Yokohama]."

Cette idée ne l'a plus quitté. Pendant ses études à l'Université métropolitaine de Tokyo, il s'est pris de passion pour l'alpinisme. "L'esprit de l'escalade libre, née du mouvement hippie, constitue le pilier de ma vie", dit-il.

"Libre", ça veut dire sans aucun matériel. Lorsqu'on escalade pour la première fois une paroi rocheuse jusque-là gravie à l'aide d'étriers – de petites échelles de

✎ Dessin de Glenn Harvey, États-Unis, pour **Courrier international**.

corde –, en se servant uniquement des mains et des pieds, on parle de “libération”. La pratique a été popularisée dans les années 1970 par les grimpeurs hippies du parc national de Yosemite, aux États-Unis.

Dans les années 1990, Hattori a pratiqué l’escalade en *free solo*, ou “solo intégral”, c’est-à-dire en solitaire sans utiliser de corde. Au cours de ses expéditions, une chose l’a profondément marqué : “Alors que je transportais 30 kilos sur mon dos à travers les Alpes japonaises du Nord, j’ai croisé des hommes et des femmes qui randonnaient léger et faisaient étape dans des refuges.”

Dans les années 1980, les refuges de haute montagne de l’archipel, jusque-là de simples chalets où s’abriter pour la nuit, ont été transformés en véritables hôtels et complexes hôteliers. Hattori s’est rendu compte à quel point les grimpeurs en dépendaient, n’emportant ni tente ni nourriture : “Est-ce cela l’alpinisme ? me suis-je demandé. Prenant conscience de l’importance de pratiquer l’escalade par mes propres moyens, je me suis lancé dans l’alpinisme de survie pour ‘libérer’ des parois rocheuses et des montagnes entières au Japon et ailleurs. C’est alors que les choses sont devenues intéressantes.”

“On entrevoit un monde plus profond quand on escalade les montagnes. J’ai découvert la volonté de vivre.”

Bunsho Hattori,
AVENTURIER

Dans les années 1980, il était courant de faire une dizaine de jours d’escalade, par exemple dans les ravins de Hidaka, à Hokkaido [île du nord du Japon], sans emporter ni tente ni combustible, avec pour tout repas du riz assaisonné, éventuellement agrémenté d’ombles, de péta-sites et d’oignons sauvages attrapés dans la nature dans la nature pour calmer la faim.

La différence entre Hattori et les autres aventuriers ? Son idée est d’essayer de se procurer tout par lui-même, y compris dans la “vraie vie”. Même si, en quittant les montagnes, il finissait cependant par avaler trois bols de *tendon* [riz et tempura] et une crème glacée au chocolat.

Le projet de s’installer dans un village abandonné lui est venu tout naturellement : “Je me suis dit : ‘puisque l’alpinisme libre est exaltant, la vie libre doit l’être tout autant.’”

Son voyage dans la tundra avec Misha, son compagnon de chasse, a néanmoins eu une influence déterminante. Celui-ci

ne faisait qu’un avec la nature, comme le héros du film *Dersou Ouzala* (1975) d’Akira Kurosawa [inspiré de la vie d’un homme d’une tribu autochtone sibérienne qui menait une vie autonome]. “Ces hommes, comme les hippies, vivent en ménageant la planète, ce que j’ai trouvé cool. Dans la mesure où ils chassent avec des fusils, on ne peut pas à proprement parler de vie ‘libre’, mais c’était l’idée de vivre par ses propres moyens qui m’attirait.”

Quand on a une famille, ce n’est toutefois pas si simple. Bunsho Hattori gagnait sa vie en écrivant des livres, en intervenant

à la télévision et en travaillant à la rédaction du magazine *Gakujin* [“Grimpeurs”, non disponible en français], mais il a dit adieu à cette vie en juin de l’année dernière. “Comme je ne bois pas et ne fume pas et que j’ai remboursé ma maison de Yokohama, je n’ai que l’éducation de mes trois enfants comme charge. Ma dernière étant maintenant en terminale, je trouve absurde de devoir encore gagner de l’argent.” Il arrêtera aussi de chasser le jour où il jugera ne plus devoir fournir de sources de protéines à ses enfants. C’est en les voyant devenir autonomes qu’il a commencé à s’interroger sur le sens de la vie.

Dans son livre “Survivre de la chasse” [non traduit en français], il écrit : “En réalité, quand on escalade les montagnes, on en apprend davantage sur soi que les moines qui y vivent. On entrevoit un monde plus profond. La peur de la mort vous accompagne de semaine en semaine. Quand on mène une vie normale, ce n’est pas le cas, mais on doit se demander ce que vivre signifie. Auparavant, lorsque je voyais pleurer les perdants du Koshien [championnat lycéen de baseball japonais], je ne comprenais pas pourquoi ils pleuraient, mais après avoir puisé dans tout ce que j’avais pour survivre à un blizzard dans les montagnes, j’ai un peu compris ce qu’ils resentaient. Bref, jusque-là, je ne vivais pas véritablement. On peut dire que j’ai découvert la volonté de vivre.”

Sans ego. Un instant, il a eu l’impression de se fondre dans le paysage, de devenir un élément de la montagne, son ego et ses désirs disparus. C’était une sensation pure et limpide. C’était ce qu’il recherchait. Mais dès qu’il a essayé de sonder l’essence de cette sensation, il a retrouvé son ego habituel.

Lorsque je lui lis ce passage du livre, il fait le commentaire suivant : “Je pense que c’est aussi ce à quoi aspirent les hippies. Ils se considèrent comme de simples invités de la planète, des corps étrangers. Ils s’efforcent donc autant que possible de vivre au plus près de la nature, sans participer aux dérives humaines

et à la civilisation du pétrole. L’âpreté de la nature vous dépouille de vos désirs.”

L’illumination qui l’a saisi dans les montagnes l’a conduit à vivre dans un village abandonné. Il a le sentiment qu’il y aura de plus en plus de personnes comme lui dans un avenir proche. “Quand on y pense, c’est comme ça qu’on vivait dans le Japon rural il n’y a pas si longtemps. C’est le paysage étincelant de Shonai que j’ai vu enfant.” Il ne s’agit pas de vivre dans la nostalgie du passé, mais de redécouvrir un mode de vie simple, sans superflu.

— **Akio Fujiwara,**
publié le 13 avril

Tout l’été, *Courrier international* publie les portraits de femmes et d’hommes habités par une obsession.

LA SEMAINE PROCHAINE

David Smith

Le **Times** raconte comment ce retraité britannique a conçu une toute nouvelle forme géométrique et résolu un vieux problème mathématique.



SOURCE

MAINICHI SHIMBUN

Tokyo, Japon
Quotidien, 1 950 000 ex.
mainichi.jp
Fondé en 1872 sous le nom de *Tokyo Nichi Nichi Shimbun*, le plus ancien quotidien japonais a pris sa dénomination actuelle en 1943 lors d’une fusion avec l’*Osaka Mainichi Shimbun*. Centriste, le “Journal de tous les jours” est le troisième quotidien national du pays en matière de diffusion. Au début du siècle dernier, il a bénéficié de la collaboration de prestigieux écrivains tels qu’Ogai Mori ou Ryunosuke Akutagawa. Depuis plusieurs années, le *Mainichi* connaît une crise financière dont il a du mal à sortir. De tous les grands journaux japonais, il a été le tout premier à manifester son intérêt pour l’édition numérique.

Après *Winter Sleep* Palme d’Or 2014
le nouveau chef-d’œuvre de Ceylan.★★★★
PREMIÈRE

LES HERBES SÈCHES

UN FILM DE
NURI BİLGE CEYLAN

PRIX D’INTERPRÉTATION FÉMININE
FESTIVAL DE CANNES 2023

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Logos: arte, Télérama, LE FIGARO, Canal+, M6, DOORS, MEMENTO, inter



amériques

États-Unis. “Bombardons le Mexique”, le nouveau credo à droite

Le mur à la frontière ne suffit plus : les républicains promettent une opération militaire contre les cartels mexicains. Une idée qui plaît aux électeurs révoltés par les ravages du fentanyl, explique cette chroniqueuse progressiste.



CAGLE CARTOONS

—Los Angeles Times, extraits (Los Angeles)

Quand Donald Trump, alors président des États-Unis, a suggéré de tirer dans les jambes des migrants et d'envoyer des missiles sur le Mexique pour y détruire les laboratoires de stupéfiants, il l'a fait en privé.

Les responsables politiques du Parti républicain expriment maintenant leur soif de sang en public. Si le slogan “Construisons le mur” [celui de Trump en 2016] perd du terrain, il est peu à peu remplacé à droite par une autre formule : “Bombardons les Mexicains”.

Le 26 juin, le gouverneur de Floride, Ron DeSantis – concurrent de Trump pour décrocher la nomination républicaine à la prochaine présidentielle –, a promis de déployer l'armée contre les cartels

transnationaux au Mexique et a défendu l'exécution des personnes qui franchissent la frontière en possession de drogues. “On peut totalement recourir à la force meurtrière”, a-t-il déclaré.

Tous les candidats les mieux placés à l'investiture républicaine en 2024 sont favorables à une opération antiterroriste contre les cartels du Mexique, parfois au mépris de ce qu'en pense le Mexique. Trump a appelé à des “plans de bataille” pour cibler les narcotrafiants “comme on a anéanti Daech”.

Cette idée instrumentalise le deuil de dizaines de milliers d'Américains qui ont perdu des proches à la suite d'une surdose de fentanyl, parfois fabriqué au Mexique à partir de composés chimiques importés de Chine.

Des projets de loi présentés par des républicains dans les deux

chambres du Congrès visent à autoriser la force militaire au Mexique. D'autres textes proposent que les cartels au Mexique soient classés comme organisations terroristes étrangères ou que le fentanyl soit considéré comme une arme de destruction massive, entre autres suggestions.

Personne au sein de la classe politique n'a pourtant suggéré de bombarder les entreprises américaines à l'origine de milliers de décès liés aux opioïdes.

Les résultats d'un sondage pour NBC News ont révélé que la force militaire contre les cartels, du moins à la frontière, était la proposition politique la plus populaire. Environ 86 % des électeurs républicains aux primaires et 55 % de tous les votants se sont dits favorables à une intervention militaire à la frontière contre les stupéfiants.

Joaquín Castro, député démocrate du Texas, tire la sonnette

d'alarme en entendant les propositions de la droite, qui prépare le terrain pour une invasion du Mexique. À la commission des affaires étrangères de la Chambre des représentants, lors d'une séance fin juin sur l'intégration du fentanyl à la Convention sur l'interdiction des armes chimiques, le parlementaire a fait valoir que c'était donner un faux espoir aux familles des victimes.

“Il y a vraiment un trou noir dans cette politique publique qui ne mentionne pas du tout le point de vue des États-Unis”, a avancé Joaquín Castro. Il faisait référence au fait que la demande de drogues vient des États-Unis et aux statistiques publiques montrant que les citoyens américains sont la vaste majorité des trafiquants, en dépit de l'idée répandue que les cartels sont mexicains.

Feu intérieur. La proposition législative des républicains néglige aussi le fait que les cartels au Mexique utilisent quasi exclusivement des armes à feu de contrebande venues des États-Unis, au mépris des lois mexicaines en la matière, parmi les plus strictes du monde.

Imaginez si le Mexique décidait d'envahir les États-Unis pour s'en prendre à l'industrie des armes, dont les marchandises tuent des dizaines de milliers de Mexicains chaque année et qui refuse de prendre des mesures simples pour enrayer le trafic. Le Mexique se contente de poursuivre en justice les fabricants de ces armes.

“Si nous voulons réellement lutter contre les organisations criminelles et les narcotrafiants, il faut limiter leur puissance de tir”, m'a affirmé Alejandro Celorio Alcántara, conseiller juridique au ministère des Affaires étrangères mexicain.

Joaquín Castro a quant à lui présenté un projet de loi pour juguler le trafic d'armes vers l'Amérique latine et la région des Caraïbes : la loi sur la surveillance régionale des ventes d'armes dans les Amériques (Armas d'après son acronyme anglais).

Le président du Mexique, Andrés Manuel López Obrador, s'est moqué des propositions républicaines, ajoutant qu'un déploiement militaire des États-Unis au Mexique serait une atteinte à la souveraineté de ce dernier. Mais trouver de vraies solutions n'intéresse pas les républicains. Ils sont

prêts à tout s'ils peuvent en tirer un bénéfice politique.

Il y a quelques mois, j'ai discuté avec une femme blanche de 52 ans dont le fils est mort d'une overdose de fentanyl en 2021. Je l'avais rencontrée lors de reportages sur l'électorat de Trump, avant le scrutin de 2020, et elle a accepté de me parler de son deuil à condition de rester anonyme.

Elle avait intégré le rôle de bouc émissaire attribué aux Mexicains par le Parti républicain. “Si ça empêche la drogue de traverser la frontière, j'irai moi-même là-bas avec une arme pour ouvrir le feu”, m'a-t-elle affirmé. Elle a fondu en larmes. “Je n'ai jamais ressenti ça, a-t-elle poursuivi. Je ne déteste pas les immigrants. Je n'ai rien contre eux individuellement. Mais je hais ce qu'ils font à notre pays. Ils nous envahissent, ils piquent nos boulots, ils assassinent nos enfants.”

Si Joe Biden ne fait pas barrage aux drogues, insiste-t-elle, des particuliers finiront par organiser une offensive à la frontière. “Moi, ma famille, mon mari et tous les gens que je connais, on est prêts à le faire”, maintient-elle.

Ni elle ni les migrants considérés comme des boucs émissaires ne sont l'ennemi. Nos pires ennemis sont les démagogues de droite qui veulent que nous nous détruisions les uns les autres.

—Jean Guerrero, publié le 30 juin

Une coalition contre le fentanyl, opioïde meurtrier

●●● Ce très puissant opioïde de synthèse, responsable de la majorité des quelque 110 000 overdoses mortelles en 2022, est la première cause de mortalité chez les Américains de 18 à 49 ans, note **Bloomberg**. Washington a décidé de former une coalition de plus de 40 pays : le secrétaire d'État, Antony Blinken, devait présider le 7 juillet une réunion ministérielle en ligne afin de lancer cette nouvelle entité, qui ciblera aussi d'autres drogues de synthèse, rapporte l'agence. Et les États-Unis ont sanctionné des réseaux de trafic impliquant la Chine et le Mexique.

PARAGUAY

Sur les traces d'une ancienne colonie aryenne

À la fin du XIX^e siècle, une dizaine de familles allemandes antisémites avaient fondé Nueva Germania dans un coin perdu du pays. Un échec.



—El País América, extraits (Mexico)

Perdu dans la campagne paraguayenne, posé sur une terre rouge et cerné de végétation s'étend un cimetière luthérien. Sur les pierres tombales, des patronymes comme Schütt, Flaskamp, Hähner, Schubert, Haudenschild, Fischer. Carlos Benítez, 72 ans, s'arrête devant une stèle de marbre noir gravée du nom d'Alberto Küick. En dessous, entre parenthèses, un surnom : "Pupa".

"C'était mon ami", se souvient Carlos. Pupa était né d'un père paraguayen et d'une mère allemande. Comme tant d'autres habitants de Nueva Germania, il portait dans son sang l'histoire d'un échec : une expérimentation visant à prouver la supériorité de la race aryenne, entreprise en 1887 dans ce coin perdu d'Amérique du Sud par Elisabeth Nietzsche, la sœur du philosophe allemand, et son mari, Bernhard Förster.

Carlos Benítez, qui dirige une clinique vétérinaire, habite Nueva Germania [ex-Neu-Germanien] depuis plus de trente ans. Il est venu y travailler, puis s'est marié ici. C'est avec le recul de l'étranger qu'il a reconstitué l'histoire de ce

village de 6000 âmes. Elisabeth Nietzsche et Bernhard Förster "sont arrivés en bateau avec un groupe d'Allemands qui lorgnaient les terres, mais qui avaient aussi pour but de préserver la culture et l'idéologie aryennes".

Réalité du terrain. C'est un illustre ami, le compositeur Richard Wagner, acquis à l'antisémitisme de l'époque, qui leur avait soufflé cette idée d'aller bâtir une Allemagne nouvelle, loin de l'Europe, proche de la nature, végane et, évidemment, sans Juifs.

Le Paraguay apparut à Bernhard Förster comme le lieu idéal. Une dizaine de familles allemandes séduites par cette nouvelle vie embarquèrent à Hambourg pour débarquer sur les rives de l'Aguaray-mí, à près de 300 kilomètres d'Asunción. L'utopie aryenne ne résista pas longtemps à la réalité du terrain : le climat chaud et humide, le paludisme, les parasites et les serpents firent des ravages chez ces citadins et leurs jeunes enfants. Carlos Benítez raconte : "Tout était pénible. Ils pensaient vite gagner de l'argent dans la culture du maté et le bois, mais ils n'y connaissaient rien. Certains ont réussi à s'adapter : ils ne sont pas restés par choix mais faute de

pouvoir repartir. Ce sont leurs descendants qui vivent ici aujourd'hui."

Les Fischer font partie de ceux-là. "Ma grand-mère avait 4 ans quand elle est arrivée d'Allemagne sur le bateau de Förster", raconte Lidia Fischer, affairée à plier le linge propre de ses huit enfants. Elle parle vite, dans un espagnol mâtiné de guarani, la deuxième langue officielle du Paraguay : "Elle est venue avec son père, sa mère et quatre frères. Le plus petit est mort pendant la traversée, ils ont jeté son corps à la mer. Ma grand-mère racontait qu'ils avaient débarqué en rase campagne, que ça avait été de la survie. Ils ont bientôt eu un petit potager et quelques bêtes."

Lidia vit aujourd'hui avec son mari, Hugo Haundeschild, non loin de la maison où elle est née, dans un coin de campagne des faubourgs de Nueva Germania.

Lidia Fischer et Hugo Haundeschild font partie de ces rares familles ("pas plus de 15") qui n'ont pas mélangé leur sang à celui de Paraguayens. "Ma maman ne nous autorisait pas à parler guarani à la maison, et elle refusait que nous nous mêlions à une autre race", raconte la femme.

Finalement, ce sont les colons qui se sont fait coloniser par la campagne paraguayenne. Hugo n'a suivi que deux ans d'école en allemand, et il a appris le guarani "avec les employés de la ferme" de son père. "Ma famille était contre, mais nous aimions aller avec les ouvriers, c'est comme ça qu'on a appris."

Lidia, elle, a fini par apprendre la langue dans une école pour enfants allemands dont l'enseignant ne parlait que le guarani. Tous deux sont conscients que leurs enfants ne perpétueront pas la tradition du mariage entre Allemands. "Je

leur dis que s'ils veulent essayer, qu'ils essaient. Si mes fils me disent 'Moi, c'est de cette Brésilienne que je suis amoureux', qu'ils se débrouillent, c'est leur vie."

L'église luthérienne du village est aujourd'hui installée dans un bâtiment qui fut jadis occupé par un hôpital, et par un grand magasin où se fournissaient tous les habitants de Nueva Germania. À l'époque existait encore la culture de la yerba mate, disparue dans les années 1980. Aujourd'hui, l'économie locale repose sur la briqueterie, un peu aussi sur l'agriculture et l'élevage, et sur un tourisme balbutiant. La congrégation luthérienne cohabite avec une paroisse catholique. Le schisme est aussi religieux : les familles fondatrices qui se sont mêlées aux Paraguayens ont généralement changé de religion.

C'est Richard Wagner qui eut cette idée d'une Allemagne proche de la nature et sans Juifs, loin de l'Europe.

À Nueva Germania vivent des descendants des premiers colons qui sont de confession catholique, et qui ignorent tout ou presque de l'aventure antisémitique de Förster – et qui savent encore moins que le beau-frère de Nietzsche s'est suicidé dix ans après l'arrivée des colons, quand il a vu son rêve aryen ravagé par les dettes et les accusations d'escroquerie.

Les roues des camions soulèvent un nuage de terre rouge devant la boutique de Sara Fischer, à une demi-heure de route de Nueva Germania. Cette commerçante de 51 ans a fait des études de journalisme à

Asunción avant de revenir aux côtés de ses parents. Ici, son père, Enrique Fischer, fabrique des briques. Il est né il y a soixante-seize ans, d'un père allemand et d'une mère paraguayenne. Il parle guarani, comprend à peine l'espagnol, ne sait pas un mot d'allemand. "Ma mère était une Paraguayenne pure et dure, une maîtresse femme. Les Allemands ont peur des Paraguayennes, mais ils aiment la culture de ce pays, la musique et la cuisine surtout."

Nietzsche n'est pas venu. "À Nueva Germania, les deux cultures ont fusionné au point qu'on ne démêle plus tellement ce qui est allemand de ce qui est paraguayen, avance Sara Fischer. Mon grand-père allemand ne parlait pas [la langue]. Il a passé un accord tacite avec ma grand-mère, et il n'a rien transmis de sa culture. Ça a été pareil dans de nombreuses autres familles d'origine allemande." Elle poursuit : "Les Paraguayens qui étaient ici quand Förster est arrivé ont appris à mon grand-père la langue, la cuisine, les semences – ils ont transmis tout ce qu'ils avaient. On ne leur a pas permis d'avoir de sentiment de supériorité. Ma grand-mère paraguayenne parlait des 'indigènes blonds', et nous, nous étions les 'indigènes bruns'."

Nueva Germania est une bourgade basse et silencieuse. Les quelques commerces s'alignent sur la route qui va vers Asunción, et il n'y a pas de restaurant. Cinq auberges accueillent les touristes qui, surtout l'été, viennent pêcher dans la rivière qui, il y a cent cinquante ans, déposa sur les berges Förster et ses aventuriers. Il n'y a guère que dans quelques familles que l'on peut manger de la cuisine traditionnelle allemande. Carlos Benítez explique : "Il faut faire revivre les traditions et les combiner à la modernité. Nous avons ici une longue histoire à raconter."

Elisabeth Nietzsche est rentrée en Allemagne en 1893, sans avoir réussi à faire venir son frère au Paraguay : le philosophe abhorrait l'antisémitisme qui avait nourri la fondation de Nueva Germania. À des milliers de kilomètres de son Allemagne natale, dans un village de terre rouge, l'Allemande a une rue à son nom, revu à la sauce paraguayenne – c'est la "calle Elizabeth Nigtz Chen".

—Federico Rivas Molina, publié le 9 mai



COURRIER INTERNATIONAL

à la une



CANICULE

COMMENT LES VILLES S'ADAPTENT

La combinaison du phénomène météorologique El Niño et du réchauffement climatique d'origine anthropique entraîne, un peu partout dans le monde, des records de chaleurs amenés à se reproduire, voire à être encore dépassés. Densément bâties et imperméabilisées, les villes, en particulier, suffoquent. D'Ahmedabad, en Inde, où l'on met en place système d'alerte et assurance spécifique (*ci-contre*), à Freetown, en Sierra Leone, où l'on expérimente un film réfléchissant sur les toits (*p. 30*), en passant par Paris (*p. 32*), on s'organise pour s'adapter à la hausse des températures.

Le plan d'Ahmedabad contre les fortes chaleurs

Peinture antichaleur, assurance spécifique, dispositif d'alerte avec code couleur... Cette métropole de l'ouest de l'Inde essaie de s'adapter à l'intensité grandissante des vagues de chaleur, devenues fréquentes. Un modèle pour d'autres villes du pays, et au-delà.

—**Bloomberg.com**, extraits (New York)

Une vingtaine de femmes sont à l'abri du soleil écrasant dans un bureau à Ahmedabad, une métropole de l'ouest de l'Inde. Le cagnard invivable qui consume leur quartier en ce début du mois de mai arrive chaque année un peu plus tôt, menaçant ainsi leurs moyens de subsistance. La saison chaude vient de commencer et, sous peu, les températures seront trop élevées pour travailler dehors.

Dans ces locaux, les femmes écoutent attentivement une syndicaliste locale, affiliée à l'Association des travailleuses indépendantes (Sewa, selon son acronyme anglais), leur décrire un moyen de protéger leurs revenus et leur santé. Dans le cadre d'une initiative pilote, ces femmes pourraient s'assurer contre les pics quotidiens de température et percevoir des indemnités à chaque fois que la chaleur serait trop accablante pour travailler dehors. C'est ce qu'on appelle une "assurance paramétrique", c'est-à-dire qu'un paramètre objectif déclenche les protections. Pour nombre de ces femmes, les notions de garanties et de primes d'assurance sont nouvelles, mais elles ont vite compris que ce contrat pourrait être une planche de salut.

Kunwar ben Chauhan a décidé d'y souscrire. Elle ne connaît que trop bien les dangers de l'extrême chaleur. La viande crue qu'elle vend sur un stand ambulancier se gâte quand les températures dépassent 40 °C et, dans ce cas, elle rentre

chez elle sans avoir gagné d'argent. Il lui est déjà arrivé, ainsi qu'à ses enfants, de souffrir de vertiges et de déshydratation après avoir passé du temps au soleil. Elle se dit qu'avec l'assurance, "même si nous ne pouvons pas travailler pendant les canicules, de l'argent arrivera quand même sur nos comptes en banque, j'espère".

Ahmedabad illustre le patchwork de mesures d'adaptations que les villes du monde entier mettent en place pour sauver des vies dans un monde en surchauffé. Ces derniers temps, le thermomètre a frôlé 45 °C dans les États du Bihar et de l'Uttar Pradesh, dans le nord-est de l'Inde, ce qui fait craindre des morts dues à la chaleur et révèle la nécessité de se préparer correctement avant que la saison chaude commence.

Outre les assurances paramétriques pour ceux qui travaillent en extérieur, Ahmedabad mène des campagnes pour couvrir les toitures de peinture qui renvoie la chaleur, instaurer des dispositifs d'alerte précoce et créer des services hospitaliers pour traiter les troubles liés à la chaleur dans cette métropole qui compte plus de 8,5 millions d'habitants.

Cette stratégie volontariste devient un modèle pour d'autres villes, dans des pays en développement qui acceptent que les températures record ne soient plus des anomalies, mais bien la nouvelle réalité.

Des journées à 40 °C fréquentes. Les gaz à effet de serre émis par les voitures, les centrales électriques et les autres activités humaines ont déjà fait grimper de 1,2 °C la température sur Terre par rapport à l'époque préindustrielle. La chaleur écrasante qui en découle peut aggraver les troubles cardiaques et pulmonaires, en particulier quand la pollution est très élevée, et empêcher les gens de se concentrer et de travailler. Ces effets sont particulièrement prononcés dans les villes densément peuplées, où l'effet d'îlot de chaleur exacerbe la situation.

En Inde, les températures élevées sont vite mortelles quand elles sont couplées à l'humidité ambiante, car il devient plus difficile pour le corps humain de se rafraîchir en suant. En 2022, les températures ont atteint le nouveau record de 49 °C en Inde, et désormais, en mai et juin, les journées bien au-dessus de 40 °C y sont fréquentes dans presque toutes les grandes métropoles.

Un réchauffement climatique de 2 °C, jalon que la planète est bien partie pour dépasser,

entraînera une multiplication par six du nombre de canicules en Inde, selon un article scientifique de 2018. Une autre étude, parue en 2023, a conclu que plus de 600 millions de personnes en Inde – c'est plus que dans tout autre pays – seront exposées à une chaleur sans précédent d'ici à la fin du XXI^e siècle si on n'enraye pas la pollution au CO₂.

Kunwar ben Chauhan reste angoissée en repensant à la vague de chaleur qui a englouti Ahmedabad en 2010. Quand le mercure a dépassé 46 °C, elle a compris qu'elle n'avait nulle part où mettre sa famille en sécurité. Même rester chez elle était pénible : à cause de la mauvaise ventilation, des murs en ciment et du toit en tôle, il faisait encore plus chaud dedans que dehors.

Durant ce mois de mai là, à cause d'un cyclone qui se déplaçait lentement, la période précédant la mousson à Ahmedabad avait été encore plus étouffante qu'à l'accoutumée. Plus de 1300 personnes sont mortes, les hôpitaux étaient submergés et, signe d'un tournant dystopique, 400 chauves-souris sont mortes de chaud. L'expansion de la ville s'étant faite aux dépens de la végétation, il y avait moins d'arbres pour se mettre à l'ombre et rafraîchir l'atmosphère.

Braver la chaleur pour travailler. Abhiyant Tiwari, spécialiste du climat et de la santé publique qui a conseillé la municipalité à l'époque, se souvient : "Ça été notre signal d'alarme. Nous avons décidé de travailler sur l'extrême chaleur pour être préparés en cas de redite."

Une dizaine d'années plus tard, le dérèglement climatique rend les canicules saisonnières plus intenses et plus longues, mais Ahmedabad a appris à mieux les gérer. Les personnes comme Kunwar ben Chauhan comprennent aujourd'hui ce qu'est une vague de chaleur et les risques qui en découlent. Et, surtout, elles ont des moyens d'en atténuer les effets.

Sur les conseils de la Sewa, Kunwar ben Chauhan a enduit son toit en tôle de peinture antichaleur. Maintenant, les températures chez elle sont tolérables en journée, ce qui permet à ses enfants d'y passer du temps confortablement, et ses stocks de viande ne risquent plus de se gâter. Mais quand le mercure grimpe, les femmes comme elles restent confrontées à un dilemme : rester à la maison et perdre un jour de revenus ou braver des conditions dangereuses pour gagner leur vie ?

"Elles se font des ampoules aux mains en manipulant des outils brûlants, elles subissent des fausses couches et souffrent d'infections urinaires et de céphalées, détaille Kathy Baughman McLeod, directrice de l'Adrienne Arsht-Rockefeller Foundation Resilience Center, qui apporte un soutien financier à la Sewa et subventionne la police d'assurance. L'essentiel, c'est de protéger leur santé pour qu'elles puissent protéger leur source de revenus."

Cette fondation pour la résilience prend actuellement en charge l'assurance, afin que les femmes n'aient à verser que 1 dollar symbolique pour être éligibles à des indemnités de 85 dollars maximum [environ 78 euros] quand les températures cumulées sur trois jours atteignent un

À la une



"COMMENT SERA LA VIE À 50 °C"

Il est venu le temps des canicules à répétition.

Visão consacre un numéro spécial aux conséquences des épisodes de chaleur extrême, qui seront plus fréquents à l'avenir dans les grands centres urbains – appelés à une révolution s'ils ne veulent pas se transformer en "déserts apocalyptiques". L'hebdomadaire portugais avance des pistes pour que l'on "s'adapte aux vagues de chaleur extrême, amenées à être plus régulières", et passe en revue les défis qui s'imposent aux villes, à l'agriculture, à l'organisation du travail, à l'économie, au tourisme ou encore à l'école.

✎ Dessin d'Eva Vázquez paru dans Harvard Magazine, Cambridge (États-Unis).



certain seuil, comme 134 °C (s'il fait par exemple 43 °C, 42 °C et 49 °C trois jours d'affilée). Ces travailleuses gagnent en moyenne 3 dollars par jour [2,80 euros].

Kathy Baughman McLeod explique que son organisation a mis au point un algorithme qui intègre d'autres indicateurs, comme les températures nocturnes, la couverture nuageuse et la pollution atmosphérique.

D'autres organismes envisagent des méthodes encore plus sophistiquées. À Londres, Global Parametrics travaille avec l'ONG locale Mahila Housing Trust afin de concevoir un dispositif différencié, où plusieurs niveaux de chaleur déclenchent des indemnités en conséquence. Mahila mène actuellement des sessions de formation et de sensibilisation, et pense lancer le produit dans trois villes indiennes, dont Ahmedabad, en 2024.

Convaincre. Le meilleur moyen d'assurer la viabilité de ce produit est de le déployer sur une vaste étendue géographique afin de répartir le risque, précise Wendy Smith, responsable impact et critères environnementaux, sociaux et de gouvernance pour Global Parametrics. *“L'objectif, c'est une solution qui ne prend pas fin à l'issue de la période pilote, qui dure un ou deux ans”,* dit-elle.

Les initiatives indépendantes dirigées par des collectifs locaux, comme la Sewa et Mahila, sont une dimension cruciale du parcours d'Ahmedabad vers l'adaptation climatique, mais c'est la coordination de la municipalité qui a vraiment permis de faire baisser la mortalité due à la chaleur. Et ça n'a pas été facile.

Après la canicule de 2010, les dirigeants d'Ahmedabad ont voulu importer les stratégies qui fonctionnaient dans d'autres pays en développement, mais n'en ont trouvé aucune, explique Abhiyant Tiwari. Alors ils ont étudié ce qui avait été fait à Chicago après qu'une vague de chaleur avait fait 739 morts, en 1995. Ils ont aussi examiné les mesures européennes après la canicule de 2003, qui a entraîné une surmortalité de 30 000 personnes. Par exemple, un système d'alerte précoce a été mis en place pour prévenir la population et déclencher une intervention d'urgence coordonnée dans tous les services publics.

En 2013, Ahmedabad est devenu la première ville du sous-continent indien à instaurer un plan d'action contre la chaleur. Les autorités locales ont alors fait face à un premier défi : convaincre le grand public que la chaleur était un problème.

“Quand on vient d'un pays tropical, on pense à tort qu'on supporte bien la chaleur et qu'elle ne nous affecte pas”, précise Abhiyant Tiwari, qui supervise maintenant les initiatives en matière de chaleur en Inde pour l'ONG américaine Natural Resources Defense Council.

L'obstacle suivant a été la communication du message aux populations les plus pauvres, qui souffrent le plus de ces températures écrasantes. La municipalité a envoyé des alertes par SMS et sur WhatsApp, et publié des communiqués de presse et des messages dans l'espace public, mais les plus vulnérables à Ahmedabad sont souvent analphabètes. Les autorités ont donc enjoint à



↑ Dessin de Skazhenyk, Ukraine.

“Quand on vient d'un pays tropical, on pense à tort qu'on supporte bien la chaleur et qu'elle ne nous affecte pas.”

Abhiyant Tiwari,
SPÉCIALISTE DU CLIMAT ET DE LA SANTÉ

des soignants, à des chefs locaux et à des animateurs radio de transmettre des avertissements liés à la météo et des conseils pour se rafraîchir.

“Ce qui fonctionne dans les groupes aux revenus modestes, c'est la bouche-à-oreille”, affirme Rajeswari Gorana, consultante auprès de Mahila, organisation également pionnière des toits rafraîchissants dans la ville. Elle raconte : *“Il a fallu sensibiliser les femmes, les former et leur donner les moyens de manier des concepts tels que les vagues de chaleur, les températures en intérieur et la ventilation.”*

Un système d'alerte assorti d'un code couleur s'est révélé le plus efficace. Le jaune indique une journée chaude, entre 41,1 °C et 43 °C, tandis que l'orange annonce une fourchette de 43,1 °C à 44,9 °C. Le rouge, niveau le plus élevé, est réservé aux jours où il fait plus de 45 °C.

Les jours jaunes, les hôpitaux, écoles et groupements professionnels distribuent des prospectus et des affiches qui présentent des astuces pour éviter le stress thermique. Des agents dans les transports installent des ventilateurs et des stores dans les gares ferroviaires et routières, et distribuent de l'eau potable. Les attachés de presse à la municipalité font des points avec les journalistes locaux.

Les mesures montent en puissance avec la hausse des températures. Les jours rouges, les temples, bâtiments publics et centres commerciaux se transforment en centres de rafraîchissement où les habitants peuvent avoir accès à la climatisation et à l'eau. Les hôpitaux créent des services où les soignants sont formés au traitement des insolation, des crampes, de la déshydratation et des inflammations cutanées. Les personnes qui travaillent dehors modifient leurs horaires pour éviter le pic de chaleur.

“Aujourd'hui, les habitants d'Ahmedabad – des plus pauvres et vulnérables à ceux qui vivent dans les meilleures conditions – parlent de la chaleur et reconnaissent ses effets”, témoigne Tejas Shah, adjoint à la santé à la mairie.

Avant le lancement de toutes les mesures, le nombre moyen de morts dans la ville en mai et juin était de 20 à 30 % supérieur au reste de l'année, ajoute-t-il. Et si l'Inde ne compile pas de données complètes et détaillées sur les causes des décès, les cinq principaux hôpitaux d'Ahmedabad ont enregistré 65 morts liées à la chaleur et 274 insolation pendant la canicule de 2010. En 2023, il y a eu 46 insolation et aucune mort liée à la chaleur pour l'instant, selon les chiffres les plus récents de la ville.

L'histoire d'Ahmedabad montre toutes les vies qui peuvent être sauvées grâce à l'anticipation, même quand les moyens sont limités. Reste que ce n'est là qu'une partie de la bataille à mener contre la chaleur écrasante dans le pays le plus peuplé du monde.

Une stratégie nationale plus ambitieuse, le plan d'action pour rafraîchir l'Inde, qui détaille les mesures à prendre pour maîtriser la hausse des températures ces vingt prochaines années, n'a pas de budget. Dans d'autres régions du pays, de nombreuses villes restent ainsi démunies vis-à-vis de la hausse des températures.

“Certaines villes prennent des initiatives de façon éclairée, mais dans l'ensemble le rythme n'est pas assez soutenu”, déplore Anjali Mahendra, directrice des recherches internationales au World Resources Institute's Ross Center for Sustainable Cities.

L'ampleur du défi est indéniable, à voir l'un des plus anciens marchés d'Ahmedabad, près du quartier historique de Lal Darwaja. Tous les jours, des centaines de marchands y installent de petites échoppes de fortune le long d'étroites allées. Les lieux sont très animés. L'odeur de la nourriture et les bavardages des acheteurs et vendeurs emplissent l'atmosphère étouffante.

Un véhicule arrive pour livrer des bonbonnes réutilisables d'eau aux commerçants qui en ont les moyens. Avec la hausse des températures, les malchanceux ne peuvent plus cacher qu'ils souffrent. Ceux qui travaillent sans pouvoir se mettre à l'ombre trouvent les premiers et ferment tôt. Les légumes et les fleurs flétrissent. Avec le temps, les tissus et plastiques colorés s'affadissent, ce qui les rend invendables.

“Le verre de ces cadres s'est fissuré, alors je ne peux plus les vendre”, se lamente Nathi ben Jagdish bhai Parmar, vendeuse d'articles et de décorations pour la maison. *“Je vais devoir assumer toutes ces pertes”,* précise-t-elle en montrant les décorations murales qui ont blanchi sous l'effet du soleil.

À quelques mètres, Shobha ben Viram bhai Mithapara, qui a souscrit à l'assurance de la Sewa, compte sur un parasol et une glacière pour tenir tout au long de l'après-midi. L'assurance la sauvera les jours les plus chauds, mais elle s'inquiète quand même pour l'avenir. *“Il nous faut des innovations pour préserver la fraîcheur”,* résume-t-elle. *Il nous faut quelque chose de durable et écologique.”*

—Shruti Mahajan et Laura Millan,
publié le 19 juin

SOURCE



BLOOMBERG.COM

New York, États-Unis
[bloomberg.com](https://www.bloomberg.com)

Bloomberg.com est le média en ligne qui couvre l'actualité économique. Il appartient à Bloomberg, le groupe d'informations financières et économiques créé par l'ex-trader et milliardaire Michael Bloomberg.

CHAUD PARTOUT

Depuis plusieurs mois, des températures particulièrement élevées sont enregistrées dans de nombreux pays, malmenant leurs habitants. Avec le dérèglement climatique, cette situation est amenée à se reproduire de plus en plus fréquemment.

Le 6 juillet, la Terre a connu son jour le plus chaud depuis que les relevés de températures existent. Ce jour-là, la température à 2 mètres d'altitude était de 17,23 °C en moyenne, selon les données de la National Oceanic and Atmospheric Administration (NOAA), aux États-Unis, compilées par l'université du Maine. Trois jours plus tôt, elle était de 17,01 °C et c'était la toute première fois que la température moyenne du globe dépassait 17 °C.

Ce record doit être corroboré par d'autres mesures, mais déjà les données du service européen Copernicus vont dans le même sens. Selon celui-ci, en juin, les températures étaient 1,46 °C au-dessus du niveau préindustriel, proche de seuil de 1,5 °C fixé par l'accord de Paris. Au Royaume-Uni, par exemple, le Met Office a annoncé que ce mois de juin avait été le plus chaud depuis que les enregistrements de la température atmosphérique existent.

“L'accélération de la hausse des températures au cours des derniers mois a stupéfié les scientifiques.”

The Guardian, QUOTIDIEN BRITANNIQUE

Pour quelques heures d'air conditionné

●●● Pour permettre à ses résidents de supporter les températures extrêmes qui l'accablent depuis la mi-juin, la ville de La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, a annoncé l'ouverture de “centres de refroidissement” : des établissements climatisés et plus frais, comme les églises, où de l'eau potable est disponible. Il faut dire que l'humidité élevée de cette région des États-Unis rend encore “plus

“L'accélération de la hausse des températures au cours des derniers mois a stupéfié les scientifiques. Ils l'expliquent par la concomitance de plusieurs facteurs, incluant la crise climatique provoquée par l'activité humaine et le retour du phénomène météorologique El Niño”, précise The Guardian dans une newsletter.

Cela dit, les habitants de nombreux pays n'ont pas attendu ces informations pour expérimenter dans leur chair les effets du réchauffement de la planète. Dès le mois d'avril, en Espagne, le mercure a atteint 38 °C, avec par endroits des températures “plus élevées de 6 à 10 °C que la normale à cette époque de l'année”, rapportait le site espagnol Público. Une chaleur inhabituelle et particulièrement précoce pour un pays de l'hémisphère Nord.

En avril toujours, le Cambodge et la Thaïlande suffoquaient en attendant les pluies de la mousson, avec, au centre de Bangkok notamment, une température ressentie de 54 °C. Plus tard, les chaleurs extrêmes de mai-juin ont provoqué des pénuries d'électricité au Vietnam et au Bangladesh. À la mi-juin, une température de 41 °C a été relevée à Pékin. C'est la plus élevée pour un mois de juin dans la capitale chinoise depuis le début des relevés.

De son côté, l'Inde déplore des hôpitaux submergés et une centaine de morts en raison de la vague de chaleur extrême qui touche depuis juin deux de ses États les plus peuplés. L'autre côté de la planète n'est pas épargné. Au Mexique, les températures anormalement élevées ont tué au moins 112 personnes depuis le mois de mars, indique CNN. Plus au nord, une immense masse d'air chaud emprisonnée par des pressions atmosphériques élevées écrase la Louisiane, le Texas et l'Oklahoma sous un dôme de chaleur depuis plus de deux semaines.

Ce tour du monde des vagues de chaleur au cours des derniers mois n'est pas exhaustif, mais il illustre la nécessité d'agir pour (sur)vivre dans un monde en surchauffe. Les villes, en particulier, vont devoir se réinventer, car la concentration des bâtiments et l'imperméabilisation des surfaces fonctionnent comme des amplificateurs de chaleur : ce phénomène appelé “îlot de chaleur urbain” rend les agglomérations encore plus chaudes que les campagnes avoisinantes.

— *Courrier international*

difficile le refroidissement du corps quand les températures sont élevées”, prévient dans The Guardian Alicia Van Doren, qui a contribué à rédiger le récent rapport pour le département de la santé de la Louisiane sur les maladies liées à la chaleur. Selon elle, même quelques heures à peine de climatisation par jour sont utiles pour éviter les maladies et les troubles liés à la chaleur.

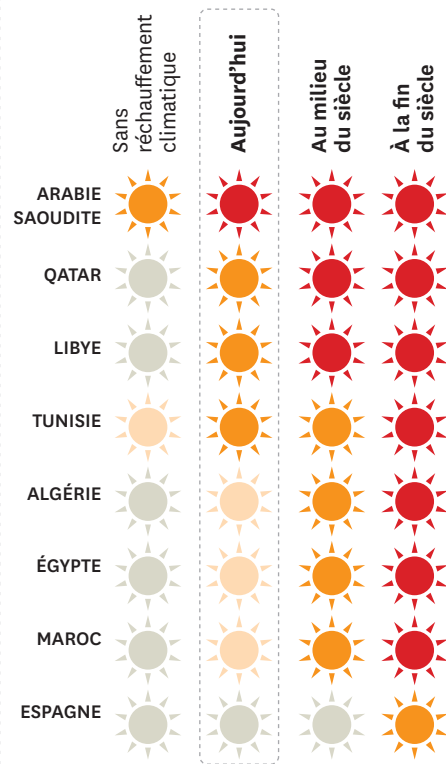
Contexte

INÉGAUX FACE À LA CHALEUR

Aux États-Unis, “même la chaleur pratique la discrimination”, raconte une chroniqueuse du Financial Times en poste à Chicago. “Beaucoup de quartiers pauvres et non blancs sont tout simplement plus chauds”, écrit Patti Waldmeir, notamment parce qu'il y a moins d'arbres dans ces zones défavorisées. Selon une étude nationale, la température est supérieure de 2,6 °C, en moyenne, dans les quartiers jadis visés par le redlining – des “zones rouges” à forte population noire, où les investissements étaient découragés. Plusieurs métropoles ont fait de “l'équité vis-à-vis des arbres” un objectif, recourant notamment aux “toits verts” et aux “chaussées fraîches” pour lutter contre les îlots de chaleur. Aux États-Unis, “le défi ne sera pas seulement de se préparer aux vagues de chaleur, mais de s'assurer qu'on ait tous d'égales chances d'y survivre”.

Le club des 50 °C

Probabilité que la température dépasse les 50 °C au moins un jour par an



* Une fois tous les 100 à 1 000 ans. ** Une fois tous les 10 à 100 ans. *** Au moins une fois tous les 10 ans.

SOURCE : “THE ECONOMIST” (N. CHRISTIDIS, D. MITCHELL ET P. A. STOTT, MAI 2023)

●●● Pour une étude parue en mai dans NPJ Climate and Atmospheric Science, des climatologues se sont intéressés à la probabilité que les températures maximales dépassent 50 °C dans 12 endroits sélectionnés autour de la Méditerranée et au Moyen-Orient. Ils ont exploré plusieurs scénarios en utilisant des simulations de modèles climatiques avec et sans l'influence humaine. “Nous observons que, sur tous les sites, les températures supérieures à 50 °C étaient extrêmement rares ou inimaginables à l'époque préindustrielle, mais dans le cadre du changement climatique provoqué par l'humanité, leur probabilité augmente rapidement”, écrivent les auteurs. The Economist décrypte : “Cela signifie plus de sécheresses et d'incendies”, et alerte : “Les températures extrêmes font fondre les routes, déforment les voies ferrées et rendent dangereux le travail en extérieur.”

En Sierra Leone, des toits réfléchissants pour refroidir les intérieurs

Dans la capitale, Freetown, une expérimentation a montré que la pose d'un film réfléchissant sur les toits réduisait sensiblement la température à l'intérieur des bâtiments ainsi équipés.

—New Scientist, extraits (Londres)

Des dizaines de milliers d'habitants de Freetown, en Sierra Leone, vivent dans des constructions informelles pleines de métal et des bâtiments en béton qui piègent la chaleur et rendent les canicules plus dangereuses. Une expérience montre qu'on peut réduire substantiellement la température à l'intérieur d'un bâtiment en posant un film réfléchissant bon marché sur les toits.

Depuis qu'elle est responsable de la gestion de la chaleur à Freetown, Eugenia Kargbo essaie toutes sortes de méthodes pour protéger la ville de la chaleur. Quand un groupe de chercheurs lui a proposé la pose d'un film sur les bâtiments de la ville, elle a pensé que ça valait la peine d'essayer.

La proposition émanait d'une association américaine appelée Meer (Mirrors for Earth's Energy Rebalancing, "Miroirs pour le rééquilibrage de l'énergie terrestre") qui avait mis au point un film rafraîchissant à partir de bouteilles en plastique recyclées et d'aluminium. En théorie, un bâtiment au toit couvert de ce film absorbe moins les radiations du soleil et est plus frais qu'un bâtiment au toit métallique ou goudronné. Ye Tao, le fondateur de l'association, était à la recherche d'un lieu où tester le système.

Il avait entendu parler des actions d'Eugenia Kargbo pour atténuer la chaleur à Freetown, comme la plantation de centaines de milliers d'arbres et l'installation de structures de plastique réfléchissant pour faire de l'ombre dans un marché. Il lui a donc demandé de tester son film.



Pendant la saison sèche, de décembre à avril, la température monte régulièrement au-dessus de 40 °C à Freetown et demeure élevée même pendant la nuit. Et les jours de forte chaleur devraient devenir plus fréquents avec le dérèglement climatique.

L'effet de l'îlot de chaleur urbain n'arrange rien : les zones urbaines sont plus chaudes que les zones rurales voisines, parce qu'il y a moins de végétation, moins d'air et davantage de matériaux absorbant la chaleur dans les bâtiments et sur les routes. Eugenia Kargbo s'intéressait à tout ce qui était susceptible de rafraîchir l'intérieur des bâtiments. Car ceux de la ville sont chauds et le deviennent de plus en plus. "Les chiffres montrent que tout Freetown est devenu plus chaud, mais certaines communautés ont plus chaud que les autres pendant la journée", insiste Eugenia Kargbo.

Quartier test. C'est surtout vrai pour les innombrables quartiers informels construits le long de la côte et sur les collines qui entourent la ville. La plupart des constructions possèdent des murs de béton non isolés et un toit en tôle ondulée qui absorbe et piège la chaleur.

Après avoir consulté la population, Eugenia Kargbo, d'autres responsables municipaux, Ye Tao et son équipe ont décidé de tester le film réfléchissant à Kroo Bay. C'est l'un des plus grands quartiers informels de Freetown, il compte plus de 10000 habitants qui vivent sur 1 km² environ.

Jalahan Sesay, un jeune diplômé de l'université de la Sierra Leone, a étudié les habitants dans le cadre du projet. Ils dorment en général dehors pendant la période la plus chaude de l'année parce qu'il est impossible de rester à l'intérieur, explique-t-il. La plupart des maisons n'ont pas de plafond entre l'espace de vie et le toit.

Ye Tao et son équipe ont posé un film réfléchissant sur le toit de deux résidences. Pour comparer l'efficacité de la méthode par rapport à d'autres, ils ont peint le toit d'une autre résidence en blanc et posé un toit en zinc sur une autre. Les quatre résidences étaient de construction similaire et leur toit faisait dans les 180 m².

Pendant la journée, la température de la résidence qui avait reçu le nouveau toit était inférieure de 1 à 2 °C aux niveaux relevés précédemment. La résidence peinte en blanc était plus fraîche

d'environ 3 °C. L'intérieur des deux résidences couvertes du film était plus frais de 6 °C, assure Ye Tao, et la température de leur toit était, en moyenne inférieure de 15 °C à ce qu'elle avait été sans le film.

Les familles qui vivent dans les bâtiments au toit miroir en sont contentes, affirme Sedie Sowa, un autre stagiaire du Meer qui a étudié les habitants de Kroo Bay.

Le niveau de rafraîchissement dépend en grande partie des conditions dans lesquelles se font les mesures, explique David Sailor, de l'université d'État de l'Arizona : le rafraîchissement obtenu en réfléchissant la lumière du soleil sera plus élevé les jours où les radiations solaires sont le plus importantes, par exemple. Cependant une réduction de 6 °C, c'est substantiel. "Il y a un gros potentiel là-dedans, non seulement en matière de confort mais aussi pour sauver des vies", ajoute-t-il.

Les tests se poursuivent, mais les résultats sont encourageants, et Eugenia Kargbo souhaiterait couvrir d'autres toits de la ville d'un film réfléchissant. Si on couvre tout un quartier, explique Tao, l'air qui circule entre les toits pourrait faire baisser la température dans des zones entières et pas seulement à l'intérieur de certains bâtiments.

—James Dinneen,
publié le 3 juin

SOURCE



NEW SCIENTIST

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire

84 215 ex.

newscientist.com

Soucieux d'écologie
et bon vulgarisateur,

New Scientist est

l'une des meilleures
revues d'information
scientifique du monde.
Créé en 1956, il réalise
un tiers de ses ventes
à l'étranger.

Il s'intéresse
particulièrement
aux développements
scientifiques et
technologiques
dans le domaine
de l'environnement
comme dans celui
de l'industrie ou, plus
simplement, dans
la vie quotidienne.



ET SI L'ARCHITECTURE ARABE TRADITIONNELLE ÉTAIT LA SOLUTION?

Moucharabiehs, petites fenêtres, matériaux respirants... Plutôt que de tabler sur la technologie pour adapter les villes au réchauffement climatique, peut-être faudrait-il s'inspirer de l'architecture qui s'est développée au fil de siècles de chaleur dans le monde arabe.

A lors que les effets du réchauffement climatique deviennent de plus en plus palpables, les architectes planchent sur des "solutions de refroidissement" dans ce nouvel environnement plus chaud. Or "des réponses pourraient se trouver au Moyen-Orient", écrit le quotidien émirati anglophone **The National**.

Avant l'avènement de la climatisation (voir ci-contre), la région a, de tout temps, dû faire face aux températures élevées et à l'absence

relative de vent. S'y est donc développée une architecture adaptée.

"En Europe, en Asie et en Amérique, les villes se réchauffent. Les réponses ont toujours été plus ou moins les mêmes, considérant simplement que l'innovation technologique était une réponse. [...] Si vous observez l'histoire de cette région, aux prises avec des climats chauds pendant des siècles, il y a un incroyable savoir-faire", explique au *National* l'urbaniste émirati Ahmed ben Chabib.

Lui et son frère Rachid sont les commissaires de l'exposition "Hot Cities. Lessons from Arab Architecture" – ("Villes chaudes. Leçons de l'architecture arabe"), qui se tient au Vitra Design Museum, en Allemagne, jusqu'au 5 novembre prochain.

Grâce à des photos d'archives et des maquettes, l'exposition met en lumière des bâtiments construits en Afrique du Nord, dans le Levant et le Golfe.

"**Tours à vent**". Avec des spécificités locales, mais aussi des "éléments récurrents", explique le portail allemand **Qantara**, comme l'argile, "un matériau de construction traditionnel particulièrement respirant", les plafonds hauts et les dômes ou "les cours intérieures ombragées fournissant de l'air frais".

Qantara note que les "tours à vent" couramment installées sur les toits et destinées à diriger le flux des brises et la petite taille des fenêtres donnant sur l'extérieur sont également d'autres caractéristiques de l'architecture arabe.

Toutes ces spécificités s'appliquent aussi bien aux maisons, comme les habitations en brique crue que l'on trouve dans les villages nubiens le long du Nil ou les riads marocains, qu'aux constructions plus importantes comme les casbahs, "isolées de l'extérieur" ou "les châteaux aux allures de forteresse" que l'on retrouve plutôt dans les régions rurales montagneuses.

Revenant sur la problématique du réchauffement climatique, Rachid ben Chabib estime que "les solutions n'ont pas besoin d'être révolutionnaires". Et de poursuivre : "Les métropoles du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord offrent déjà une mine d'idées sur la façon de s'adapter à la hausse des températures."

— **Courrier international**



DANS NOS ARCHIVES

courrierinternational.com

Courrier international a consacré de nombreuses unes de l'hebdomadaire et plusieurs hors-séries aux conséquences du dérèglement climatique et aux canicules à répétition.



Le hors-série "Climat : le temps de l'action" (février-mars 2023)



"Vivre avec la canicule" (août 2021)

← Dessin de Kazanevsky, Ukraine.

Golfe : haro sur la clim à tout va

●●● Dans les voitures, les logements, les musées, les centres commerciaux... "Dans les pays du Golfe, la climatisation est devenue si omniprésente que même au plus fort de l'été on sort souvent avec une petite veste pour se protéger du froid à l'intérieur", écrit dans **New Lines Magazine** Marwa Koheji, spécialisée dans l'étude du monde arabe à l'université de New York About Dhabi.

Dans son article, la chercheuse relate l'histoire de cette technologie, depuis son invention en 1902 aux États-Unis, pour contrôler la température et l'humidité d'une imprimerie, à son adoption en 1938 à Bahreïn puis dans tous les autres pays du Golfe, où elle est massivement utilisée aujourd'hui.

Si elle fait le constat que l'air conditionné est absolument partout – "sur nos existences, la climatisation exerce comme un charme maléfique que nous avons bien du mal à rompre", écrit-elle –, Marwa Koheji ne le défend pas pour autant. Elle évoque notamment la désagréable sensation "de vivre dans un réfrigérateur" dont se plaignent certains, celle que provoque l'air froid soufflant sur les nuques ou encore le choc thermique que subit le corps lorsqu'il passe d'un extérieur brûlant à un intérieur climatisé. Mais, surtout, la chercheuse déplore son empreinte : "Procédé très énergivore, la climatisation nous rafraîchit à l'intérieur mais réchauffe l'extérieur, et même la planète entière – et ce à la fois à travers sa grosse consommation d'énergie et l'emploi de fluides réfrigérants affichant un fort pouvoir réchauffant."



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Le Qatar climatise même l'extérieur

En 2019 déjà, **The Washington Post** alertait sur l'usage excessif de la climatisation dans le Golfe et notamment au Qatar. Dans ce petit pays riche de la péninsule arabique, la température moyenne a déjà augmenté de plus de 2 °C par rapport à l'ère préindustrielle, écrivait le quotidien américain. Il y fait si chaud que toutes les solutions sont explorées pour tenter de refroidir les villes.



De l'aide venue du ciel

●●● Une bonne isolation. Voilà ce qu'il faut aux maisons pour maintenir la chaleur à l'intérieur, au cœur de l'hiver, mais aussi pour éviter qu'elle n'entre l'été, quand la température extérieure est élevée. Sauf que, déplore la **BBC** : "Le Royaume-Uni a l'un des parcs immobiliers les plus inefficaces d'Europe. L'immense majorité des logements date d'avant les années 1970." Pour identifier les habitations à rénover en priorité, le pays pourra s'appuyer sur HotSat-1, un petit satellite lancé le 12 juin et conçu pour cartographier la signature thermique des bâtiments. Il pourra également repérer les structures et les espaces qui contribuent à exacerber l'effet d'îlot de chaleur urbain. Ainsi, espère le site de la chaîne britannique, "les autorités pourraient voir où planter des arbres pour rafraîchir l'environnement".

2,8

MILLIONS DE DOLLARS

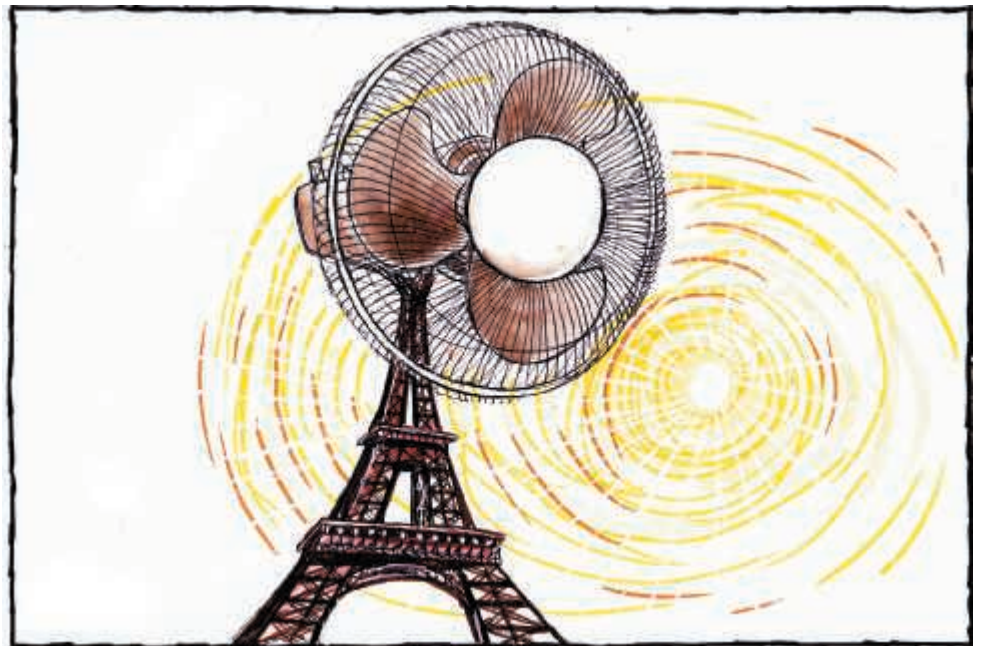
C'est la somme allouée par Phoenix, en Arizona, à l'Office of Heat Response and Mitigation, un département créé en 2021 entièrement consacré à l'adaptation de la ville à la chaleur. "C'est la première fois que des fonds publics sont affectés à un service de ce genre", précise **Grist**. Ses quatre employés sont chargés d'éviter les morts et de faire baisser les températures de la ville, et ils espèrent y arriver grâce à des initiatives à la fois simples, comme la distribution d'eau en bouteille, et ambitieuses, comme la multiplication par deux de la superficie arborée." Dans cet État de l'Ouest, la chaleur intense n'a rien de nouveau. Mais les choses empirent. Les 4,8 millions d'habitants de Phoenix ont dû affronter vingt-deux jours à plus de 43 °C en 2022, sans réel répit la nuit, et le nombre de jours au-dessus de ce seuil pourrait doubler d'ici à 2060. En 2014, le comté de Maricopa (dont le siège de comté est Phoenix) déplorait ses 61 premiers décès liés à la chaleur. Depuis, ce chiffre augmente chaque année. En 2021, 339 personnes ont succombé aux températures extrêmes. Le comté dispose d'un manuel d'adaptation à la chaleur de 120 pages recensant plusieurs mesures à mettre en œuvre, mais il a fallu cinq ans pour que les premières soient effectives.

→ Dessin de Haddad paru dans **Al Hayat**, Londres.

Repères

ALORS ON PLANTE ?

Face aux vagues de chaleur répétées, de plus en plus de villes songent à augmenter leurs surfaces végétalisées. C'est le cas de Paris, mais aussi de Charleroi, Liège ou Bruxelles, rapporte **Le Soir**. Les arbres présentent plusieurs avantages : ils apportent de l'ombre, où s'abriter, et par leur feuillage ils rejettent dans l'air l'eau absorbée par les racines – ce qui fait que leur "placement stratégique dans les villes peut contribuer à faire baisser la température ambiante de 2 à 8 °C", assure l'ONU. En outre, ils captent le CO₂, améliorent la qualité de l'air en filtrant les particules fines, et aident à préserver la biodiversité locale. Mais attention, prévient Benoît Moritz, architecte-urbaniste à Bruxelles : "Végétaliser, c'est intéressant lorsque cela s'accompagne de mesures de gestion et de rétention de l'eau pluviale."



Un "plan d'urbanisme bioclimatique" pour Paris

La mairie de Paris a voté le 5 juin un plan d'urbanisme qui intègre au premier plan la lutte contre le réchauffement climatique. La capitale prévoit notamment de créer 300 hectares d'espaces verts.

Les différents groupes politiques qui composent la majorité à la mairie de Paris ont mis de côté leurs habituelles dissensions pour aboutir à un nouveau plan local d'urbanisme (PLU) "bioclimatique", voté le 5 juin dernier par le conseil municipal. Le texte, qui devra passer l'étape du contrôle de légalité avant d'être définitivement adopté, début 2025, est d'ores et déjà présenté par la municipalité comme un "moment décisif" dans la "lutte contre le dérèglement climatique". Il devrait aussi permettre à la ville de s'adapter à la hausse des températures.

Avec ce nouveau plan, "Paris aspire à devenir une référence planétaire en matière de transition écologique", renchérit le quotidien espagnol **La Vanguardia**. Le dernier plan d'urbanisme, qui datait de 2006, promettait d'accélérer la construction de logements sociaux. Un objectif renouvelé en 2023, qui va cette fois-ci de pair avec l'accent mis sur la transition verte de la capitale. "Ce plan a pour objectif de multiplier les arbres : 300 hectares devraient être plantés d'arbres d'ici vingt ans", détaille un journaliste italien sur son blog hébergé par **Il Sole-24 Ore**. Une manière de se rapprocher de la recommandation de l'Organisation mondiale de la santé, qui prescrit 12 m² d'espace vert par habitant dans les villes – quand Paris en compte pour l'instant six.

Pour la capitale, les objectifs à court et à long terme se multiplient. S'agissant des Jeux olympiques de 2024, le quotidien espagnol rappelle ainsi que Paris veut organiser "les JO les plus verts de l'histoire", avec une plus grande place accordée au vélo. La capitale s'était déjà engagée en 2018, avec le renouvellement de son plan climat élaboré à la suite de la COP21. Mais "les derniers étés ont tiré définitivement la sonnette d'alarme. Avec des épisodes de canicule très intenses et insupportables."

Une étude publiée en mars par la revue scientifique britannique **The Lancet** a ainsi désigné Paris comme la ville la plus mortelle du monde en cas de pic de chaleur. En cause, l'importante bétonnisation de la ville, qui réchauffe de manière substantielle l'air ambiant. Avec le développement massif des espaces verts, la capitale française peut donc espérer agir à son échelle sur le réchauffement de l'air et sur le bien-être de ses habitants. D'autant qu'à l'échelle nationale la France a fait un grand pas en avant depuis l'épisode de canicule de 2003. En Allemagne, où une Journée d'action contre la chaleur a été instaurée le 14 juin, l'Hexagone est cité en modèle. "Avec son plan canicule, la France est pionnière en Europe, et sert désormais de modèle à l'Allemagne", écrit la **Frankfurter Allgemeine Zeitung**.



REVUE
DE PRESSE



Oui, je m'abonne pour 13,25€ par mois
par prélèvement automatique, au lieu de ~~24,22€*~~.

Je reçois **en cadeau** 4 numéros supplémentaires de *Courrier international*. Je remplis le mandat SEPA ci-dessous.



* Prix de vente au numéro.



Tous les magazines **livrés** chaque semaine.

Tous les 2 mois, recevez un **hors-série**
qui décrypte de façon complète la presse étrangère sur un thème précis :
actualité, société, histoire... **Une collection à conserver !**

76 pages - Format : 230 x 295 mm - Prix public : 8,90 €



L'**accès au site Internet** en illimité
sur tous les supports numériques.

EN CADEAU

4 numéros supplémentaires
de *Courrier international*
si j'opte pour le **prélèvement mensuel**.



Mon premier prélèvement
aura lieu après la réception
de mes 4 numéros gratuits.

Je préfère payer en une seule fois.

Je règle 159 € par chèque bancaire
à l'ordre de *Courrier international*.

1 an - 52 numéros + 6 hors-séries + l'accès à la totalité du site Internet.



Abonnez-vous directement sur le site Internet
et profitez immédiatement du site

<https://abo.courrierinternational.com/auto2302>

J'indique mes coordonnées :

Monsieur

Madame

RCO23BA02

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CP

VILLE

Je remplis le mandat de prélèvement SEPA et je joins un RIB.

En signant ce formulaire de mandat, vous autorisez Courrier international SA à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Courrier international SA. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec celle-ci. Une demande de remboursement doit être présentée dans les huit semaines suivant la date de débit de votre compte pour un prélèvement autorisé.

Titulaire du compte à débiter

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : | | | | | Ville :

Désignation du compte à débiter

IBAN - Numéro d'identification international du compte bancaire

BIC - Code international d'identification de votre banque

RÉFÉRENCE UNIQUE DU MANDAT (RUM)

.....
Sera rempli par *Courrier international*

Paiement répétitif

Fait à :

Le :

Signature obligatoire

Organisme créancier :

Courrier international

ICS : FR11ZZZ396542

67-69, av. Pierre-Mendès-France 75013 Paris

Note : Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement. Vos droits concernant le prélèvement sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque. Les informations contenues dans le présent mandat, qui doit être complété, sont destinées à n'être utilisées par le créancier que pour la gestion de sa relation avec son client. Elles pourront donner lieu à l'exercice par ce dernier de ses droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, de portabilité, de limitation des traitements, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67-69, avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Pour toute réclamation : www.cnil.fr

trans-
versales.

économie

↓ Dessin de Martirena,
Cuba.

Pourquoi certains salariés trichent sur leurs horaires

Télétravail. Il y a les démotivés, et ceux qui mentent pour mieux concilier vie professionnelle et vie familiale. Mais il y a aussi des travailleurs à distance qui en font plus qu'ils ne devraient et préfèrent le cacher.



et exaspéré.” Pour certaines personnes, la solution consiste à resserrer le champ de leur attention. Que ce soit sur la famille, le ménage ou les loisirs.

Luisa*, 46 ans, chercheuse

“Je suis chercheuse et ça fait plus de dix ans que je travaille pour la mairie. Comme je venais d'un autre secteur, nous sommes convenus verbalement avec mon employeur que je commencerais à un échelon inférieur à mes qualifications et à mes activités. Après cette première phase, je devais rejoindre le bon échelon, mais j'attends toujours. Mes chefs me confient des tâches difficiles en échange d'un salaire moyen. Enfin, disons plutôt que je devrais accomplir ces tâches, mais qu'en réalité cela fait plusieurs mois que je ne les fais plus. Je n'ai pas d'autre choix que de démissionner : officiellement ou silencieusement.” “J'en fais de moins en moins et je me limite au strict minimum. Je suis physiquement présente, je réponds aux e-mails importants, je décroche le téléphone, je fais des petites choses. Mais l'essentiel de mon temps est investi ailleurs. En parallèle, je m'occupe de mon deuxième travail de maître de conférences, ou bien je travaille sur mon livre. Pourquoi je ne démissionne pas? Parce que ça me réjouit de voir comment on gaspille l'argent des contribuables en détournant le regard et en s'abstenant de toute initiative.”

Gontro*, 40 ans, enseignant en Basse-Saxe

“Je travaille souvent beaucoup plus que ce que je devrais pour finir tout ce que je

—Die Zeit, extraits (Hambourg)

En télétravail, certains salariés font du ménage au lieu de répondre à leurs courriels, d'autres regardent des séries ou gonflent le total de leurs heures supplémentaires. Il y a quelques semaines, Die Zeit Online a demandé à ses lecteurs dans quelles circonstances ils mentaient à leurs collègues et à leurs supérieurs. Plus de 800 personnes ont répondu.

Eli*, 26 ans, informaticien dans le BTP

“Je travaille souvent de chez moi et je triche tous les jours de manière phénoménale sur mes heures de travail. Aujourd'hui, j'ai déjà fumé deux pétards, j'ai regardé quatre épisodes d'Avatar. Le maître des éléments, je viens de me commander une pizza, et pendant tout ce temps j'apparais comme présent sur le logiciel téléphonique. Quand quelqu'un appelle, je décroche immédiatement et je fais le boulot. Ça n'arrive pas souvent, alors je ne

fais pas grand-chose. Ça fait très longtemps que j'ai perdu l'envie d'améliorer mon travail ou de participer à un nouveau projet. J'ai un très bon salaire et je travaille peut-être dix heures par semaine, alors qu'officiellement j'en fais quarante. Honnêtement, ça m'est égal. Si je me fais prendre un jour, ils n'auront qu'à me licencier.”

“Quand [un employé] s'identifie fortement à son travail et crée un lien solide avec l'entreprise, il ne triche pas”, explique la psychologue Birgit Langebartels. C'est toutefois souvent plus difficile avec le télétravail. Les collègues ne voient pas vraiment ce que vous faites ni les efforts que vous consentez. “Bon nombre de télétravailleurs se sentent invisibles et non reconnus pour leur travail”, poursuit-elle. Le sentiment d'appartenir à une équipe s'estompe, et ils perdent le contact avec l'entreprise.

Max*, 24 ans, employé de vente à Munich

“Les réunions en visio n'aboutissent à rien. Aucune décision. Du coup, je réduis la fenêtre

à un quart de mon second écran, et sur l'écran principal je fais un jeu vidéo. C'est parfait quand on a un peu de temps et qu'on a envie de jouer avec des amis. Finalement, on s'amuse bien, et il n'y a absolument aucune conséquence. Ça va faire trois ans maintenant. Ça ne me pose aucun problème. Je suis payé au résultat, pas pour me torturer l'esprit. On gère tellement de gens insupportables, il faut bien compenser comme on peut. Ma loyauté va à mes amis, à ma famille et à mon salaire à la fin du mois, pas à l'entreprise.”

Quand un salarié se livre à d'autres activités sur ses heures de travail, c'est en partie parce qu'il a cru que le télétravail permettrait effectivement de concilier vie privée et vie professionnelle, explique Birgit Langebartels. “Au début de la pandémie, on a eu l'impression qu'avec le télétravail on allait enfin pouvoir tout gérer, explique-t-elle. La famille, le travail, les loisirs, les amis... Sauf qu'on a vite compris que ce n'était pas le cas et qu'on était complètement dépassé

dois faire. Mon employeur ne doit pas le savoir. J'écris des e-mails à l'avance et je les envoie le lundi matin pour que ça ne se voie pas. Sur les devoirs, je ne note pas les vraies dates (par exemple, si je travaille le 24 décembre) pour camoufler toutes ces heures que je fais en plus.”

Un employé ne ment pas nécessairement parce qu'il travaille moins que ce qui est spécifié dans son contrat. Certains dissimulent le fait que leur travail leur prend beaucoup plus de temps qu'il ne le devrait. Ou que leur sens du devoir les oblige à faire régulièrement des heures supplémentaires ou à ne pas s'arrêter pendant le week-end. “Les gens gèrent différemment les exigences du travail hybride”, résume la psychologue. Ces personnes restent souvent connectées et travaillent tard le soir.

Falada*, 63 ans, collaboratrice dans la fonction publique

“Je travaille plus que ce que je déclare et je déborde parfois des horaires officiels. Il n'est

SCIENCES



La phagothérapie revient sur le devant de la scène

Santé. Cette médecine développée à l'époque soviétique fait appel aux bactériophages, des virus capables d'infecter puis de tuer les bactéries.

—The Economist, extraits (Londres)

C'est en jouant au golf que Barry Rud s'est rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond chez lui. Encore en pleine forme, cet homme de 60 ans, joueur de hockey dans sa jeunesse, était pourtant essoufflé dès qu'il faisait quelques pas. Les médecins consultés lui ont diagnostiqué une infection à *Pseudomonas aeruginosa*, l'une des nombreuses "superbactéries" résistantes aux antibiotiques les plus courants, et dont le nombre ne cesse d'augmenter.

Le cas de Barry Rud illustre à la fois un problème grandissant et une des solutions possibles. Les antibiotiques sont l'une des réussites les plus éclatantes de la médecine. Véritables remèdes miracles, capables de détruire les bactéries tout en épargnant les cellules du patient, ils ont rendu inoffensives bien des maladies autrefois dangereuses, comme le choléra ou la syphilis.

Leur magie commence toutefois à se dissiper. À force d'être exposés à cette menace pour leur vie, les bactéries ont fini par développer une résistance à de nombreux antibiotiques, ce qui rend les traitements moins efficaces. Une étude publiée dans *The Lancet* en 2022 estime que 1,2 million de personnes sont mortes d'une infection causée directement par les superbactéries en 2019, et que celles-ci ont joué un rôle dans 3,8 millions d'autres décès.

Comme aucun antibiotique n'était capable de le soigner, Barry Rud a tenté le tout pour le tout. Il s'est rendu à l'Institut George-Eliava de Tbilissi, en Géorgie, l'un

des rares centres de recherche consacrés à l'étude des bactériophages [ou phages], des virus capables de tuer les bactéries en les infectant. L'Institut George-Eliava les utilise comme des antibiotiques vivants pour essayer de guérir certaines pathologies humaines en rendant les bactéries malades.

Les recherches sur les phages n'ont pas vraiment dépassé les frontières de l'ex-URSS, à qui l'on doit la plupart des travaux sur le sujet. Cela fait des années que ces virus font partie de la pharmacopée géorgienne. À Tbilissi, on peut acheter ces petits flacons remplis d'un liquide amer riche en virus antibactériens dans n'importe quelle pharmacie. Aujourd'hui, compte tenu de la peur grandissante vis-à-vis des superbactéries, les laboratoires occidentaux commencent à s'intéresser aux bactériophages.

Icosaèdre. Contrairement à ce que leur nom laisse entendre, ils infectent leur proie plus qu'ils ne la mangent. Ils ont su tirer parti de l'abondance de bactéries au point de devenir les entités biologiques les plus représentées sur Terre. Les phages ressemblent pour la plupart à un croisement entre une sonde lunaire et une araignée. Leur tête icosaédrique (en forme de dé à vingt faces) renferme leur génome, et est reliée à une queue de protéines qui se termine par des fibres. Lorsqu'elles rencontrent un récepteur adéquat sur la paroi cellulaire d'une bactérie, ces fibres

attachent le phage à sa victime, et celui-ci perce la membrane de la cellule avec sa queue avant d'injecter son génome dans son hôte.

Leur qualité d'antibiotique vivant confère de nombreux avantages aux phages, du moins en théorie. Leur capacité de reproduction permet de réduire les doses initiales et, à la différence des antibiotiques chimiques, ils se multiplient aussi vite que leur proie, ce qui peut empêcher la bactérie de développer une quelconque résistance. Enfin, comme les cellules bactériennes et humaines présentent de multiples

différences, il y a peu de risque que les phages aient des effets néfastes sur les patients.

Il y a un siècle, les bactériophages représentaient l'une des armes antibactériennes les plus prometteuses. En 1919, Félix d'Hérelle, microbiologiste à l'Institut Pasteur, à Paris, s'en sert pour la première fois pour traiter un patient après en avoir lui-même ingéré une dose pour s'assurer de leur innocuité. L'un de ses collègues, un jeune chercheur géorgien du nom de George Eliava, rentre ensuite dans son pays fonder l'institut qui porte aujourd'hui son nom.

La découverte de la pénicilline en 1928 relègue toutefois les phages au second plan. La production de l'antibiotique explose durant la Seconde Guerre mondiale, et leur laisse peu de place.

Conséquence : les données sérieuses sur leur utilisation chez les humains sont

insuffisantes. Les rares études dont disposent les scientifiques concluent qu'ils ne sont pas dangereux pour les humains. Quatre analyses de la documentation disponible à ce sujet, toutes publiées depuis 2020, semblent également démontrer que les phages ne provoquent presque aucun effet secondaire.

Tourisme médical. Reste cependant à évaluer leur efficacité thérapeutique. Si les données empiriques recueillies ces dernières années sont encourageantes, les autorités de santé attendent des essais cliniques officiels à grande échelle. L'année dernière, un rapport publié par le panel de spécialistes de l'antibiorésistance, l'Antibacterial Resistance Leadership Group, a conclu que le manque de données sur les phages rendait leur usage clinique impossible. "Nous avons un retard immense à combler", reconnaît Steffanie Strathdee, directrice du Center for Innovative Phage Applications and Therapeutics [Centre de recherches sur les applications innovantes des phages et la phagothérapie] de l'université de Californie à San Diego.

Toutes ces incertitudes n'empêchent toutefois pas le développement du tourisme médical au centre de phagothérapie de la fondation Eliava. Chaque année, le centre accueille plus de 500 patients étrangers. La plupart, comme Barry Rud, payent 3900 euros pour deux semaines de traitement sur place et des flacons de phages à prendre chez eux pendant plusieurs mois. La clinique a déjà pris en charge des patients originaires de plus de 80 pays.

Le traitement se fait en trois temps. Il faut d'abord identifier la bactérie responsable de l'infection. C'est une étape cruciale, car certains phages ont une action tellement ciblée qu'ils peuvent avoir des effets différents sur deux bactéries pourtant issues de la même espèce. Il faut ensuite trouver un phage capable d'éliminer la bactérie en question. Pour cela, il suffit parfois aux scientifiques de



✍ Dessin de Belle Mellor
paru dans *The Economist*,
Londres.

consulter les phagothèques existantes. L'Institut George-Eliava en possède l'une des plus importantes. Mais dans d'autres cas, les chercheurs doivent trouver eux-mêmes le candidat approprié, en sondant en priorité l'environnement où se développent les bactéries qu'ils infectent. C'est une opération laborieuse, qui consiste souvent à fouiller les eaux usées ou les déchets hospitaliers, en général remplis de bactéries résistantes.

Enfin, le développement des phages doit être stimulé, et la solution obtenue purifiée. Si un nombre croissant de laboratoires peuvent aujourd'hui reproduire en partie cette procédure, l'Institut George-Eliava reste le seul capable de tout gérer de A à Z, de l'analyse biologique à la prescription, assure Vakhov Pavlenichvili, responsable de la production de phages à la fondation. Une expertise cependant de plus en plus répandue.

Cocktail. Ces trois dernières années, on a réalisé davantage d'essais cliniques sur les phages que durant les deux décennies précédentes. En 2022, l'entreprise portugaise TechnoPhage a terminé la phase de tests d'un cocktail de phages à destination des personnes diabétiques atteintes d'ulcères du pied. La firme espère lancer une deuxième phase plus tard dans l'année. BiomX, un laboratoire israélien, met quant à lui au point son propre cocktail capable d'éliminer la bactérie *P. aeruginosa*, responsable de nombreuses infections nosocomiales. De son côté, l'entreprise américaine Adaptive Phage Therapeutics a trois essais cliniques en cours : le premier concerne les infections opportunistes chez les malades de la mucoviscidose, le deuxième vise les infections liées aux prothèses articulaires et le troisième cible les ulcères du pied diabétique, tout comme celui de TechnoPhage.

Les adeptes de la phagothérapie se heurtent à un problème : les phages étant des organismes vivants, ils ne peuvent être brevetés. Une solution consisterait à éditer le génome des phages, puisque les génomes modifiés peuvent être protégés, et à le breveter. L'entreprise danoise Snipr Biome espère ainsi produire des phages modifiés capables de combattre les infections à *Escherichia coli*. Elle a déjà mené des premiers

Les défenseurs de la phagothérapie savent qu'elle ne remplacera pas les antibiotiques.

essais sur des humains, et compte bien obtenir l'aval des autorités de santé pour en faire d'autres à plus grande échelle dans le courant de l'année.

Si les phages ne peuvent être brevetés, leurs dérivés, comme des pansements ou des implants en contenant, eux, peuvent l'être. Adaptive Phage Therapeutics a ainsi déposé des brevets pour une partie de sa phagothèque ainsi que pour son procédé de fabrication à grande vitesse. L'entreprise espère pouvoir réduire à six mois le délai entre le moment où elle identifie une bactérie et celui où elle obtient l'autorisation de commencer une phagothérapie, alors que ce genre de démarches peut prendre près de quinze ans pour un nouvel antibiotique, assure Greg Merrill, son fondateur.

Les autorités sanitaires s'adaptent, elles aussi. Aux États-Unis, l'autorité américaine du médicament [FDA, Food and Drug Administration] a autorisé les laboratoires à accélérer leurs essais cliniques de premières phases. En 2018, les autorités belges ont classé les phages dans la catégorie des préparations magistrales, ce qui donne le droit aux pharmacies de vendre des phages sur ordonnance. Les chercheurs qui se sont battus pour cette réglementation souhaitent désormais que des changements similaires aient lieu partout dans l'Union européenne.

Il n'y a pas qu'en médecine que les bactériophages ont un intérêt. Ils sont utilisés depuis près d'un siècle contre la pourriture du chou, et des essais sont en cours sur les pommes de terre, le maïs, certains agrumes ou encore la vigne. Le secteur de l'élevage consomme de grandes quantités d'antibiotiques, administrés notamment aux porcs et aux bovins pour stimuler leur croissance. Une pratique qui favorise la résistance des bactéries aux antibiotiques.

L'entreprise norvégienne ACD Pharma a passé quinze ans à étudier les applications possibles des phages en pisciculture. En 2018, elle a mis sur le marché un produit capable d'éliminer une bactérie

chez les saumons. En 2022, ses ventes ont augmenté de 1000 %. Désormais, la firme tente d'adapter son produit à d'autres bactéries.

À l'heure actuelle, ces projets relèvent encore plus du rêve que de la réalité, et les questions se bousculent. Certaines sont importantes et conceptuelles : puisque les phages sont des corps étrangers, le système immunitaire des patients ne risque-t-il pas de produire des anticorps pour les neutraliser ? Cela pourrait notamment constituer un obstacle aux traitements de longue durée : si le système immunitaire d'un patient rejette les phages, ils ne seront pas aussi efficaces. Reste à savoir s'ils pourraient être modifiés pour contourner ce problème.

D'autres questions sont plus triviales mais tout aussi importantes : comment déterminer les meilleures posologies et les moyens d'administration les mieux adaptés ? Et comment savoir quel patient réagira le mieux au traitement ?

Même les plus ardents défenseurs de la phagothérapie savent qu'elle ne remplacera pas les antibiotiques. Ils espèrent cependant qu'elle permettra de soigner des infections résistantes aux autres traitements, ou d'accentuer l'efficacité des antibiotiques classiques. Pour y parvenir, les scientifiques doivent toutefois disposer des infrastructures nécessaires. "Nous pouvons soigner mille patients, mais pas un million", déclare le docteur Sturua, de l'Institut George-Eliava.—

Publié le 3 mai

SOURCE



THE ECONOMIST

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire, 1583955 ex.
economist.com

Fondée en 1843 par un chapelier écossais, cette institution de la presse britannique est la bible de tous ceux qui s'intéressent à l'actualité internationale. Aucun des articles n'est signé : une tradition de longue date que l'hebdomadaire soutient par l'idée que "la personnalité et la voix collective comptent plus que l'identité individuelle des journalistes".

LA LETTRE TECH



Tous les quinze jours, l'actualité de la Silicon Valley vue des États-Unis

PHILIPPE COSTE, à New York

Threads contre Twitter et horoscope IA

Elon Musk a réussi un exploit, celui d'ériger son premier concurrent crédible en héros angélique et en prétendu sauveur de la démocratie. Quarante-huit heures seulement après le lancement de Threads, rival de Twitter, Mark Zuckerberg, patron de Meta-Facebook-Instagram, pouvait déjà se targuer de 70 millions d'abonnés, et, comme le confirme **Axios**, des adulations unanimes des médias. Threads est certes un clone évident de la célèbre plateforme au petit oiseau bleu, mais il est dénué pour l'instant d'outils essentiels comme les hashtags permettant de suivre un sujet, de traduction des tweets..., pardon, des *threads*, et d'autres petits gadgets facilitant la vie des twittos.

Malgré ces carences temporaires, le nouveau réseau social présente un avantage patent : il n'est pas Twitter. Il s'affranchit de l'ambiance toxique, du festival de trolls sordides et des facéties égoïques de l'impossible Elon Musk. Mais pour combien de temps ? Non content d'avoir déjà provoqué Zuckerberg en duel, il menace de le traîner en justice pour plagiat et violation de la propriété intellectuelle. Threads répond qu'aucun ingénieur de Twitter n'a participé à la création du site. Par contre, les deux tiers des effectifs de Twitter ont été virés depuis le rachat par Musk, et personne ne leur reprochera d'émarger maintenant pour le nouveau concurrent. Avec un entrain décuplé par l'esprit de vengeance.

Bonne aventure

Il y a une file d'attente devant Iconic Magazines, l'un des derniers points de vente de journaux à New York. Mais les clients qui se pressent devant

cette boutique de Mulberry Street n'ont d'yeux que pour la machine à horoscopes de la start-up Costar, une armoire blanche à boutons noirs aux allures d'ordinateur antédiluvien qui répond gratuitement à leurs questions sur l'avenir avec l'aide de l'intelligence artificielle. Même le **New York Times** se perd en conjectures sur la passion de la jeune génération pour cette attraction de foire revue à l'ère des algorithmes, installée tout l'été dans NoLita, dans le nord de Little Italy, pour la promo d'une appli d'horoscopes nommée "The Void". Peut-être une forme de poésie surréaliste.

Après avoir tapé leur date, heure et lieu de naissance, les visiteurs, en tournant une grosse molette, peuvent choisir entre une centaine de questions, du genre : "Devrais-je fonder une secte ? Devrais-je quitter New York ? Ou comment pourrais-je mieux faire mon boulot ?" D'autres, à la lueur des planètes, souhaitent se faire indiquer leurs "red flags", les clignotants au rouge de leurs personnalités, tels la peur du rejet ou le perfectionnisme.

Les vrais astrologues apprécient peu cette concurrence, craignant que l'aura scientifique de l'intelligence artificielle ne brouille les cartes. Ils ne manquent pas de rappeler que ChatGPT raconte parfois n'importe quoi...—



SUR NOTRE SITE
courrierinternational.com

Inscrivez-vous sur notre site pour recevoir chaque mardi **La Lettre tech**.

360



MAGAZINE

Le dernier calligraphe de l'ourdou de Delhi • Culture ..42

Nashtifan, le village sous les vents • Voyage44

Épilez ce poil que je ne saurais voir • Histoire46

Mashama Bailey réinvente la cuisine noire américaine



SÉRIE 2/9
MILITANTS
DES SAVEURS

Son restaurant de Savannah, en Géorgie, était autrefois une gare routière où régnait la ségrégation.

Figure de la gastronomie américaine, Mashama Bailey donne ses lettres de noblesse à la cuisine des esclaves et l'ouvre à de nouvelles influences.

—*Financial Times*, extraits [Londres]

Je suis assise au bar du Grey, le restaurant de Mashama Bailey à Savannah [en Géorgie, sur la côte sud-est des États-Unis], où je déguste une crème de poisson sur une tranche de baguette. La lumière est tamisée. La crème en question m'évoque les vieilles salades de pommes de terre des pique-niques de ma tante. Mais la saveur est riche, acide, fumée, proche de l'œuf, légèrement sucrée. C'est du poisson-chat – m'apprend le serveur – qui a cuit toute la journée dans un fumoir, derrière le restaurant.

Deux terrines arrivent, carrées, d'un gris rosé, l'une garnie d'une cuillerée de pâté de porc, l'autre d'un œuf pickle. À l'œil, on dirait une nature morte tirée d'un livre de cuisine traditionnelle des années 1950. Au goût, c'est bien plus fin que ça. Une bouchée de l'une me donne envie de l'autre, jusqu'à ce que chaque terrine soit vide, ou presque. Je demande au serveur de me redire ce que je suis en train de manger. Du foie gras, me dit-il. De la terrine de foie.

Tandis que nous parlons terrines, toutes les lumières du restaurant s'allument tout à coup. Une lumière blanche et froide, comme si le coude de quelqu'un avait heurté par mégarde le mauvais interrupteur. Au plafond, des lampes globes fluorescentes, disposées comme des constellations. Elles jettent sur nous une lumière crue, brisant la magie du moment. Deux minutes plus tard, tout revient à la normale.

Je demande au serveur : "Tout va bien?" Il me tend un document plastifié sur lequel figure, sur trois paragraphes, un communiqué d'un artiste local, nommé Marcus Kenney. L'installation, y lit-on, a été inspirée pour partie par l'évasion de Harriet Tubman [une ancienne esclave et célèbre militante abolitionniste du XIX^e siècle]. Les "étoiles" du plafond rappellent celles qui ont guidé les fugitifs dans leur périple vers le nord

↓ Mashama Bailey a ouvert le Grey dans la ville de Savannah, où elle a passé une partie de son enfance.

Photo Rita Harper



SOURCE

FINANCIAL TIMES

Londres, Royaume-Uni

Quotidien, 128 000 ex.

ft.com

Fondé en 1888, ce journal à l'origine destiné "aux investisseurs honnêtes

et aux courtiers respectables" est aujourd'hui le quotidien financier et économique de référence en Europe. Immédiatement reconnaissable à son papier rose saumon, il a été racheté par le groupe japonais Nikkei en 2015.



via l'Underground Railroad [littéralement "le chemin de fer clandestin", un réseau d'itinéraires et de refuges utilisés par les Africains-Américains fuyant l'esclavage].

Construit en 1938, le bâtiment était autrefois une gare routière des bus Greyhound, où s'appliquait la ségrégation au titre des lois Jim Crow en vigueur dans les États du Sud [de 1877 à 1964]. Voyager en Amérique a toujours été un périple à haut risque pour les Noirs, qui se voyaient – et se voient encore souvent – prendre à partie, regarder de travers, tourner le dos.

Ahmaud Arbery, poursuit le communiqué, a été abattu par trois hommes blancs en 2020 tandis qu'il faisait un footing près de chez lui, à moins d'une heure de route

d'ici. Les lumières s'allument toutes les heures pendant deux minutes et vingt-trois secondes pour commémorer la date de son assassinat [le 23 février]. Et si la lumière est moche, c'est à dessein. Nous ne sommes pas censés être à notre avantage. Nous sommes censés nous regarder tels que nous sommes.

La suite arrive. Des bonbons à la betterave accompagnés de crème fouettée de feta. Du mafou local, un poisson squameux, à la chair blanche et ferme, qu'on trouve sur la côte sud, accompagné de chou romanesco vert fluo. La salle bruisse. Dans un coin dîne Jessica Harris, matriarche de l'histoire de la gastronomie africaine-américaine.

Mashama Bailey se penche soudain sur moi. "Il faut que je file", me glisse-t-elle, sourire aux lèvres. Nous avons passé la journée ensemble, pour l'achever dans son restaurant. En ce qui me concerne, je reste à table, sirotant mon verre à petites gorgées, observant cet endroit qui a été soigneusement restauré à l'identique, de sorte que le passé semble s'inviter parmi nous. Bon nombre des convives présents ce soir sont comme moi venus à Savannah exprès pour dîner au Grey.

L'Amérique a été construite, son économie forgée, ses champs cultivés, ses cuisines tenues par des gens réduits en esclavage. Ce que la plupart des gens appellent la "cuisine du Sud" consiste pour l'essentiel en un mélange de

traditions d'Afrique de l'Ouest et des peuples autochtones d'Amérique du Nord, mâtinées d'influences coloniales européennes. Le gombo est arrivé sur les navires négriers d'Afrique de l'Ouest. Tout comme le haricot de Lima, la pastèque et la patate douce. Le riz, l'une des cultures les plus lucratives des États-Unis, était ramassé par les Africains-Américains, qui ont amené avec eux leur savoir-faire, jusqu'à en faire un secteur florissant sur le nouveau continent.

La cuisine que l'on dit "américaine"? Noire, elle aussi. Le barbecue plonge ses racines en Afrique de l'Ouest, sans doute originaire du mot haoussa *babbake*, et les grands spécialistes des grillades étaient des esclaves. L'un des chefs les plus importants de l'histoire des États-Unis est pour ainsi dire inconnu au bataillon : James Hemings. Celui-ci s'est formé à Paris, avant de devenir maître-queueux à Monticello, le domaine de Jefferson, pour l'élite révolutionnaire américaine. De sa petite cuisine installée au sous-sol, il a perfectionné et popularisé les plats qui incarnent aujourd'hui l'Amérique : les frites, les crèmes glacées, le gratin de macaronis au fromage (mac and cheese).

Beaucoup d'Américains posent actuellement un regard critique sur l'histoire telle qu'elle leur a été enseignée, ce qui vient encore accentuer l'importance du travail engagé par Mashama Bailey. "C'est quoi, la cuisine noire aux États-Unis? C'est qui, les chefs noirs aux États-Unis? Et ça a été quoi, l'influence des Noirs américains sur la cuisine américaine?" interroge Mashama lorsque nous nous rencontrons, en mars. C'est ce que j'essaie de déterminer."

Nous sommes au parc Forsyth, à Savannah. Très vite, nous bavardons comme si nous nous connaissions depuis toujours. Nous apercevons son associé, John Morisano, qui traverse le parc dans notre direction. Tous deux sont en train d'ouvrir un restaurant à Austin, au Texas, et elle est en pleine formation des nouveaux chefs, ce qui n'est pas une mince affaire. John confie : "Ce qui est amusant, avec la cuisine de Mashama, c'est que tout le monde pense pouvoir la faire, à cause de l'aspect quelconque des plats. Puis ils goûtent, et ils disent : 'Attendez, mais vous avez fait comment, là?' Elle y a mis une vie entière, voilà comment elle a fait."

Mashama et moi traversons le centre-ville de Savannah jusqu'au Grey. Elle me confie vouloir s'investir davantage dans la vie politique locale. La façade Art déco du restaurant se dresse devant nous. Nous en franchissons le seuil, foulant le logo original des bus Greyhound, usé par des milliers de chaussures.

Le travail consistant à collecter des informations sur l'histoire africaine-américaine à travers le prisme de la gastronomie et à revendiquer cet héritage ne saurait se limiter à une seule personne. En 1976, un chef de renom, Edna Lewis, avait écrit *The Taste of Country Cooking* ["Le goût de la cuisine campagnarde", inédit en français], un livre de cuisine qui a fait date. Professeure honoraire au Queens College de New York et historienne de la gastronomie, Jessica Harris écrit sur la cuisine noire [depuis presque quarante ans]. Son livre paru en 2011, *High on the Hog* ["Les Quartiers nobles", inédit en français], a inspiré un docu-série de Netflix [*La Part du lion*, 2021] et poussé des centaines de chefs, de journalistes et d'universitaires à explorer plus avant et à codifier l'histoire de la cuisine africaine-américaine.

Dans une certaine mesure, dans le Sud, la méridionalité est au centre de tout. Les chefs les plus encensés de la région, les célébrités surtout, se focalisent

En bref

Aux États-Unis, une chef encensée

Déjà apparue en 2019 dans un épisode de *Chef's Table*, une série culinaire de Netflix, Mashama Bailey a continué de faire parler d'elle après la visite du *Financial Times*, en mars 2022. En juin 2022, elle a remporté le titre d'Outstanding Chef ("chef d'exception") aux James Beard Awards 2022, l'équivalent des Oscars pour le secteur américain de la restauration. Une première pour une femme noire – et "un honneur mérité, tant pour l'excellence de sa cuisine que pour l'atmosphère accueillante et chaleureuse qu'elle entretient inlassablement en cuisine et en salle", commente le magazine *Garden & Gun*, publié à Charleston (Caroline du Sud) et dévolu à la culture du sud des États-Unis. En plus du Grey, Mashama Bailey a ouvert à Savannah le Grey Market, un bistro qui propose des plats à manger au comptoir ou à emporter. À Austin, au Texas, elle cogère depuis 2022 deux adresses, le Diner Bar et un autre Grey Market.



souvent sur ce qui fait que tel ou tel ingrédient, recette ou saveur est typiquement méridional. Ce qui peut vite virer au gimmick. Ce qui rend Mashama si rafraîchissante, c'est notamment le fait qu'elle ne joue pas cette carte de la méridionalité. En ce moment, elle se plonge dans les traditions culinaires oubliées le long des côtes de Géorgie.

Parmi les ingrédients qui la passionnent, citons les cœurs de palmier. Il y a plusieurs siècles de cela, des palmiers poussaient en Géorgie, mais ils ont disparu depuis. Ils étaient appelés alors *swamp cabbage* ("choux des marais"). Mashama cherche actuellement un agriculteur de la région qui accepterait d'en refaire pousser pour elle.

Il y a aussi la sauce Cumberland, un condiment d'origine britannique souvent servi avec du gibier, généralement à base de citron et de porto. Mais, en Géorgie, une plante appelée "roselle" (ou oseille de Guinée) abonde. Elle tend donc à remplacer le porto dans la sauce servie au Grey. Elle a un goût aigre, floral, légèrement sucré.

"Mashama est raide dingue des vieux livres de cuisine", nous apprend Trevor Elliot, son chef de cuisine. Nous nous trouvons dans la petite cuisine du Grey, dans ce qui fut naguère le guichet de la gare routière. Trevor a quitté New York et sa scène gastronomique pour

travailler avec Mashama. "C'est une chose sur laquelle on s'est vraiment retrouvés. On adorait éplucher les vieilles recettes des années 1870."

Le vieux Savannah est une mosaïque de demeures victoriennes et de chênes vénérables d'où pendent des colliers de mousse espagnole. Les maisons, les statues, les rues et les parcs portent le nom de généraux de l'armée : Oglethorpe, Greene, Mercer [le premier, un colon britannique, a fondé Savannah en 1733, le deuxième s'est illustré dans la guerre d'indépendance des États-Unis, le troisième a combattu dans les troupes confédérées]... Comme il n'y avait pas de restaurants, leurs épouses avaient pris l'habitude de recevoir. Leurs cuisiniers étaient souvent des Africains-Américains dont les noms se sont perdus dans les brumes du temps.

Mais, d'après Trevor, on devine aux livres de recettes de l'époque que c'étaient des peintures. "Ces vieux bouquins, il n'y a pas d'images dedans, dit-il. Donc vous allez lire un truc du genre : pied de porc en gelée, et ça met vos neurones en mouvement." Il me montre une terrine de jarret de porc. Il dispose les jarrets dans une saumure, les fume, les braise, puis les plonge dans une gelée au bouillon de viande. Les cubes de gelée flagolent. "Joli", dis-je. "Oui", répond-il. "C'est de la très vieille école."

Mashama adore le *potlikker*, le jus qui reste au fond de la casserole après la cuisson des légumes verts. Un soir, en rentrant chez elle d'Austin, elle ne trouve qu'un frigo vide et un congélateur où se battent en duel quelques crevettes entières et un sachet de chou cavalier. Dans le garde-manger, de l'ail et des haricots de Lima...

Elle fait cuire le chou, puis se sert du jus de cuisson pour les haricots. Elle prépare de l'huile avec l'ail et les carapaces des crevettes, puis fait blanchir ces dernières. Non pas comme d'habitude, au court-bouillon avec du vin et du citron, mais dans le *potlikker* et l'huile de crevette. Résultat, un ragoût au goût de terroir, amer, à l'odeur forte et à la saveur riche. "Je n'avais jamais vu ça nulle part, confie-t-elle. Mais ça tenait parfaitement la route, et je m'imaginais tout à fait quelqu'un manger ce genre de plat il y a un siècle. Ces ingrédients, je n'en ai pas encore fait le tour."

Le *potlikker* a une histoire, lui aussi. Tout cordon-bleu qui se respecte, dans le Sud, sait que ce jus verdâtre est un concentré de saveurs. De nutriments, aussi : vitamine A, B et C, fer et potassium. Dans le Sud d'avant la guerre [de Sécession], les planteurs mangeaient les légumes verts et ne faisaient aucun cas du jus de cuisson, que les esclaves récupéraient pour nourrir leurs familles.

Des générations durant, les familles noires des États-Unis se sont ainsi servies du *potlikker* en cuisine. Des générations de familles de travailleurs pauvres, noires comme blanches, en ont tiré leur subsistance. C'était un plat du pauvre et un élixir. Mais y a-t-il une si grande différence avec le bouillon pour ramen d'un chef japonais ou la sauce tomate d'un cuisinier italien? Ce soir-là, Mashama s'est aperçue qu'elle pouvait standardiser le *potlikker*. Elle s'en sert désormais dans un large éventail de plats pour donner une petite note de terroir méridional.

Mashama est née dans le Bronx en 1974. Ses parents sont jeunes, et son nom veut d'ailleurs dire "surprise". Quatre ans plus tard, ils s'installent à Savannah, dont Mashama garde le souvenir d'une époque "pure et libre". C'est dans la maison de sa grand-mère, à deux pas, qu'elle engrange ses plus précieux souvenirs de cuisine. La mère de Mashama est l'une de ses neuf rejets, et Mashama fait elle-même partie des aînés d'une tribu d'une trentaine de petits-enfants. La maison de sa



↑ Avec son associé, John Morisano, Mashama Bailey a ouvert quatre restaurants au total, en Géorgie et au Texas. Photo Rita Harper



↑ Dans le centre-ville historique de Savannah, le Grey se distingue par sa façade Art déco. Photo Rita Harper

grand-mère est *“animée et aimante”*, la cuisine au fourneau rudimentaire et succulente. Quand elle cuisine, la grand-mère de Mashama lui dit : *“Aime tout [ce que tu as dans ton assiette]!”*

Quand Mashama a 10 ans, ses parents remontent dans le Nord et s’installent dans le sous-sol de la maison familiale de son père, dans le Queens. New York, c’est une autre chanson. *“J’ai compris tout de suite que je venais de perdre mon innocence. Il fallait que je protège qui j’étais et d’où je venais.”*

Pendant que ses parents jonglent entre plusieurs boulots, terminent leurs études et décrochent leurs diplômes de travailleurs sociaux, la cuisine devient pour elle une source de réconfort. Sa grand-mère paternelle est un vrai cordon bleu, avec des goûts plus raffinés. Ils vont chez Zabar, une épicerie juive, acheter des bagels et du fromage blanc à l’échalote. Sa grand-mère peut par exemple ouvrir *Joy of Cooking* d’Irma Rombauer [*“La joie de cuisiner”*, un livre culte, inédit en français] et préparer un goulash. C’est elle qui fait découvrir à Mashama les cuisines du monde.

Mashama récupère ses frères et sœurs après l’école et s’assure qu’ils ont mangé. *“J’ai été responsabilisée très jeune. Et j’en ai énormément voulu à mes parents pendant très, très longtemps, confesse-t-elle. Je crois que c’est une des raisons pour lesquelles je ne veux pas d’enfants, et pourquoi j’ai ce mode de vie indépendant, parce que j’ai l’impression d’avoir été dépossédée de ma jeunesse.”*

Après la fac, Mashama suit une formation de travailleuse sociale et décroche son premier emploi dans un foyer pour sans-abri du Queens. Elle déteste ça, se fait renvoyer et s’inscrit dans une école de cuisine. Elle devient la cuisinière attitrée d’une famille de riches blancs dans les Hamptons, ce qui n’est pas du goût de ses parents – *“ça leur rappelait la domesticité”* – puis pose ses valises chez Prune, un restaurant de Manhattan dirigé par la chef Gabrielle Hamilton. C’est par son entremise qu’elle rencontre John Morisano.

John et Mashama ont chacun quelque chose que l’autre recherche. John a fait fortune dans la tech. Il a quitté New York pour élire domicile à Savannah et a décidé d’achever sa carrière dans la restauration. Il veut

proposer une cuisine locale avec un service de qualité et des ingrédients de premier choix. Pour ce faire, il a racheté une gare routière désaffectée et cherche tous azimuts un chef et associé.

Après avoir rencontré quelques Blancs *“qui [lui] ressemblaient”*, il conclut que le meilleur choix pour un endroit où sévissait la ségrégation naguère serait une femme noire. Un homme blanc *“cherchant”* une femme noire? Mashama se méfie. Mais elle sait aussi que, si elle veut monter son propre restaurant un jour, elle aura sans doute besoin d’un investisseur blanc, ou d’emprunter à une banque tenue par des Blancs.

La rencontre a lieu en 2014. John lui montre les plans qu’il a imaginés pour les lieux. Il lui parle de l’ancienne *“salle d’attente réservée aux gens de couleur”* et de *“celle des Blancs”*, et elle comprend alors qu’il s’agit d’une ancienne

**“Je ne suis pas italienne!
Je ne veux pas essayer
de faire mien un héritage
qui ne m’a jamais appartenu.”**

Mashama Bailey

gare routière. *“Si j’ai pris l’avion à l’époque, c’était juste pour voir ce vestige de l’histoire du Sud, raconte-t-elle. Mais, à la seconde où je suis entrée, je me suis sentie chez moi. J’avais l’impression que c’était à moi. À nous. Je me suis dit, ma place est ici, c’est ce qui était écrit pour moi.”*

Nous sommes assises à l’étage du Grey, dans ce qui était dans le temps les toilettes réservées aux Blanches. Dessous, un espace exigu et bas de plafond abritait jadis la salle d’attente destinée aux gens de couleur et leurs sanitaires. La salle du haut est aujourd’hui une spacieuse salle privative, où l’on remarque encore au sol l’emplacement des toilettes et des murs.

“Quand je me suis installée à Savannah, confie Mashama, j’étais complètement dépassée.” À l’époque, elle n’a jamais dirigé de cuisine ni composé de menu. Elle teste les plats les uns après les autres, sans trouver tout à fait de cohésion entre eux. John mise sur une cuisine d’inspiration italienne. *“Au bout d’un moment, je lui ai dit :*

‘Je ne suis pas italienne!’ se souvient-elle en riant. Je ne veux pas essayer de faire mien un héritage qui ne m’a jamais appartenu.”

Mashama a besoin d’un fil rouge, quelque chose qui convoquerait le passé, qui serait incarné, quelque chose vers lequel elle pourrait revenir régulièrement puiser l’inspiration. Une fois qu’elle l’aurait trouvé, elle pourrait s’ouvrir à d’autres influences. Lui viennent alors à l’esprit deux personnes auxquelles elle doit ses souvenirs de cuisine : ses grands-mères. Non pas tant leurs recettes à proprement parler, mais plutôt leur flair. Ce n’est pas : *“Elles faisaient des légumes verts, donc je vais faire des légumes verts”*, mais plutôt : *“Est-ce que tu sais comment on fait ça?”*

Je demande à Mashama ce qui serait nécessaire, selon elle, pour redéfinir la cuisine noire aux États-Unis aujourd’hui. Il y a du chemin, me répond-elle. Jamais, sans doute, dans l’histoire du pays, les Noirs ne se sont vu donner autant l’occasion d’exprimer ce qu’est vraiment être noir, à la fois la joie et la souffrance.

“On nous a tenus à l’écart de tellement de choses que, le peu qu’on a, on n’a pas voulu le partager ou le transmettre, vu qu’on a le sentiment que c’est déjà trop peu pour nous. Quand on commence à le faire, ça réveille un traumatisme. C’est à cause de toutes ces fois où, quand on trouvait de la joie, quand on exprimait de la joie et qu’on essayait de la partager, on nous la prenait ou on se faisait exploiter. Et, vous savez, c’est violent.”

Petits, on nous apprend à se protéger, poursuit-elle. La génération de sa grand-mère ne parlait de rien. Celle de sa mère a commencé à parler. Et aujourd’hui, en 2022, les Noirs américains s’ouvrent plus qu’ils ne l’ont jamais fait. Ce travail de reconquête est collaboratif et pédagogique, et touche beaucoup de monde. Mais, pour toutes les raisons citées, *“le définir et l’exprimer à travers la cuisine, ça va prendre du temps, beaucoup de temps”*.

Mashama me confie qu’elle a *“tout fait, vers la trentaine, pour [s’]invisibiliser”*, et je lui demande ce que ça fait d’être encensée de la sorte. *“Un coup je perds mes moyens, un coup je suis hyper sûre de moi. Un coup je suis fière, un coup je suis terrifiée. Un coup j’ai peur, un coup je suis sur un petit nuage. Mais, surtout, je suis reconnaissante.”*

C’est ma dernière matinée à Savannah et je prends un café avec John. Je lui demande à quel point il est attaché à ce projet et au travail de Mashama aux nouveaux. Mashama a une vision rafraîchissante, me répond-il. Elle a un palais d’exception, il y a une vulnérabilité en elle, et elle n’a jamais voulu être célèbre. Et elle ne mâche pas ses mots.

“Si elle continue à développer sa patte et sa vision, pourrait-elle devenir la nouvelle Jessica Harris?” *“Oui, assure-t-il. Est-ce qu’elle a envie de marcher sur les traces de Jessica Harris, Edna Lewis et toutes ces femmes qui ont posé des jalons? Sans aucun doute. À mon avis, c’est d’ailleurs ce qu’elle devrait faire.”*

—Lilith Raptopoulos,
publié le 2 juillet 2022

LA SEMAINE PROCHAINE

Pedro Miguel Schiaffino,
amoureux de la jungle

Passionné par l’Amazonie, ce chef péruvien a été le premier, dans son pays, à en explorer les saveurs et les ingrédients.



À Delhi, le dernier calligraphe de l'ourdou

Au Bazar ourdou de la métropole indienne, tout le monde connaît Mohammad Ghalib. Ultime représentant de sa profession, il lutte pour préserver un art millénaire.

—Nikkei Asia (Tokyo)

Après avoir travaillé pendant quarante ans comme *katib* (calligraphe) au Bazar ourdou de Delhi, Mohammad Ghalib, 60 ans, se considère comme le gardien d'une tradition en voie de disparition.

Le bazar, connu pour sa riche culture littéraire, en particulier de langue ourdoue, a été pendant des siècles l'un des principaux centres d'impression et d'édition indiens. Des calligraphes professionnels y écrivaient livres, brochures, cartes, télégrammes et cartes postales. Cette tradition disparaît lentement depuis que le recul de l'illettrisme, l'imprimerie et le numérique facilitent la communication écrite. De nos jours, le Bazar ourdou est un nœud commercial et seul Ghalib y fait encore vivre la tradition de la calligraphie ourdoue.

Cet art est l'une des formes les plus anciennes du patrimoine culturel indien et remonte à l'âge d'or islamique de l'Inde,

entre les VIII^e et XIII^e siècles. Ghalib l'a appris enfant. À l'époque, les calligraphes étaient encore très demandés : on faisait appel à eux pour des panneaux, des couvertures de livre et des invitations de mariage.

Ils écrivaient dans divers styles qui étaient considérés tant comme de l'art que comme un vecteur de communication. Le *nastaliq*, par exemple, un style qui est largement répandu, possède une esthétique particulière : de longues lignes courbes et des voyelles représentées par des signes diacritiques. Le *naskh*, un autre style très répandu, se distingue par ses lignes claires, lisibles.

Maigres revenus. La vie de calligraphe de Ghalib a connu un changement spectaculaire ces dernières années. La librairie où il travaillait a été convertie en magasin de vêtements, et instruments et calames sont devenus difficiles à trouver parce que les entreprises qui les produisaient ont fermé. Ghalib travaille désormais

dans un coin d'une librairie fréquentée du vieux Delhi, près de la célèbre Jama Masjid, l'une des plus grandes mosquées du pays. Il a du mal à trouver des clients qui sont prêts à payer pour son art manuscrit, au lieu de faire appel à un travail de moins bonne qualité et moins cher produit par des machines.

Dernier *katib* vivant, Ghalib est bien connu dans toute la ville, et on vient toujours le voir depuis d'autres États, voire de l'étranger, pour lui passer commande, par exemple de distiques à afficher au mur ou de noms pour des pendentifs en argent. Cependant, ses revenus sont maigres. *“On ne m'invite jamais à écrire pour des livres ou des journaux, confie-t-il. Seuls les passionnés de calligraphie font appel à moi, pour écrire leur nom ou un distique.”*

La plupart du temps, Ghalib attend le client dans la librairie en faisant patiemment glisser son calame en bois sur des affiches. Une petite boîte contenant d'autres outils – plusieurs porte-plume en bois fixés par un élastique et

Langue officielle du Pakistan, l'ourdou est sous le feu des critiques des nationalistes hindous.

des encres, noire, blanche et rouge – se trouve à ses côtés.

Ghalib est né dans le district de Saharanpur, dans l'État de l'Uttar Pradesh, dans le nord du pays, et a appris la calligraphie dans un séminaire islamique. On lui a donné le nom de Mirza Ghalib, d'après le célèbre poète de langue ourdoue du XIX^e siècle Mirza Beg Asadullah Khan, également connu sous le nom de Mirza Ghalib. Il a passé trois ans à perfectionner ses talents de calligraphe avant de s'installer à Delhi pour trouver du travail, il y a quarante ans.

Au début, il avait constamment de quoi faire : il écrivait du contenu pour les journaux, des affiches électorales en ourdou et des textes pour le gouvernement du





←← **Mohammad Ghalib, en plein travail.**
Photo Mehran Bhat

← **Il a appris la calligraphie dès son enfance.**
Photo Mehran Bhat

✓ **Le Bazar ourdou de New Delhi où il exerce son art.**
Photo Firoz Bakht Ahmed

Parti du Congrès, à l'époque où Rajiv Gandhi était Premier ministre, c'est-à-dire de 1984 à 1989, des banderoles pour la fête musulmane de l'Aïd [El-Fitr] et pour Diwali, une fête importante pour les hindous, les sikhs et les jaïns, des invitations de mariage et des nécrologies traditionnelles.

“On recevait des commandes de tout le monde, des bureaux aux journaux, raconte Ghalib. Quand on écrivait, on avait pour instruction de retenir notre souffle pour empêcher la main de trembler. Il y a peu de gens qui parviennent à maîtriser l'art de la calligraphie de leur vivant. Quand on calligraphie des lettres, on s'assied d'une façon spéciale. Quand on écrit pour un journal, surtout, on y adhère.”

La calligraphie ourdoue est une forme d'art et un moyen de communication, déclare Ghalib. Et d'ajouter : “Cet art manuscrit est toujours supérieur au travail généré par ordinateur parce qu'il possède davantage de polices de caractères particulières et élégantes que la langue générée par ordinateur. La technologie a beau être allée très loin, elle n'arrive pas à la hauteur de l'art.”

Le déclin de la calligraphie ourdoue ne s'explique pas uniquement par la concurrence des ordinateurs. Même s'il est parlé par des dizaines de millions d'Indiens, l'ourdou est sous le feu des critiques des nationalistes hindous, qui le considèrent comme une importation étrangère – en partie parce que c'est la langue du Pakistan, ce pays voisin à dominante musulmane qui a fait partie de l'Inde jusqu'à ce que tous deux obtiennent leur indépendance du pouvoir britannique en 1947.

L'ourdou est la langue de certains des poètes et écrivains les plus célèbres de l'Inde. Citons entre autres Saadat Hasan Manto (1912-1955) et Ismat Chughtai (1915-1991), une écrivaine et réalisatrice

qui a reçu une décoration du gouvernement indien [la Padma Shri, attribuée entre autres à des personnes qui se sont illustrées dans le domaine de la culture]. Certains établissements scolaires indiens enseignent toujours principalement en ourdou et les examens s'y déroulent dans cette langue. Celle-ci est cependant devenue la cible de campagnes qui cherchent à minimiser l'impact culturel de l'islam en Inde.

Garder en vie le passé. Des pétitions ont demandé le retrait des mots ourdous des manuels scolaires, il y a eu des manifestations contre l'utilisation de l'ourdou dans les Parlements des États et des critiques à l'égard de l'art de rue en ourdou. L'année dernière, l'enseigne de prêt-à-porter Fabindia a retiré une campagne publicitaire après s'être vu reprocher de faire référence en ourdou à la fête hindoue de Diwali, ce qu'elle dément.

D'après Ghalib, la connaissance de l'ourdou décline chez les jeunes Indiens, ce qui annonce un avenir sombre pour la calligraphie ourdoue. Celle-ci requiert en effet une excellente maîtrise de la langue en plus des compétences artistiques.

“Il y a beaucoup de jeunes qui viennent me voir pour apprendre la calligraphie, mais comment peut-on la leur enseigner s'ils ne parlent pas la langue?” déplore-t-il. La calligraphie ourdoue est un élément important du patrimoine culturel que partagent l'Inde et le Pakistan, un moyen de garder en vie le lien avec le passé. “Apprendre ce qui touche à la calligraphie peut permettre de mieux comprendre cette forme d'expression artistique et de mieux connaître les riches traditions culturelles et artistiques de nombreuses communautés”, ajoute-t-il.

“J'en ai fait parce que je pensais que ce serait une carrière honorable, que je pourrais contribuer à notre culture et à la génération suivante, poursuit-il. J'ai passé toute mon enfance à perfectionner cet art et même si ma santé se dégrade chaque jour, j'ai décidé que je mourrai avec lui.”

—**Abrar Fayaz et Mehran Firdous,**
publié le 29 mars

SOURCE

NIKKEI ASIA
Tokyo, Japon
Hebdomadaire
asia.nikkei.com

Connu sous le nom de *Nikkei Asian Review* jusqu'en septembre 2020, le magazine *Nikkei Asia* conserve la même ligne éditoriale. Il fait partie du groupe Nikkei, qui possède entre autres le *Financial Times*.



Contrechamp

Sahla Gmati, pionnière en Tunisie

Sahla Gmati est la première femme à pratiquer la calligraphie en Tunisie. “L'encre est son arme, et ses dessins son seul exutoire”, relate **Raseef22**, qui dresse le portrait de cette Tunisienne au parcours exceptionnel. Le site panarabe a rencontré chez elle cette porte-parole d'un art classé au patrimoine immatériel de l'Unesco. Son histoire d'amour avec la calligraphie débute en 1998, lorsqu'elle entre au Centre national de la calligraphie, dans la médina de Tunis, une institution de référence créée en 1994. Sahla Gmati craignait à l'époque que cet art traditionnel ne disparaisse, tant le nombre d'élèves était bas. Depuis vingt-quatre ans, elle œuvre pour le démocratiser et faire connaître la beauté du style coufique – issu d'Irak et qui servait à copier le Coran – tel qu'il s'est

développé à Kairouan, ville sainte située dans le centre du pays. En Tunisie, la calligraphie est apparue au VII^e siècle avec la conquête musulmane de l'Afrique du Nord. Le président Kaïs Saïed cherche aujourd'hui à la faire rayonner davantage, avec le projet de construction d'un Centre international des arts de la calligraphie, selon **Raseef 22**. Cet art ancestral se popularise à présent et “se pratique non seulement sur le bois, mais également sur les vêtements et les poteries”, indique Sahla Gmati, qui participe à de nombreux événements culturels et anime des ateliers. Pour atteindre un large public, elle use de peinture à l'huile pour donner un aspect plus artistique et accrocheur à ses œuvres.



Courier Stories

Découvrez notre nouveau rendez-vous



L'actualité expliquée en infographies et en cartes.



Chaque semaine, les cinq infos qu'il ne fallait pas manquer en vidéos ou en images.



Décryptage. La techno au service de la censure en Chine

Pop culture, géopolitique, sports, société, sciences... Un nouveau format à retrouver chaque jour sur notre site et notre application.



Des articles plus pédagogiques et plus ludiques à partir de la presse étrangère.



Courier Stories
L'info prend de la hauteur

JOE MAGEE, ROYAUME-UNI / VICTOR HABBICK VISIONS/GETTY IMAGES / VÉRANE COTTIN



Nashtifan, le village sous les vents

Cette localité du nord-est de l'Iran est célèbre pour ses moulins à vent millénaires. En cours de restauration, ils deviennent une attraction touristique.

—Raseef22, extraits (Beyrouth)

Il y a mille kilomètres à franchir de Téhéran jusqu'au site de Nashtifan, situé à la frontière afghane et dont le nom en persan veut dire "morsure de la tempête".

Nous sommes quarante, originaires de Téhéran et de Mechhed, à séjourner dans la ville de Khaf [à quelques kilomètres au nord de Nashtifan], dans des éco-hôtels campagnards, situés devant un ensemble de vingt moulins qui s'élèvent à vingt mètres du sol. Nous veillons jusqu'à une heure avancée de la nuit au son du *dotar*, une sorte de luth à deux cordes, et de grands maîtres du *maqam* [chant traditionnel] de la région du Khorasan. Puis, le matin, nous allons à la découverte de ces fameux moulins, dans l'air printanier qui nous procure une brise qui rafraîchit l'air dans ce paysage désertique et aride.

Nous faisons face à un mur long de 65 pieds [environ 19 mètres] au-dessus

duquel se dressent ces fameux moulins à axe vertical. Notre guide et spécialiste du patrimoine local, Homan Bazmara, nous explique qu'ils sont construits dans des matières des plus basiques, telles que la brique, l'argile et le bois. Au rez-de-chaussée se trouvait la meule et un endroit de stockage pour le blé et la farine; au-dessus, les pales du moulin, faites de fines planches. Ces pales étaient enchâssées entre des murs, avec une ouverture large sur le devant, et une ouverture plus mince à l'arrière, pour limiter le risque de casse et s'assurer qu'elles tournent dans le bon sens.

Le bois provient du pin et la meule de quelque 900 kilogrammes de la montagne de Seno [localité située à 150 kilomètres de Nashtifan]. Une fois la pierre taillée pour lui donner sa forme circulaire, les habitants se mobilisaient pour l'amener jusqu'au moulin. Ils commençaient par la mettre à la verticale, puis plaçaient un axe en bois dans le trou en son milieu pour

y attacher des cordes de part et d'autre et la tirer à l'aide d'une vache.

Ils l'accompagnaient de chants, de poésie, de musique et de danse, puis sacrifiaient un mouton pour passer la meule sur le sang de l'animal, pour finalement, à l'arrivée au moulin, adresser leurs vœux au propriétaire.

L'Est iranien, et la région de Khaf en particulier, est balayé par les vents. Il y a le vent du nord, en provenance de la ville historique de Nishapur. Celui de l'est, du Herat, en Afghanistan. Celui qui descend de montagnes du Sistan, au sud, qui souffle pendant cent vingt jours par an, entre le milieu du printemps et la fin de l'été.

C'est cela qui a assuré la prospérité de la ville. Nashtifan n'est pas située au bord d'une rivière et verdoyante comme les autres villes du pays. Pourtant, les hammams, les mosquées et les *khan* [caravansérails] s'y sont multipliés grâce aux caravanes chargées de blé qui



↙ Les moulins à axe vertical de Nashtifan, en Iran. Photo Hadi Dehghanpour/Creative Commons

y convergeaient pour assurer l'approvisionnement en farine d'une partie de l'Iran et de l'Afghanistan.

Ces moulins à vent ont six siècles, mais il y en aurait eu même avant l'islam. La première mention écrite en revanche date de [la fin de] l'époque timouride, en 1507. Les habitants de la région étaient restés attachés au zoroastrisme au moment de l'arrivée de l'islam, et même encore après l'établissement d'un pouvoir musulman en Perse. Aujourd'hui, ils sont [majori-

Autrefois, les caravanes chargées de blé affluaient vers le site. La farine était vendue en Iran et en Afghanistan.

tairement sunnites], mais il y reste de rares vestiges du zoroastrisme, dont des adeptes de cette religion assurent des visites guidées.

Les grands explorateurs arabes ont eux aussi mentionné ces moulins à vent, à l'instar du fameux Ibn Battuta [au xiv^e siècle]. Ils auraient même été la seule chose qui ait étonné les Arabes lors de leur conquête de l'est de l'Iran.

Il y en aurait eu six cents, selon l'encyclopédie *Britannica*, et l'idée d'en construire s'est ensuite répandue au-delà de l'Iran après l'invasion mongole. Mais c'est à Nashtifan que l'ensemble de quelque vingt moulins est resté en activité jusqu'en 1990.

En 2002, l'Iran a pris conscience de l'importance de ce patrimoine. Il a commencé à consacrer un budget pour son entretien et sa reconstruction, et a présenté [en 2017] un dossier pour l'inscription des moulins sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, en commun avec l'Afghanistan voisin.

Depuis, les Iraniens aussi bien que des touristes étrangers en ont également fait leur destination, et ces moulins ont acquis une grande valeur symbolique, comme partie intégrante de l'histoire de l'Est iranien et de la gloire de cette ville désertique et aride.

—Amir Jaber, publié le 18 avril

SOURCE



RASEEF22

Beyrouth, Liban
raseef22.net

En arabe, *raseef* signifie "trottoir", celui des rues qui ont tant grondé lors des "printemps arabes". Et 22, c'est le nombre de pays membres de la Ligue arabe. Fondé au Liban en 2013, *Raseef22* s'inscrit dans la mouvance des sites d'information et blogs politiques qui ont vu le jour après 2011.

Le FESTIVAL DU Monde

15-16-17 septembre

67/69, AVENUE PIERRE-MENDÈS-FRANCE
PARIS 13^e

Visites
Ateliers
Débats
Spectacles

festival.lemonde.fr

©Jared Chulski



histoire. 

Épilez ce poil que je ne saurais voir

1^{er}-v^e siècle — Angleterre

De récentes découvertes rappellent à quel point la traque du poil était une obsession chez les Romains, pour des questions esthétiques mais aussi idéologiques.



—The Guardian (Londres)

Les fans des Monty Python le savent : les Romains n'ont rien fait pour nous. À part nous apporter le réseau sanitaire, la médecine, l'éducation, le vin, l'ordre public, l'irrigation, les routes, les aqueducs et la santé publique.

À en croire les spécialistes, la conquête romaine nous aurait également laissé en héritage les relations publiques, les snacks de rue, l'urbanisation, la monnaie, le calendrier, le chauffage par le sol et la bureaucratie.

À cette liste, l'English Heritage, chargé de la gestion du patrimoine historique en Angleterre, ajoute un nouveau point : l'épilation. *“Des douloureuses techniques d'épilation à la cire aux rasages abrasifs, notre obsession moderne pour l'éradication du poil remonte à l'époque romaine”*, annonce l'organisme à l'occasion de la réouverture d'un musée tout juste rénové.

Plus de 4 000 objets sont aujourd'hui présentés à la cité romaine de Viroconium, près de Wroxeter, dans le Shropshire [dans l'ouest de l'Angleterre], parmi lesquels une sélection lève un coin du voile sur les pratiques liées au bain et à la beauté dans l'Angleterre sous occupation romaine.

On peut notamment y admirer des pinces à épiler utilisées pour enlever des poils disgracieux, aussi bien pour les hommes que pour les femmes.

Ce lieu a d'ailleurs livré un nombre impressionnant de pinces à épiler, explique Cameron Moffett, conservatrice de l'English Heritage. *“On atteint un chiffre à peine croyable, s'exclame-t-elle. L'English Heritage dénombre 50 sites de vestiges romains, dont 10 où l'on a retrouvé des pinces à épiler. Au total, 94,6 % de ces pinces à épiler provenaient de Viroconium. Donc oui, je crois que nous avons trouvé la source.”*

La quantité de pinces retrouvées témoigne de la popularité de cet accessoire dans la Rome

antique. *“L'avantage de la pince à épiler, c'est qu'elle était simple, sans danger et bon marché – même si elle n'était malheureusement pas indolore”*, poursuit Moffett.

Ces pinces étaient utilisées par le personnel des thermes de Viroconium, qui proposaient aux clients de se débarrasser de leurs poils superflus.

Chez les hommes, la coutume voulait que l'on s'épile avant un exercice physique, comme la lutte, explique Moffett. Les Britto-Romains

Chez les hommes, la coutume voulait que l'on s'épile avant un exercice physique.

suivaient les tendances en vigueur à Rome, où la peau lisse était un critère de distinction par rapport aux peuples “barbares”.

Chez les femmes, c'était souvent une question d'esthétique. *“Il existe de très nombreuses sources écrites, dont Pline et Ovide, qui disent à quel point il était important de faire attention à sa pilosité, car Dieu sait qu'aucun homme ne risquait de s'intéresser à vous si vous aviez des aisselles poilues.”*

L'épilation était généralement confiée à des esclaves et n'allait pas sans cris ni douleur.

Dans une lettre à un ami, l'auteur et homme politique Sénèque se plaint des clameurs émanant des bains publics, où *“le frêle commis chargé d'arracher les poils des aisselles lance des cris aigus de manière à détourner l'attention des gens, et ne s'arrête jamais, si ce n'est lorsqu'il fait son travail et tire ces hurlements des autres”*.

Les pinces à épiler sont présentées avec d'autres ustensiles de beauté, dont des cure-ongles et un cure-oreille. Ce dernier a peut-être autant servi à nettoyer des oreilles qu'à mesurer des ingrédients pour confectionner des crèmes et autres masques de beauté.

On peut également admirer une réplique de strigile, un racloir courbe servant à enlever l'huile, la boue ou les peaux mortes.

Le bain était une affaire sérieuse, explique Moffett. *“On utilisait un grand nombre de bouteilles d'huiles de bain et de parfum, il fallait prendre beaucoup de choses avec soi.”*

“Le bain recouvrait tellement d'aspects. On pouvait y passer des heures à discuter avec des amis pendant que des gens venaient vous proposer de quoi grignoter ou un verre de vin. Ça avait l'air très agréable.”

Le musée fraîchement rénové se situe à Wroxeter, où se trouvait autrefois la quatrième cité romaine par la taille, comparable à Pompéi en Italie. Fondée au milieu du 1^{er} siècle, cette forteresse est devenue une cité vers la fin du siècle et a été habitée jusqu'au v^e siècle.

Le site est exceptionnellement bien préservé, et les archéologues y ont découvert quantité de trésors, désormais parfaitement mis en valeur.

—Mark Brown, publié le 24 mai

➤ Une pince à épiler de l'époque romaine, présentée à la cité de Viroconium, à Wroxeter, en Angleterre, le 24 mai 2023. Photo English Heritage

SOURCE



THE GUARDIAN

Londres, Royaume-Uni

Quotidien, 134 443 ex.

theguardian.com

L'indépendance et la qualité caractérisent ce titre né en 1821. The Guardian est le journal de référence de l'intelligentsia, des enseignants et des syndicalistes. Orienté au centre gauche, il se montre très critique vis-à-vis du gouvernement conservateur.

Notre numéro été



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND
DE JOURNAUX

DESPERADOS

MIX OF FLAVORS*

FLAVORS*

**FRUITS ROUGES
& GUARANA**



SERVICEPLAN HEINEKEN ENTREPRISE RCS 414 842 062

**BOUTEILLES
& CAPSULES
TRIEZ-LES !**

BADKID

BADKIDZCREW**

*TOUTE UNE VARIÉTÉ DE SAVEURS : DESPERADOS EST UNE GAMME DE BIÈRES AUX SAVEURS UNIQUES ET VARIÉES. DESPERADOS RED EST UNE BIÈRE AROMATISÉE À LA BOISSON SPIRITUEUSE (CACHACA), GUARANA ET FRUITS ROUGES.

**L'ARTISTE BADKID A COLLABORÉ AVEC DESPERADOS POUR CRÉER SA NOUVELLE CAMPAGNE.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.